
U d'/ of Ottawa
39003011248340

11-22-55

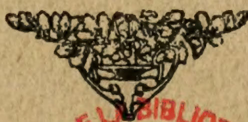




A. BROU, S. J.

Au Puits de Jacob

MÉDITATIONS SUR L'ENTRETIEN
DE JÉSUS ET DE LA SAMARITAINE



ÉTABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.
ÉDITEURS PONTIFICAUX

66, rue Bonaparte, 66 | *28, rue des Sœurs-Noires*
Paris VIe | **Tournai**

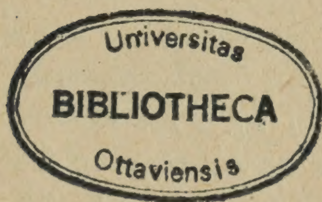
1922

Au Puits de Jacob

A. BROU, S. J.

Au Puits de Jacob

MÉDITATIONS SUR L'ENTRETIEN DE JÉSUS ET DE LA SAMARITAINE



ÉTABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.
ÉDITEURS PONTIFICAUX

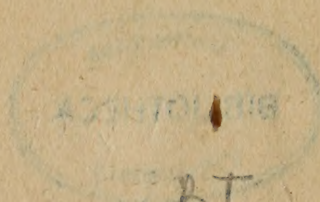
66, rue Bonaparte — Paris VIe | *28, rue des Sœurs-Noires* — Tournai

1922

IMPRIMATUR

Tornaci, 2a Maii 1922.

V. CANTINEAU, vic. gén.



Au Puits de Jacob

I

LA FATIGUE DE JÉSUS

« Les Pharisiens apprirent que Jésus faisait plus de disciples que Jean et qu'il baptisait plus de monde; Jésus, le sachant, ... quitta la Judée et retourna en Galilée. Or il lui fallait passer par la Samarie.
Il vint donc en une ville de Samarie nommée Sichar, voisine du champ que Jacob donna à son fils Joseph. Là se trouvait le puits de Jacob.
Jésus donc, fatigué de la marche, s'assit au bord du puits. Et c'était environ la sixième heure. »
(JOAN., 4, 1-6.)

Nous sommes au début de la vie publique. Après son baptême, Jésus a recueilli quelques adhérents sur les bords du Jourdain, quelques autres en Galilée. Le temps de la Pâque est venu. Il est descendu en Judée, et, neuf mois durant, il a offert la Bonne Nouvelle aux gens de Jérusalem. Il a groupé des auditeurs assez nombreux pour inquiéter la jalousie des pharisiens et l'opposition se dessine. Mais le temps n'est pas venu de l'affronter. Puis, ces Judaïtes qui le suivent n'ont qu'une apparence de foi. « Jésus ne se fiait point à eux. Il les connaissait tous. Il n'avait pas besoin

qu'on lui dit ce qu'ils étaient. Il savait par lui-même ce qu'il y a dans l'homme » (1). Somme toute, apostolat peu fécond. Il a gagné Nicodème, un timide, et Judas l'Iscariote, hélas!

Pour rentrer en Galilée, il a pris par la Samarie, suivi de quelques disciples. La matinée s'achève, et il est bientôt midi. Le chemin a été rude, par les montagnes et les ravins : ils arrivent à l'étape. On débouche dans une large vallée découverte, dominée à main gauche par deux hautes montagnes boisées et gazonnées. Entre elles, s'enfonce une autre vallée verdoyante. A l'entrée, le petit bourg de Sichar. Un peu plus loin, Sichem.

C'est un lieu saint que ce coin de terre. Abraham y eut une vision sous le chêne de Moreh, Jacob y acheta un domaine, Joseph y fut enseveli. Sur les pentes de l'Hébal et du Garizim, la loi fut proclamée selon le cérémonial fixé par Moïse. Grands souvenirs que n'ont point périmé les profanations de l'idolâtrie et des schismes.

... Ils vont. Et Jésus est fatigué. *Fatigatus ex itinere.*

N'allons pas plus loin. Dans son commentaire sur saint Jean, saint Augustin nous arrête dès les premiers mots. « Voici que les mystères commencent. Ce n'est pas en vain que se fatigue Jésus. Ce n'est pas en vain que nous fatiguons la force de Dieu. Ce n'est pas en vain que se fatigue

(1) Jo, 2, 24-25.

celui par qui se refont les fatigués. Ce n'est pas en vain que se fatigue celui dont l'absence est notre fatigue à nous, dont la présence est notre force. Or, il se fatigue, Jésus; et il se fatigue de la marche, et il s'assied, et il s'assied près d'un puits, et quand, fatigué, il s'assied, il est la dixième heure » (1).

Laissons l'exégèse mystique du saint docteur, et tenons-nous-en à ce trait : le Seigneur est fatigué. Fatigue physique, très réelle et symbole de lassitudes morales autrement épuisantes. Contemplons...

***

Le voilà qui chemine, à l'heure où le soleil est déjà haut. La route est pénible : des pentes arides, des vallons ravinés. A quelle époque de l'année sommes-nous? En décembre, disent les uns : alors, c'est le vent, le froid, la pluie. En juillet, supposent les autres; donc au fort de la chaleur, en plein été et en plein midi. Quoi qu'il en soit, la route est dure. Et je le vois hâlé, haletant, le visage en sueur. Ce n'est pas encore le chemin de la croix, les chutes, les plaies, le sang. Epuisement normal d'un homme qui a beaucoup marché, marché en parlant sans doute, qui s'est hâté peut-être. Une heure de repos et un léger repas suffiront à rendre la vigueur; mais en voilà assez pour nos méditations.

(1) S. Aug. *In Joan*, Tr. 16, n. 6.

Nous sommes ainsi faits que parfois la méditation des grands mystères douloureux nous laisse froids. Nous ne chantons que des lèvres : *Quis est homo qui non fleret Matrem Christi si videret in tanto supplicio?* « Il faudrait, dit saint Bernard, avoir un cœur de fer pour ne pas se briser devant de telles souffrances. » Hélas! Ce cœur de fer, nous le connaissons; ces yeux qui ne pleurent pas devant le martyre de Marie, ce sont nos yeux.

Sans doute, la compassion pratique, réelle, efficace, celle qui se traduit en actes de pénitence et de contrition, nous l'avons demandée à Dieu par Marie : *Fac ut tecum lugeam...* Si Dieu ne nous accorde pas devant la croix le don des larmes, il nous accorde au moins, *Passionis effectum salutarem,* les fruits solides de la Passion (1).

Reste que nous ne pleurons pas, que les grandes peines du prétoire et du Calvaire nous laissent insensibles. Dieu a ses raisons pour nous refuser cette grâce et l'accorder à d'autres plus aimants et plus simples. C'est, hélas! aussi peut-être, et cela n'est point glorieux, que nous nous blasons sur tout. Il y a si longtemps qu'on nous parle de la Croix! Nous nous sommes habitués... Cela nous paraît tout simple que Jésus ait souffert. Se pourrait-il qu'il n'ait pas souffert pour nous?

Ces souffrances sont indicibles : nous le savons

(1) Fête de N.-D. des Sept Douleurs. — Collecte.

bien, nous le croyons fermement. Les mystiques nous ont commenté l'Évangile. Les théologiens nous ont apporté les raisons les plus fortes pour nous faire entendre que cela dépasse toute conception. Sans doute, sans doute... Mais précisément ces souffrances nous dépassent, elles nous écrasent; elles ne sont pas à la mesure de nos expériences. Nos souvenirs ne nous viennent pas en aide. « Je ne t'ai pas aimée pour rire » : ce mot de Jésus à la bienheureuse Angèle de Foligno (1) nous émeut certes. Mais quand nous voulons en saisir la réalité poignante, tout défaille, l'imagination, l'intelligence, la raison. La foi reste seule, et devant l'insondable mystère nous ne savons plus que balbutier : *O altitudo.* O abîme! ô profondeur de l'amour! Mais être fatigué, cela, nous le comprenons.

Entre cœurs humains, il arrive souvent que les menus bienfaits touchent plus que les grands, les attentions délicates plus que les dévouements profonds.

Oh! ce n'est pas qu'on les ait en plus grande estime, mais ils charment sans étourdir; ils caressent et ne secouent pas. On les devine, ils sont la fleur délicate d'une racine cachée, féconde et forte; et puis on peut répondre. Le sourire qu'on m'adresse, je le puis payer de mon sourire à moi.

(1) *Livre des Visions*, ch. 33.

Que de traits dans l'Évangile, si je les comprends bien, si j'en cherche la portée divine, sont de ces menus sacrifices où je discerne le sourire de Jésus ! Ce que je suis exposé à endurer tous les jours, moi pauvre homme, il l'a connu. Il s'est trouvé que, montant en barque avec lui, les Apôtres ont oublié les provisions... Il s'est trouvé qu'un jour, ils n'ont eu à manger que les épis des champs qu'ils traversaient... Il s'est trouvé que le soir, Jésus n'avait pas où passer la nuit... Il a eu soif comme moi, il a eu faim comme moi, il a eu froid et chaud. Et, tout comme moi, il arrivait haletant sous le soleil, au sommet des pentes, et il a demandé l'aumône d'un verre d'eau. Cela est humain, tout simplement humain. Jésus s'est mis de plain-pied avec moi.

Qui jamais se reconnaîtra en Jésus agonisant, flagellé, crucifié ? Mais qui ne se reconnaîtrait en Jésus fatigué ? Fût-on martyr soi-même, le plus déconcertant des martyrs, osera-t-on mettre ses plaies en face des plaies de Jésus, ses angoisses d'âme auprès de sa déréliction ? L'intensité même des souffrances de Jésus, si elle pouvait se démontrer comme se démontre un fait historique, et par les mêmes méthodes, suffirait à prouver le Dieu.

Mais être las, simplement las, s'asseoir auprès d'un puits, être couvert de poussière et de sueur, avoir soif, réellement soif... Celui qui passe par ces menus ennuis de la vie, celui-là est authen-

tiquement l'un des nôtres. Et si je me tiens, intimidé, à quelque distance de la Croix, quelle timidité m'empêchera de m'approcher, quand l'homme qui est assis près du puits me fera signe et me dira : « *Venite in desertum locum et requiescite pusillum;* allons! venez ici, restons seuls ensemble, et reposez-vous un peu? » (1)

Or, trente ans durant, Il a vécu de cette vie ordinaire, la mienne, celle de mon voisin, notre vie à tous. Il a eu des cals aux mains comme un ouvrier, avant d'y avoir des plaies. Il a eu la sueur au front avant d'y avoir les épines. *Faber et fabri filius*, Charpentier et fils de charpentier. Voilà ce que voyaient les gens de Nazareth. Réalité fort incomplète, mais réalité.

Regardons-le donc à loisir et avec tendresse, *in loco humili, speciosus et amabilis* (2). Assis sur la margelle du puits, cherchant un peu de fraîcheur... Ce beau visage, ferme et doux, coloré par la marche, hâlé par le grand air, tiré par la fatigue... Ecoutons d'un peu près cette respiration précipitée, puis, à mesure qu'Il se repose, redevenant calme, régulière, normale, voyons-le qui s'essuie le front, voyons ses membres qui se détendent... *Homo, ecce homo.*

(1) Marc, 6, 31.
(2) S. Ignace, *Exercice : Deux Etendards.*



Mais il faut dépasser les apparences. Sous les ineffables « humanités » du Seigneur, il faut chercher ce qui se cache, le Dieu. Il se cache et tout le montre. Il se voile, et tout invite à soulever le mystère. Cherchons, entrons aussi loin qu'il nous sera possible.

Ce mystère? Toujours le même, l'inconcevable abîme entre ce qu'il est par nature, et ce qu'il a voulu être par amour.

Ce que mes yeux de chair voient, là, au puits de Jacob, ce que ma raison conclut, c'est l'esclave, c'est l'homme de peine, celui dont il a été dit « *in laboribus a juventute* (1)... *formam servi accipiens* » (2). Mais la foi me montre bien autre chose; et cela, quand je considère l'homme, je n'ai pas le droit de l'oublier : « *Splendor gloriae et figura substantiae ejus (Dei), portansque omnia verbo virtutis suae* » (3). Cet homme si complètement homme, il est « la splendeur de la gloire » divine; si le Père est la source de lumière, il en est, lui, le rayonnement; — si le Père est « la substance divine », il est lui, cette même « substance, mais révélée », un peu comme l'empreinte est la révélation du cachet. Par « la

(1) Ps. 87, 16.
(2) Phil. 2, 8.
(3) Hebr. 1, 3.

puissance de sa parole, il porte », il crée, il conserve « toutes choses ». Que dire de plus? Il est Dieu, Dieu de Dieu, lumière de lumière, Dieu véritable issu du vrai Dieu.

Et voici que, devant cet homme las, reviennent à l'esprit les paroles des prophètes si expressives, où est dépeinte, plus encore que la puissance, l'aisance souveraine de l'action divine : « Je verrai les cieux, œuvre, je ne dis pas de votre bras, mais de vos doigts (1)... Qui a mesuré les océans dans le creux de sa main, soupesé les cieux, suspendu à trois doigts la masse de la terre, posé sur les plateaux de sa balance les monts et les collines? » (2)

Je me souviens surtout de ces épisodes évangéliques où la divinité ordinairement cachée éclate en prodiges : les morts qui revivent, les aveugles qui voient, les boiteux qui marchent, les tempêtes qui s'apaisent, les pains qui se multiplient. Seulement, cette puissance, il n'en use guère pour se soustraire aux conditions de l'ordinaire vie humaine. Une fois, il a commandé à la faim pendant son jeûne de 40 jours sur la montagne : une fois. Mais sa règle habituelle, c'est de pratiquer ce que, chez les religieux, on appelle « la vie commune » : être comme tout le monde. Et voilà pourquoi, aujourd'hui, je le vois fatigué « *fatigatus ex itinere* ».

(1) Ps. 8, 3.
(2) Is. 40, 12.

Fatigué, réellement fatigué, fatigué comme moi. Je ne suis pas de ceux qui lui prêtaient un corps de fantôme et d'apparentes souffrances et une passion où une ombre de chair endurait une ombre de martyre. Ces faiblesses de Jésus, je les crois et je les aime. Je les crois et je les admire, car je sais ce qu'elles sont, le surplus et comme le luxe de sa tendresse. Je les trouve belles, ineffablement. J'y discerne un élément divin, cet amour qui cherche à épuiser les possibilités dans le don de soi, et qui, sous prétexte qu'il se manifestera par les preuves héroïques, ne se dispense pas de fournir les délicates.

* * *

Et maintenant, pourquoi ? L'auteur du *Dies Irae* nous le dit : « *Quaerens me sedisti lassus.* Il s'est fatigué à nous chercher ». Sur quoi nous entrevoyons le Bon Pasteur courant à la recherche des brebis perdues, en attendant qu'Il donne sa vie pour elles. Saint Augustin évoque un autre souvenir : « Infirme qu'il est, il nourrit les infirmes. Telle la poule — la comparaison est de lui — qui nourrit ses poussins : « Que de fois, dit-il à Jérusalem, j'ai voulu réunir tes fils sous mes ailes comme la poule ses poussins : tu n'as pas voulu ». Vous savez, mes frères, si la poule souffre pour ses poussins. Les autres oiseaux, on ne voit pas quand ils sont mères. Tous les jours les passereaux font leur nid sous nos yeux. Et aussi les hiron-

delles, les cigognes, les colombes. Il faut les voir sur leur nid pour deviner qu'ils ont des petits. La poule, elle, souffre tellement de ses poussins, que, même s'ils s'écartent, vous ne voyez pas les petits, mais vous devinez une mère, tant elle s'en va les ailes basses, les plumes hérissées, la voix rauque, fatiguée, brisée de tous les membres. Je vous l'ai dit, même sans voir les fils, on reconnaît une mère. Tel est le faible Jésus, *fatigatus ex itinere* » (1).

* * *

Ainsi la fatigue physique de Jésus en signifie une autre plus intime, les ineffables lassitudes du Sacré-Cœur en quête de nos âmes, « *Quaerens me sedisti lassus* ».

Dans l'épisode que nous méditons, le Seigneur retourne en Galilée, abandonnant la Judée, traversant la Samarie, trois pays à la physionomie morale tranchée, et qui ont la valeur d'un symbole.

La Galilée, c'est le pays des âmes *trouvées*, définitivement trouvées, imparfaites, mais fidèles, le pays des gens simples, incultes sans doute, mais droits et forts, des hommes d'action... Ce sont des Galiléens, ces Apôtres qui se sont attachés à Jésus et ne le quitteront plus, vrais Israélites *in quibus dolus non est* (2). Rendons-nous ce témoignage ; nous en sommes, en dépit de nos défauts,

(1) *Enarr. in Ps. 90*, 5, P. L. 37, 1153.
(2) Jo, 1, 47.

en dépit même de nos fautes. C'est très sincèrement que nous nous sommes mis à la suite de Jésus, et nous entendons, avec sa grâce, y rester.

La Samarie, c'est le pays des âmes *cherchées*, des pécheurs, mais du moins qui n'ont pas péché contre le Saint-Esprit, méprisées des pharisiens, âmes aujourd'hui perdues, mais qui demain seront retrouvées, parce que, sous leurs fautes, sous leur immoralité, sous leur infidélité, en creusant, ce que Jésus discerne, ce n'est point l'orgueil, c'est la souffrance plus ou moins consciente de n'être point à Dieu. Avec les publicains, les pécheurs et les pécheresses notoires, les Samaritains sont de ceux dont Jésus a dit : *Non veni vocare justos, sed peccatores* (1).

La Judée, hélas! hélas! hélas! pays des âmes *perdues,* de ceux qui ont péché contre la lumière, qui ont eu des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre. De ces rebelles, le Maître s'éloigne triste. Il leur a offert le bienfait de la Rédemption : Il a fait des miracles. Il a parlé comme jamais homme n'a parlé. On s'est groupé, on L'a écouté, mais en curieux, comme Hérode : *Sperabat signum aliquod videre fieri ab Eo* (2). Les miracles déjà multipliés ne leur suffisent pas : ils veulent ceux qu'ils ont prévus; il leur faudrait des miracles commandés. Aussi n'a-t-il guère éveillé dans ce milieu que des espérances humaines

(1) Mat., 9, 13.
(2) Luc, 23, 8.

chez ceux qui se disent ses amis, et, chez les autres, des haines jalouses. Judée, pays des pharisiens, des docteurs orgueilleux, des cœurs incirconcis, des cervelles étroites. Et Il s'en va ailleurs : il lui faut des humbles.

Et pourtant, plus que la Galilée, la Judée était par excellence la Terre Sainte. Jérusalem était la ville choisie, la ville aimée, la ville unique... image des âmes appelées à monter au-dessus du niveau commun, gratuitement élues, préférées à d'autres qui, peut-être, humainement valaient mieux. Elles tombent et Dieu les relève. Elles tombent encore et Dieu par clémence les châtie. Mais elles ne comprennent pas, elles s'obstinent à retomber et finissent par fatiguer la miséricorde. Sur quoi, Dieu cherche d'autres élus.

Déjà se vérifie la parabole que bientôt Jésus jettera au visage des Judaïtes et qu'ils ne comprendront que trop bien : le roi qui fait ses invitations au festin, les invités qui se récusent, qui sont à leurs affaires, à leurs plaisirs... et les tables, qui, faute de mieux, se garnissent de mendiants, d'estropiés, de vagabonds.

C'est une de ces âmes vagabondes que Jésus s'en vient chercher. Mais les autres !...

Des autres a été prononcée la menace mystérieuse : *Movebo candelabrum tuum;* (1) la lumière dont Juda n'a pas voulu, je la porterai dans

(1) *Apoc.* 2, 5.

Samarie, je l'allumerai chez les Gentils. Oui, mystère profond que ce transfert de grâces d'Esaü à Jacob, des fils de Jacob aux schismatiques et aux infidèles, de Judas à Mathias et à Paul le persécuteur ; — du religieux quelque temps fidèle et aujourd'hui apostat de ses vœux, à des pécheurs qui, relevés de leur fumier, comprendront, eux, le don de Dieu.

Echecs et revanches de l'amour. Mais n'allons pas croire que ces échecs aient laissé le Seigneur sans souffrance. Il poursuit les âmes et les âmes fuient. Son âme à lui en est blessée. Tandis qu'il s'éloigne de Jérusalem, la pensée qu'on ne veut pas de lui dans la ville sainte, ne le quitte pas. Et croyons, puisqu'il est homme, que cette souffrance morale réagit sur son cœur physique. Il en serait ainsi de nous, pourquoi pas aussi de lui? Et n'est-ce pas ce qu'il dit par la bouche du psalmiste : « Il est une chose qui me consume, qui me dessèche, qui m'épuise, c'est mon zèle jaloux pour votre parole, ô mon Père : car vos ennemis n'en veulent pas : *Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici tui* (1) ».

Qui de nous peut se vanter de n'avoir jamais fatigué le Bon Pasteur? Que de fois nous avons été de ces moutons, bêtes sans cervelle, qui vont, tête baissée, devant eux, droit aux obstacles, droit aux précipices ! Nous avons eu nos fantaisies de

(1) Ps. 118, 135.

chèvres, nos *caprices;* et le divin berger allait à gauche, à droite, en haut, en bas, nous arrachait à une séduction, puis à une autre... Que de peines pour nous maintenir dans la voie droite!

Fautes, imperfections, rechutes, oublis, négligences, erreurs, obstination, voilà notre part; et voici la sienne : des grâces, des appels, des rappels, des avances, des pardons, des châtiments, des coups de fouet suivis d'embrassements tendres, des allées et venues sans fin pour secouer ou ramener la pauvre brebis affolée ou nonchalante.

A tout cela, répond une fatigue de Jésus et la somme de ces fatigues, c'est la Passion. Mis bout à bout, tous ces pas faits pour retrouver la brebis perdue forment le chemin de la croix.



Heureusement, si nous le voulons, rien de tout cela n'est perdu; et, en fin de compte, Jésus revient au bercail, fatigué mais heureux, la brebis retrouvée sur ses épaules. *Cum invenerit eam, imponit super humeros suos gaudens...* (1) « Il est, dit encore saint Augustin, celui qui rend la vigueur aux fatigués, *per quem fatigati recreantur. Fortitudo Christi, te creavit : infirmitas Christi te recreavit* (2). La force du Christ t'a

(1) Luc, 15, 4.
(2, Loc. cit.

donné l'être naturel; mais cette autre création qu'est la grâce, c'est à l'infirmité du Christ que tu le dois : tu étais mort, sa mort t'a donné la vie. Seulement cette vie défaille continuellement, il la faut soutenir et c'est la faiblesse du Christ qui te ranime. Rien que de songer qu'il a été faible pour toi, c'est une force : Car c'est une force de ne pas se sentir seul. Et surtout, pas une de ces faiblesses voulues chez l'Homme-Dieu qui ne soient une source de mérites infinis.

Il le savait mieux que nous : la fatigue est dans notre lot d'homme et de pécheur. Le travail n'est plus un jeu pour nous comme dans l'Eden. Il faut peiner. A la sueur de notre front se creusera le sillon qui est notre tâche quotidienne. Le sommeil de la nuit pourra compenser le labeur physique du jour. Mais, la continuité des journées, voilà ce qui pèse sur les âmes. La petite souffrance quotidienne n'est rien. Elle est tolérable à la minute où elle se présente : mais elle est revenue déjà si souvent, mais elle reviendra si souvent encore! Elle ne crucifie pas, mais elle énerve. Elle ne demande pas une poussée d'héroïsme, simplement la constance, et c'est la constance qui est lourde. A la fatigue physique, elle ajoute le poids de la fatigue morale. Dans cet ordre des petites épreuves, nous avions besoin d'un secours. Jésus l'a compris.

Aux grands martyrs, il se présente flagellé et couronné d'épines; aux grands saints qu'il mène par la voie des délaissements intérieurs, il se

montre agonisant dans le jardin : à nous, les ouvriers faibles, un peu lâches parfois, vite à bout de forces, il s'offre avec ses fatigues quotidiennes, *fatigatus ex itinere*.

« C'est pour toi que Jésus est fatigué du voyage. Nous trouvons le tout-puissant Jésus et nous trouvons le faible Jésus. Fort et faible. Fort, parce que *in principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum : hoc erat in principio apud Deum*. Tu veux voir combien le Fils de Dieu est fort? *Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil*, et cela sans labeur. Quoi de plus fort que celui qui, sans labeur a tout fait? Tu veux le voir infirme? *Verbum caro factum est et habitavit in nobis*. La force du Christ t'a créé, l'infirmité du Christ t'a recréé. La force du Christ a fait que ce qui n'était pas fût; la faiblesse du Christ a fait que ce qui était, ne périt pas. Il nous a produits dans sa force, il nous a cherchés dans sa faiblesse... Il est faible dans sa chair, mais toi, ne vas pas faiblir. Sois fort de sa faiblesse à lui, car ce qui, du côté de Dieu, semble faible est plus fort que les hommes, *quod infirmum est Dei fortius est hominibus* (1) ».

Pour conclure : dans nos difficultés, dans l'accomplissement journalier de notre tâche, pour nous soutenir, mettons-nous devant l'esprit le mot de l'épître aux Hébreux (2) :

(1) 1 Cor. 1, 25. — S. Aug. *In Joan.*, loc. cit.
(2) Hebr., 2, 17.

Debuit per omnia fratribus similari ut misericors fieret. Quelque chose eût manqué à sa compassion s'il n'avait pas en tout été fait semblable à ses frères plus jeunes et plus faibles.

Et encore : « *Non habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato. Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiae ut misericordiam consequamur* » (1). Le grand-prêtre qui nous a été donné, le souverain médiateur entre Dieu et nous n'est point incapable de compatir à nos faiblesses. Pour nous mieux ressembler, il les a toutes connues à l'exception du péché. Allons donc en toute confiance là où trône la grâce pour obtenir miséricorde.

(1) 4, 15.



II

LA SOIF DE JÉSUS.

Jésus, donc fatigué de la marche, était assis au bord du puits. Et c'était environ la sixième heure. Une femme Samaritaine vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : « Donnez-moi à boire ». Car les disciples étaient allés au village pour acheter des vivres. (6-8.)

Jésus veut être seul ; il attend quelqu'un. Il a écarté ses disciples, et ceux-ci croisent en route une femme du peuple qui s'en vient, la cruche sur l'épaule, chercher l'eau de son ménage. Insouciante, elle va, sans penser à celui qui, là-bas, pense à elle.

Et le Seigneur la voit venir...

Mais, c'est depuis l'éternité que lui, Verbe de Dieu, l'enveloppe de son regard. D'elle, comme du peuple élu, comme de nous tous, Dieu a dit, par la bouche de Jérémie : « Je t'ai aimé d'un amour éternel » (1). Depuis que Dieu est Dieu, il l'a vue. « *Vocavi te nomine tuo, assimilavi te et non cognovisti me. Accinxi te et non cogno-*

(1) Jér. 31, 3-5.

visti me; je t'ai nommé par ton nom, je t'ai désigné, je t'ai ceint les reins, bien avant que tu aies pu me connaître (1) ».

Maintenant c'est un regard humain qui cherche cette femme et la discerne dans la foule. Plus que le regard, c'est un cœur qui a été la toucher, l'attirer, la pousser vers cette route, vers ce puits, vers cet étranger qui est là, qui l'attend, et qu'elle remarque à peine. Prévenances mystérieuses de la grâce, prévoyances miséricordieuses du Cœur de Jésus...

La voilà devant lui, indifférente, la pensée ailleurs. Mais le regard de Jésus continue à la percer; il pénètre l'enveloppe charnelle, il va droit à l'âme, il la voit à fond, avec son passé coupable, mais avec ses ignorances; avec ses préoccupations humaines et le terre-à-terre de ses vues, mais avec ses instinctives aspirations vers le mieux. Regard aigu, qui va bien plus loin que ne peut aller la conscience. *Pertingens usque ad divisionem animae et spiritus*, pénétrant comme un scalpel, il dissèque, il sépare ce qui est de la chair et ce qui est de l'esprit, ce qui est de la concupiscence, et ce qui est de la raison; *compagum quoque ac medullarum*, il atteint aux plus fines jointures et à la moëlle de l'être; *cogitationum et intentionum cordis;* il sait qu'il y a pensées et

(1) Is. 45, 4-5.
(2) Hebr. 4, 12.

pensées, intentions et intentions. Et c'est pourquoi, souvent il est sévère, et c'est pourquoi il a aussi de ces indulgences qui scandalisent les fausses vertus. En dépit du péché, le regard de Jésus, ici, est déjà un regard d'amour.

Ce n'est pas tout; ce regard est merveilleusement ample. Derrière cette femme, — une pécheresse entre mille autres, — il voit toutes les consciences dont elle est le type, des millions et des millions, encombrées de passions viles, enténébrées de péchés et qui instinctivement, par la seule logique de leur misère, ont besoin de lui et l'appellent. Il les voit, toutes et chacune, d'un coup d'œil.

Et c'est déjà une bonne partie de mon histoire à moi. J'ai été connu, regardé, j'ose le dire, j'ai été aimé de toute éternité. J'ai été enveloppé de prévenances. Si j'en suis là où j'en suis aujourd'hui, c'est que, sans que je pusse m'en douter, il y avait un cœur qui m'aimait, qui avait pitié du pécheur que j'étais, qui m'attirait, qui me conduisait, et je ne voyais pas qu'on m'attendait au bords du puits.

Je vois maintenant...

***

Alors Jésus dit à la Samaritaine, les yeux divins sur ces yeux d'aveugle, cette simple parole : « *Da mihi bibere*. Donnez-moi à boire ». Dans

cette seule entrée en matière, il y aurait, pour un contemplatif, de quoi s'extasier durant des heures. Quelle différence entre les plus insignifiantes actions du Sauveur et les nôtres!

Nos actes à nous sont comme des paysages sans profondeur, des notes musicales sans harmoniques. Ils sont humains, rien qu'humains. Mais qu'un peu de surnaturel s'y ajoute, voilà un arrière-plan, voilà une résonance. Le tableau s'élargit, l'instrument prend de l'âme, un peu d'éternité se glisse dans notre pauvre vie terrestre.

Dans les moindres paroles proférées par Jésus, dans le plus simple de ses gestes, quelle richesse musicale, quelle immensité d'horizon, pour peu qu'on y veuille réfléchir! Et la raison est obvie : ce ne sont pas paroles et gestes de l'homme seulement; rien qui ne soit à la fois divin et humain. Rien d'humain qui ne soit comme doublé, amplifié, élargi sans limites par le divin; cela, non seulement à considérer les mérites, infinis parce que la personne est Dieu, mais à voir simplement les actions en elles-mêmes. Certes, il voit, il aime, il se fatigue, il se repose, il articule des mots, il esquisse des gestes, il demande à boire, en homme réel qu'il est; mais en homme qui voit plus loin, oh! combien plus loin! que les autres hommes; qui aime, mais d'un amour qui dépasse en profondeur, et de combien! celui du plus aimant d'entre nous; qui souffre, et d'une souffrance vraie,

en sa chair et en son cœur, mais avec quelle extraordinaire capacité de souffrir!

Donc, ce n'est pas comme le premier venu d'entre nous qu'il dit à cette femme : « Donnez-moi à boire ».

C'est bien la demande ordinaire du voyageur qui frappe à la porte de la ferme et demande à se rafraîchir; celle que faisait Eliézer à Rébecca : « *Pauxillum aquae mihi ad bibendum praebe de hydria tua* » (1). Mais que de sous-entendus ici! Cette petite phrase jaillit du cœur le plus altéré qui fut jamais. Il demande à boire et c'est pour amener cette âme qui est là, devant lui, insouciante, à prendre conscience de sa propre soif, des désirs confus et cachés qui s'agitent en elle. Et par delà, il atteint l'humanité entière. Il m'atteint, moi, personnellement, distinctement. C'est à moi que Jésus, à cette heure où je médite ses divines paroles, demande à boire; et de son regard divin, auquel rien n'échappe, il me voyait, moi, à travers la Samaritaine.

Comme alors les horizons s'élargissent, deviennent profonds! Comme cette voix d'homme se fait puissante, retentissante, par-dessus la voix des grandes eaux! Comme cette petite scène évangélique est pleine de lumière et de chaleur! Comme les plans du tableau se multiplient et reculent jusque dans les infinis de l'éternité!

(1) Gen. 24, 17.

Eh bien, Seigneur, je regarde et j'écoute...

« Donnez-moi à boire ». A la croix, il s'écriera : « J'ai soif. *Sitio.* » Alors comme aujourd'hui, une soif physique bien réelle. Ici, simple effet de la fatigue et de la chaleur, et qu'une gorgée d'eau va dissiper. Là, torture atroce à laquelle les bourreaux apporteront pour remède une éponge imbibée de vinaigre. Mais toujours symbole d'une soif morale dévorante.

Saint Grégoire de Nazianze l'a définie en deux mots : *Sitit sitiri.* (1) Il a soif qu'on ait soif de lui. Et c'est pourquoi il nous crie par son prophète : « Vous tous qui avez soif, venez à la source. Vous tous qui n'avez pas d'argent, venez, achetez, mangez ; venez, achetez sans argent, sans rien donner en échange, du vin et du lait » (2). Le voilà, son désir. Il appelle, il invite, il se donne ; c'est pour rien. Il ne s'impose pas, il se propose. Voyez-le à cette période qui s'écoule entre le baptême et le voyage à Samarie. Le temps de la vie cachée est passé : il se montre. Oh ! pas avec l'éclat que rêvent ceux de sa parenté : « Allez donc en Judée. Que vos disciples voient ce que vous faites. Quand on veut être connu, on n'agit pas dans l'ombre. Vos œuvres, au moins que le monde les voie » (3). Non, ce n'est pas l'éclat

(1) Orat. 40, n. 27.
(2) Is. 55, 1.
(3) Jo, 7, 4.

extérieur qui prend les âmes. Jésus ne se dévoile bien que dans l'intimité.

Aux uns, il suffit d'un mot très simple jeté en passant : « Venez, suivez-moi », mais avec ce regard qui n'est qu'à lui. Et ils suivent. — Les autres, il va les chercher. Jean-Baptiste est au bord du fleuve, debout avec deux disciples. Jésus passe lentement, il s'attarde, il se promène. Evidemment il veut qu'on le voie... « C'est l'Agneau de Dieu », dit le précurseur. Et le désir s'allume au cœur des deux jeunes gens. Ils laissent là leur premier maître qui les voit s'en aller avec joie, car il n'est, lui, que l'introducteur des âmes, il n'est pas le maître définitif. Un peu empruntés, ils s'approchent, ils suivent sans parler, sans oser presser le pas... Et Jésus se retourne : « Vous cherchez quelqu'un ? » Les voilà comme interdits. Ils voudraient bien répondre : « C'est vous que nous cherchons ! » La phrase leur brûle les lèvres, et ils ne la prononcent pas, car peut-être Jésus ajouterait : « Que me voulez-vous ? » Et en vérité, ce qu'ils veulent, ils n'en savent rien. Ils sont attirés, voilà tout, mystérieusement, invinciblement attirés par une force qu'ils ne s'expliquent pas. Alors, ils prennent un détour, ils balbutient : « Maître, où habitez-vous ? » Quelle question ! et est-ce bien de cela qu'il s'agit ? Et pourquoi pas ? puisqu'il s'agit de se donner à lui ?

Jésus leur avait murmuré au fond du cœur : *Da mihi bibere*. Ce jour-là, sa soif a été délicieusement désaltérée.

Et moi aussi, je l'ai désaltéré, délicieusement, — je puis le dire en toute simplicité, puisque tout vient de lui, — le jour où à ses avances, j'ai répondu par ce « oui » qui a changé ma vie.

Puis, quand Jésus s'est bien montré, comme il sait que tout s'use à l'accoutumance, alors, il commence à se cacher. Il veut cette autre forme de désir qui est le regret. Il faut cela pour que le désir s'avive et se prolonge. Au ciel, oui, nous connaîtrons les délices de la soif éternellement vive et éternellement apaisée. Ici-bas, l'amour divin le plus énivrant ne peut être sans intermittences. Il le faut pour que l'espérance ait son mérite. Il le faut pour que le désir grandisse, et avec le désir, les dons de Dieu. Ecoutons saint Augustin (1).

« Nous ne sommes pas encore à l'heure de la vision ; notre devoir est de désirer. Toute vie de bon chrétien n'est qu'un saint désir. Ce que tu désires, tu ne le vois pas encore. Mais le désir creuse un vide en toi, et quand la vision viendra, le vide sera comblé. Tu veux remplir, par exemple, la capacité d'une étoffe ; tu le sais, on veut beaucoup te donner. Alors, tu élargis le sac, l'outre, le récipient, quel qu'il soit. Tu vois ce que tu dois recevoir ; tu vois que tu disposes d'une capacité restreinte : tu l'étends, tu la dilates. Ainsi Dieu diffère et cela étend le désir, et le désir étend l'âme, et l'âme, en s'étendant, augmente sa capa-

(1) *In Epist. Joannis*, Tr. 4, 6.

cité. Désirons, mes frères, désirons, car Dieu veut nous emplir ».

De là ces jeux de l'amour divin, dont on ne devrait plus parler après saint Bernard (1). L'âme jouit de la présence de Jésus : *Dilectus meus mihi et ego illi qui pascitur inter lilia.* Il se plaît entre les lis, et c'est pourquoi il est à moi comme je suis à lui. Puis, tout-à-coup, où est-il? « *Revertere; similis esto, dilecte mi, capreae hinnuloque cervorum.* Revenez, mon bien-aimé, bondissant vers moi comme la chèvre ou comme le faon de la biche ». Et l'âme le cherche, le cherche partout, à travers la ville, dans les rues, dans les carrefours : *Surgam et circuibo civitatem; per vicos et plateas quaeram.* Elle le demande aux créatures, qui ne savent de quoi elle parle, et la prennent pour une folle. Et soudain, le voilà : *Paululum cum transissem eos, inveni quem diligit anima mea. Tenui eum nec dimittam...* » (2)

Ou bien l'âme se croit abandonnée, tant elle est seule. Soudain Jésus passe, mais il passe au dehors. Il se contente de tendre la main à travers un trou de la porte. *Dilectus meus misit manum suam per foramen.* Et l'âme se hâte de se lever. « J'ai tiré le loquet pour mon bien-aimé, mais il n'était plus-là, il avait disparu. Il m'a parlé et mon âme s'est fondue d'amour. Je l'ai cherché et

(1) *In Cantic.* S. 74.
(2) Cant. 2, 16, 17; 3, 5, 4.

ne l'ai point trouvé. Je l'ai appelé et il ne m'a pas répondu » (1).

Ainsi le Sauveur se montre et il se cache, il s'approche et il s'éloigne, et c'est pour exciter le désir, pour mettre le désir à l'épreuve de la séparation. Il étudie nos cœurs, il les scrute, non pour les connaître, lui qui sait tout, mais pour nous révéler nous-mêmes à nous-mêmes.

* * *

Il veut qu'on ait soif de lui, et c'est pour cela que dans l'Évangile, il se donne les titres les plus désirables. C'est de lumière que vous avez besoin? Eh bien! « *Ego sum lux mundi.* » Et pas une lumière quelconque, mais une émanation de la lumière éternelle divine, substantielle, *lumen de lumine*; la lumière vraie, *lumen verum*, qui dissipe les ténèbres les plus obstinées (2).

Quis est homo qui vult vitam? demande le psaume (3). — Mais tout le monde veut la vie, et on la veut intense, on la veut sans fin. Eh bien! « *Ego sum vita*. La vie, c'est moi, et je suis venu pour que, cette vie, ils l'aient, et abondante : *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant* » (4).

C'est du pain que vous voulez, le pain quotidien,

(1) Cant. 5, 1-16.
(2) 1 Joan. 1, 9.
(3) Ps. 33, 16.
(4) Jo. 10, 10.

le pain de l'âme surtout? « Je suis le pain, et pas un pain quelconque. *Ego sum panis vitae*, un pain de vie, un pain vivant, qui conserve la vie, qui la restaure, qui confère l'immortalité. De l'autre pain on mange et on meurt quand même. Mangez ma chair et votre âme ne mourra point. Car je suis le pain descendu du ciel » (1).

Quoi encore? Vous voulez l'amour? Eh bien! « Je vous aime, je vous apporte le seul amour qui puisse tout à la fois être éperdu, être purifiant, être éternel, l'amour de Dieu. Car, je vous le dis, mon Père vous aime, et moi je vous aime, et je vous enverrai le Paraclet qui est notre amour à nous deux, vivant et substantiel ».

Aux fatigués, — et qui donc ici-bas n'est pas fatigué? — il offre le repos : « *et invenietis requiem animabus vestris* » (2); pas le repos absolu qui est pour l'autre vie, mais celui qui est compatible avec le travail indispensable de cette terre. Donc, « Venez à moi, vous tous les laborieux, les écrasés, je vous soulagerai. Nous travaillerons ensemble, liés sous le même joug, portant à deux le même poids, et vous apprendrez combien je suis, moi, un maître doux et foncièrement humble. Et ma compagnie sera le repos de vos âmes. Car, je vous le dis, mon joug est doux et mon fardeau léger ».

Aux troublés, aux inquiets, — et qui n'a jamais

(1) Jo. 6, 35-59.
(2) Mat. 11, 29.

ses heures d'inquiétude et de crainte? — il offre la paix, sa paix à lui, qui n'est pas celle du monde : « *pacem meam do vobis* » (1); qui sait? parfois, à certaines minutes inoubliables, une paix exultante : *pax Christi exultet in cordibus vestris* (2). Mais à coup sûr, une paix que le monde ne connaît pas et qu'il nous appartient de garder : paix avec Dieu, paix avec les hommes, paix avec nous-mêmes.

Aux affligés — et qui n'a pas en quelque coin de son être, une tristesse qui persiste, sommeille et parfois sursaute? — il offre sa joie, sinon pour le moment présent, au moins pour le ciel. « *Ut gaudium meum in vobis, sit* » (3), sa joie à lui, celle qu'il puise dans l'union avec le Père. — Une joie surabondante : « *et gaudium vestrum sit plenum* ». Oh! je crois bien qu'elle sera pleine, notre joie, puisqu'elle ne sera autre que la possession de Dieu! — Une joie inamissible, *et gaudium vestrum nemo tollet a vobis* (4). Qui pourrait bien nous enlever notre joie? Celui qui nous enlèverait notre amour. Or, si nous le voulons, notre amour est à nous. Modestement, mais énergiquement, nous pouvons demander comme saint Paul : « Qui pourrait bien nous séparer du Christ? ce ne sont pas les souffrances, les persé-

(1) Jo. 14, 27.
(2) Col. 3, 15.
(3) Jo. 15, 11.
(4) Jo. 16, 22.

cutions, la mort même, puisque nous les endurerons pour lui, nous passerons par-dessus tout, pour celui qui nous a aimés. Rien de ce qui est créé ne sera jamais capable de rompre ce lien d'amour » (1). Rien, si ce n'est, hélas! notre misérable volonté agissant en dehors de Dieu.

Tout cela n'aura sa plénitude qu'au ciel. Amour, repos, paix, joie, ne nous sont encore donnés que dans les conditions de la foi. Mais ils nous sont offerts, ils nous sont donnés, si nous en voulons. Nous n'avons qu'à tendre la main pour en avoir au moins quelque chose. « Ce Jésus, dit saint Pierre aux chrétiens qui n'avaient point vécu en Palestine, vous ne l'avez pas vu et pourtant vous l'aimez. *Quem, cum non videritis, diligitis.* Aujourd'hui encore vous ne le voyez pas, et vous croyez en lui, *in quem nunc quoque non videntes creditis;* mais cette foi suffit, elle est la source d'une joie inénarrable, avant-goût de la gloire, *credentes autem exultabitis laetitia inenarrabili et glorificata* (2).

* * *

Mais qu'est-ce en somme que désirer Jésus? Sur quoi précisément doit porter cette soif que nous devons avoir de lui?

Désir du ciel, cela va sans dire. Désir de cette

(1) Rom. 8, 35-39.
(2) I Petr. 1, 8.

gloire dans laquelle nous le verrons, lui qui est notre fin comme Dieu, et, comme homme, le grand moyen d'atteindre à la vie.

Et désir non pas d'un degré quelconque dans la vision, mais désir d'entrer aussi profondément que possible dans les insondables richesses du Christ.

Désir d'avoir un jour, bientôt, conscience pleine, immédiate, indéfectible, de ce mystère qui tous les jours s'opère en nous, pas tout à fait sans nous, mais sans notre initiative, sans que nous fassions quoi que ce soit de vraiment efficace. Je veux dire la vie de Jésus en notre âme, la circulation en nous de cette vie divine dont la source est au Sacré-Cœur, notre union profonde au Christ notre chef. Car le jour viendra où nous expérimenterons dans l'ivresse de l'amour ce qu'il y avait de vrai dans le mot de saint Paul : « Je ne vis pas, le Christ vit en moi ».

Désir, par conséquent, d'augmenter cette vie surnaturelle, d'élargir ce courant du divin ; mais désir aussi de prendre pour cela les moyens, les vrais moyens, les seuls efficaces, les seuls voulus de Dieu. Ici peut-être nous hésitons, nous allons reculer. Car, ces moyens voulus de Dieu, ce sont ceux-là que lui-même, se faisant homme pour nous sauver, a choisis ; c'est la croix, c'est l'humiliation, c'est la mort. Nous lui devons de désirer pour nous ce qu'il a désiré pour lui. Or, nous avons lu dans l'Evangile ses étranges aspirations

vers la pâque suprême, vers le baptême de sang, vers la Passion.

La leçon est dure. Les apôtres sont loin de l'avoir comprise du premier coup. Aux premières insinuations du Maître, ils n'ont pu que dire avec Pierre : *Absit a te, Domine, non erit tibi hoc.* La Passion les a décontenancés. Ils ont cru que tout croulait, *sperabamus*. Vous n'espérez donc plus, pauvres âmes ! Et que dire du précepte de porter sa croix après Jésus ? et du désir de la croix? et du bonheur trouvé dans la croix ? l'Esprit-Saint viendra. Alors, ils verront...

Alors ils écriront de ces paroles étranges où se trahit le plus déconcertant des désirs, la plus invraisemblable des joies, et un véritable renversement de tous les instincts de l'homme.

Saint Jacques : « Que ce soit pour vous, mes frères, un bonheur que d'être dans la tribulation. Car l'épreuve de la foi produit la patience, et, dans la patience, se font les œuvres parfaites » (1).

Saint Pierre : « Exultez de joie, s'il vous faut continuer à pâtir, mais ce sera si peu de chose ! et traverser diverses épreuves ; votre foi s'y purifiera comme dans le feu, et vous en sortirez glorifié quand triomphera Jésus-Christ » (2).

Saint Paul... mais c'est avec une insistance singulière que saint Paul nous redit cette même leçon.

(1) Jac. 1, 2-4.
(2) I Petr. 1, 6-7.

Il ne sait qu'une chose, le crucifix, *Jesum, et hunc crucifixum* (1). Sa gloire est de porter les stigmates de son maître (2), la trace des plaies et des coups reçus au service de Jésus. Il veut qu'on l'imite, comme, lui, imite le Christ (3), mais le Christ immolé, celui qui, volontairement, tout Dieu qu'il est, s'humilia, se fit obéissant, et jusqu'à en mourir, et jusqu'à en mourir sur une croix (4). C'est dans cette mise à mort, dans ce crucifiement, qu'il le reproduit. Persécuté, banni, battu de verges, lapidé, en toutes ses tribulations, partout, toujours, il porte dans son corps la mort de Jésus, *semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* (5). Il souhaitait voir son corps se dissoudre pour laisser son âme libre et seule avec Jésus (6). En attendant, rien que la croix ne peut rassasier son désir; rien, que de se savoir au Calvaire, crucifié avec Jésus (7). Oh! comme saint Paul avait soif de Jésus-Christ!

En sommes-nous là? Quand nous désirons Jésus, est-ce bien le même Jésus que saint Paul que nous désirons? N'y a-t-il pas du Judaïsme encore dans nos aspirations? Ne nous arrêtons-nous pas un

(1) I Cor. 2, 2.
(2) Gal. 6, 17.
(3) I Cor. 11, 1.
(4) Phil. 2, 4.
(5) II Cor. 4, 10.
(6) Phil. 1, 23.
(7) Gal. 2, 19.

peu trop aux délices de Jésus, aux embrassements de Jésus, sans aller plus outre, à Jésus lui-même, au Crucifié? Si l'on nous donnait à choisir entre ces deux choses : l'enivrement de l'intimité divine, ou l'accomplissement sans joie de l'austère volonté de Dieu, de quel côté se porterait notre âme?

« Donne-moi à boire. Mais ce dont j'ai soif, sache-le, ô mon enfant bien-aimé, pour le moment, sur cette terre, dans cet exil où je te maintiens, ce n'est pas de tes extases et de tes transports, c'est de ta volonté, de ton énergie dans le sacrifice, de ta constance dans l'effort, du cœur avec lequel tu portes ta croix ».



III

LES DÉSIRS DE JÉSUS.

« Jésus lui dit : Donnez-moi à boire ».

Le désir, symbolisé par la soif, est la mesure de la vie dans l'âme : désir ardent, vie ardente ; désir faible, vie tiède ; désir nul, vie mourante. Si vous trouvez que vous avez assez d'amour, assez de mérites, assez de vertus, votre feu languit ; car le feu, comme dit le proverbe biblique, ne dit jamais « c'est assez » (1). Aucun désir du ciel, aucun désir de la volonté de Dieu, aucun désir de voir s'étendre le Royaume du Père, donc aucun esprit de prière... faut-il conclure que vous êtes mort?

Le désir est la respiration de l'âme. En désirant, nous attirons en nous la grâce, cet air frais qui purifie le sang, qui fait pénétrer le divin dans les fibres les plus reculées. Respirer, aspirer ;... se vider continuellement de ce qu'il y a en nous de vicié, d'imparfait, de mondain, dilater ainsi la capacité de notre âme, puis laisser la grâce s'y

(1) Prov. 30, 7.

précipiter : voilà comment on vit, voilà pour se transformer, se diviniser, mériter le ciel. Car saint Augustin le dit : *qui non gemit peregrinus non gaudebit civis, quia desiderium non est in illo* (1). Il faut désirer, et d'un désir gémissant, désirer comme le pauvre qui mendie, le malade qui appelle le médecin, le voyageur qui trouve longue la route, l'exilé qui trouve interminable l'absence. Et c'est pourquoi la souffrance est bonne. Elle creuse l'abîme en nous, elle l'élargit, elle le rend douloureux, et force à crier vers Dieu. Elle aiguise le désir, elle intensifie la vie.

Après tout, il est impossible de ne pas désirer. Bien malheureux, quoi qu'il en puisse penser, l'homme à qui la terre, telle quelle, suffirait. La question est de savoir ce qu'il faut désirer et comment. Le choix s'impose, non pas entre désirer et ne pas désirer, mais entre les vains désirs et les désirs saints.

* * *

Les vains désirs, c'est la respiration de l'âme mondaine, — et qui n'est pas mondain par quelque côté? Même dans la vie religieuse, même dans la vie de prière et de pénitence, les vains désirs sont à redouter. Jadis on disait, et du fond de l'âme : « *Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram?* (2). Y a-t-il pour moi quelque

(1) In Ps. 118, n. 4.
(2) Ps. 72, 25.

chose au ciel hors de vous? et, si ce n'est vous, que désiré-je sur la terre? » Un mot résumait la vie, « Dieu seul ». Peu à peu, il en vient à ne plus répondre à la vérité. On a commencé à désirer autre chose que Dieu. On s'est déshabitué de regarder obstinément le ciel. Alors un vide nouveau se creuse dans l'âme : seulement, ce n'est plus Dieu qui vient le remplir.

La volonté divine, — règles, vœux, lois de l'Église, — trace autour de nous une limite que nous ne pouvons franchir impunément... La barrière s'oppose non seulement à nos actes, mais à nos aspirations, à nos rêves conscients et acceptés. Ces rêves, jadis, nous avions soin de les surveiller. Aujourd'hui, à chaque instant, ils nous échappent, et nous les regardons voler à loisir au-dessus des terres interdites. On voudrait une liberté plus grande, moins d'entraves, moins de murailles. On se met en marge de l'obéissance. Vains désirs de l'activité, vains désirs de l'esprit, vains désirs du cœur... Pourquoi cette défiance systématique à l'endroit des sens et des affections? Pourquoi tant de surveillance? Pourquoi?... Pourquoi?... Et les rêves de s'envoler, quitte à se briser contre les réalités et retomber à plat.

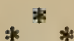
C'est que le propre des vains désirs est de mettre dans le faux. Au lieu d'accepter la vie telle que Dieu nous la fait, austère et sûre, quelque chose comme un jour d'hiver, froid mais sec, mais sain, mais excitant, nous nous forgeons

la chimère d'un printemps impossible ; nous vivons d'une asmosphère de brume, douce, mais débilitante. Nous secouons, sans trop nous en douter, le joug de Dieu, et nous mettons sur nos épaules le poids autrement lourd des imaginations vides. Tristesses, regrets, regards en arrière, inquiétudes sur l'avenir, désirs de changer, d'être ailleurs, de faire autre chose que ce qui est le devoir, n'importe quoi, mais pas la tâche commandée.

Que de mélancolies, où s'anémient des âmes par ailleurs nobles et pures, viennent de là ! D'un vain désir qu'on ne s'avoue pas franchement, qu'on désavoue même, si parfois il se fait trop précis ; mais qu'on n'extermine pas dans ses racines profondes ; désirs d'orgueil, de mondanité, de sensualité. On se le cache soigneusement à soi-même. On n'ose le regarder en face, jusqu'au jour où peut-être — cela se voit — Dieu, pour nous réveiller et nous remettre dans le réel, nous faire sentir notre sottise, retire un instant sa main, semble la retirer du moins... Et si alors le vertige allait jusqu'à la chute !...

Que de tiédeurs n'ont pas d'autre secret : une passion vive pullulant en désirs vains, ces désirs envahissant l'esprit, je n'ose dire le cœur, absorbant la pensée, la distrayant obstinément de Dieu !...

Mais revenons à Jésus et apprenons de lui la loi des désirs surnaturels.



Inutile de la chercher loin : l'essentiel est dans le *Pater*. Or, la première leçon du *Pater* est celle-ci : nos désirs doivent être ordonnés.

Il y a un sens dans lequel, invariablement ils ont à s'orienter. C'est vers le Père, uniquement vers le Père qui est aux cieux, le Père par excellence, le Père qui est à la fois principe et fin, source éminente de toute autorité comme de tout amour, son Père à Lui par nature, notre Père à nous par adoption, le « Père des miséricordes et de tout confort » (1), comme dit saint Paul, le Père qui sait à l'avance tout ce dont nous avons besoin, et cependant veut entendre de nous l'humble aveu de nos misères (2). Voilà tout d'abord et toujours de quel côté il faut regarder.

Maintenant, les yeux fixés sur le Père, quel désir va sourdre de notre cœur? quelle soif primordiale nous fera pousser notre premier cri? Sans doute, étant ce que nous sommes, pauvres, malades, affligés, ce sera le cri de notre détresse : « Père, j'ai faim! »

Mais il faut nous ressaisir : il faut nous dire que, si tout notre être clame vers Dieu, c'est moins parce que nous avons besoin de lui, que parce que lui a droit sur nous. *Res clamat domino*, disent

(1) 2 Cor. 1, 3.
(2) Mat. 6, 8.

les juristes. Voilà l'essentiel. Notre premier cri, sinon dans le temps, au moins dans notre estime, doit être désintéressé. Ce sera celui-là même qui avant tous les autres a jailli du Cœur très ordonné du Seigneur Jésus : « *Pater, clarifica nomen tuum*, Père, glorifiez votre nom. »

Le désir est le cri de l'amour : mais aimer c'est vouloir du bien. Quel bien a voulu Jésus, et quel bien pouvons-nous vouloir au « Père de qui procède tout bien parfait », à celui de qui nous disons qu'il est Dieu précisément parce qu'il n'a besoin de rien de ce qui est à nous? (1). Rien à lui souhaiter puisqu'il a tout; rien, si ce n'est de voir, hors de lui, dans le domaine des libertés faillibles, tous ses droits amoureusement reconnus, droits à la louange, droits à la royauté, droits à l'obéissance.

Certes, tout cela se réalise magnifiquement au ciel, où les anges, les élus, Marie, chantent, aiment, révèrent, glorifient Dieu par Jésus, avec Jésus, en Jésus; *per Ipsum, et cum Ipso, et in Ipso est tibi, Deo Patri omnipotenti, in unitate Spiritus Sancti, omnis honor et gloria.* Notre grande joie devrait être de savoir qu'il en est ainsi là-haut; notre grande tristesse de constater combien on en est loin sur terre; notre grand désir de hâter la réalisation autour de nous de ces droits essentiels de Dieu. Heureux, a dit Jésus,

(1) Ps. 15, 2.

ceux que dévore cette noble soif, « *beati qui esuriunt et sitiunt justitiam* », car ils seront rassasiés au ciel. Prions donc en union avec Jésus, pour que soit glorifié le nom du Père; pour que, devant lui, toute créature libre se tienne à sa place de néant, humble servante du Maître et seigneur suprême. Mais qu'elle y reste, moins encore écrasée par la majesté, qu'éperdue dans l'amour. Voilà le désir essentiel, la soif indispensable, la soif béatifiante, dont Jésus a dit qu'elle serait étanchée certainement. « *Beati... quoniam saturabuntur* ».

Et voici l'autre soif qui en est inséparable, béatifiante aussi : que ce bien suprême soit effectivement notre bien à nous, qu'il nous soit donné tous les jours de manger le pain de l'âme à la table du Père, que la paix règne entre les frères, pour qu'elle règne aussi entre le Père et les enfants, que les défaillances du passé soient pardonnées, que celles qui menacent soient prévenues, et que nous soit épargné le mal suprême qui est la perte de Dieu.

Cela, c'est le fond nécessaire de nos désirs; à cela doit se ramener tout le reste; sans cela, le reste est vain, et nous ne savons pas ce que nous désirons. Il y a matière à examen. Dans quel sens vont les aspirations coutumières de notre âme? Vers le Père ou vers nous-mêmes? Montent-elles vers le ciel ou s'égarent-elles au ras de la terre?

***

C'est fait; ainsi que Jésus, nous désirons avant tout que le nom du Père soit sanctifié, son règne établi, sa volonté exécutée; — et que tout cela s'accomplisse en nous, par nous, pour notre plus grand bonheur. Et après? N'avons-nous que ces désirs éminents et de portée universelle? Des désirs de détail ne s'imposent-ils pas, de ceux par exemple qui ont pour objet des créatures?

Ils s'imposent assurément, mais avec cette loi qu'ils restent dans l'ordre essentiel, étroitement rattachés aux désirs supérieurs.

Jésus a eu comme nous des désirs de détail. De la Samaritaine il a désiré un verre d'eau. Il a désiré de ses amis de Béthanie le calme de l'hospitalité; de Madeleine ses larmes et ses parfums; de Jean l'abandon sur son cœur. Il a été rassasié parfois : il ne l'a pas été toujours. Il eût voulu, pour les sauver, rassembler les fils de Jérusalem, et Jérusalem n'a pas voulu. Il eût voulu s'attacher le jeune homme riche et le jeune homme s'est récusé. Il eût voulu arrêter Judas sur la pente, et Judas lui a échappé. Mais, satisfaits ou non, ses désirs étaient tous subordonnés à ce désir suprême, la gloire du Père.

A chaque objet d'amour sa place légitime, réglée par l'éternelle sagesse, et toujours en fonction du Père. Marie passe la première, puis

Joseph. Les autres suivent, Pierre, Jean, Madeleine, Lazare, les justes, les pécheurs, et chacun de nous, tous aimés, tous désirés, et chacun selon son degré de grâce, chacun avec la nuance que comporte son rôle dans l'Église. Jean l'était-il plus que Pierre ou Pierre plus que Jean? Jean-Baptiste plus ou moins que l'Évangéliste? Qui le sait? Mais tous étaient aimés, et ces amours s'ordonnaient en une radieuse hiérarchie de charité.

Ils s'ordonnaient, c'est-à-dire qu'ils s'unifiaient, se fondaient, se réduisaient en un désir suprême, principe et raison des autres; et c'était encore et toujours le Père. Jésus s'est incarné pour la gloire du Père d'abord, pour notre salut ensuite, parce que c'est dans le salut de ses enfants que le Père doit trouver sa gloire normale. Il a eu soif de notre bien, mais parce que notre bien entrait dans les intentions du Père. Et s'il aime l'un plus que l'autre, c'est que l'un est aimé du Père plus que l'autre, qu'il rend plus que l'autre à Dieu l'amour qui lui est dû. Comme il est, lui, Jésus, la suprême gloire extérieure du Père, la seule qui soit adéquate à son objet, sa louange faite homme, il nous aime, nous, dans la mesure où nos pauvres petites louanges se fondent dans la sienne, nos voix grêles dans sa voix puissante, nos adorations mesquines dans son adoration infinie, notre amour languissant dans sa fournaise d'amour. Voilà en Jésus la belle unité des désirs.

Moi aussi je dois régler le détail de mes désirs. Si j'aime Dieu par-dessus toute chose, je dois en Dieu aimer le prochain. Or, le prochain est multiple, et multiples les liens que Dieu a noués de lui à moi. Il y a ceux à qui j'ai été confié et il y a ceux que Dieu a mis sous ma garde. Il y a les égaux, il y a les pauvres, il y a les inconnus. Il pourrait y avoir les ennemis. En tout cela, ai-je scrupuleusement maintenu l'ordre? *Cui tributum, tributum; cui vectigal, vectigal; cui timorem, timorem; cui honorem, honorem* (1). Ici le respect cordial, ailleurs la vénération : à l'un la tendresse, à l'autre la condescendance, à tous le dévouement. Mais toujours en Dieu, toujours pour Dieu, toujours pour le plus grand profit de l'amour de Dieu.

Je puis aller plus loin. Saint Ignace, dans ses *Exercices*, insiste sur l'ordre à établir dans nos amours. Dès la première page, il nous demande de ne nous porter volontairement vers rien que dans la mesure où l'objet de nos tendances se rapporte à Dieu, — ni plus ni moins. Il nous dit, quand nous sommes sur le point de prendre une décision, et que nous nous sentons naturellement inclinés vers un parti plutôt que vers un autre, d'examiner de près. Cette inclination a-t-elle son origine en haut ou en bas? Est elle un simple corollaire de l'amour que nous portons à Dieu? En

(1) Rom. 13, 7.

toute sincérité, dans cette personne, dans ce choix, est-ce bien Dieu que nous cherchons, ou nous-mêmes? N'y a-t-il pas quelque artifice dans la façon dont nous mettons Dieu là où il n'était pas d'abord? Évidemment nous ne pouvons pas faire totale abstraction des tendances spontanées de notre nature. Il arrive qu'elles concordent avec le devoir : l'ordre en ce cas est facile à maintenir. D'avance Dieu a sa place marquée dans ces affections : c'est chose toute simple de les surnaturaliser, elles et les désirs dont elles sont la source. Il n'est que de les reporter par un effort de la volonté vers leur principe, de les situer énergiquement à leur place normale dans la série fixée par la nature des choses. Aussi ce n'est plus tant d'amour qu'il faut parler que de charité.

Mais il y a des cas qui se prêtent mal à cette direction d'intention, des objets dont il serait difficile de dire en toute franchise que, si nous les aimons, notre amour n'est qu'une dérivation de l'amour de Dieu. Alors, que valent nos désirs? « Il ne s'agit pas, dit encore saint Ignace, de subordonner la fin aux moyens; la fin doit rester la fin, et le moyen, le moyen. Vouloir avant tout se marier, et décider qu'on servira Dieu dans le mariage; vouloir d'abord accepter un bénéfice et prendre la résolution ensuite d'être un bénéficier exemplaire, c'est bouleverser l'ordre des choses. Ce n'est pas aller droit à Dieu, c'est vouloir que Dieu vienne droit à nous et à nos affections désordonnées. »



Maintenant, tout est dans l'ordre; l'âme, à l'imitation de Jésus, a soif de Dieu d'abord, du reste ensuite, autant et comme Dieu le veut. « Dieu seul » voilà désormais le mot de notre vie.

Or Dieu ne change pas : il y aura donc dans nos désirs quelque chose qui ne changera pas non plus. Et comme Dieu est inépuisable, sans jamais changer, nos désirs se renouvelleront sans cesse. N'est-il pas la « beauté toujours ancienne et toujours nouvelle? » Et comme il est infini, nos désirs peuvent indéfiniment grandir, selon l'antique formule rajeunie par saint Bernard : « Pourquoi aimer Dieu? il est Dieu. Dans quelle mesure l'aimer? Sans mesure. » (1) Tout cela, c'est l'ordre indispensable. Il est dans l'ordre que notre soif de Dieu soit inextinguible. Un désir n'est sincère qu'à moitié, s'il a des intermittences, et le désir de Dieu n'est constant que s'il grandit toujours et absorbe la vie.

Qu'en est-il de moi, hélas? Dans mes désirs les plus saints, n'y a-t-il pas souvent plus de caprice que de volonté? Que de fois ces désirs, très nets au point de départ, issus d'une vue claire de Dieu, se sont égarés en route! Au lieu de passer droit, de l'intelligence qui comprend au vouloir qui

(1) De diligendo Deo, chap. 1.

exécute, ils se sont égarés dans l'imagination, épuisés en élans sans portée, en semblants d'action. Elle est tristement monotone l'histoire de mes résolutions prises et abandonnées. La cause? Faiblesse native de l'âme? Trop de confiance en moi? Fatigue? Illusion? Tentations? Quoi qu'il en soit, mes désirs sont courts et ils défaillent.

Reprenons cœur en revenant au grand modèle.

Certes, les désirs de Jésus ont été constants. Dès l'Incarnation, ils se sont affirmés avec énergie. « Je suis venu, mon Dieu, pour faire votre volonté. » Or, la volonté de Dieu, c'est sa gloire par le salut des hommes et ce salut par les humiliations et la croix.

Ces humiliations, Jésus les a désirées parce qu'elles étaient dans l'ordre de Providence fixé par le Père. Librement donc, il a restreint, dans sa nature humaine, les manifestations d'une gloire à laquelle il avait droit. Librement il a pris la forme d'esclave; il s'est fait pauvre, lui, qui était ineffablement riche. Il s'est comme amoindri; il s'est dépouillé : le mot de saint Paul est intraduisible, *exinanivit*. Et voyez l'ineffable descente : du sein du Père au sein de Marie à la crèche, puis au couteau de la circoncision, puis à la croix, puis à l'autel. Homme, petit enfant, pécheur par procuration, si l'on peut dire, victime offerte, victime immolée, victime consommée. A-t-il été constant et logique en ses désirs?



Et, pour que la leçon fût plus pressante, il a voulu que sa volonté humaine en tout cela fût combattue. Ces désirs ardents ont connu, comme les nôtres, l'épreuve des contradictions intérieures. Après les élans de l'amour, il a passé par la crainte, l'ennui, la tristesse. Il a été tenté de répulsion ; non pas certes pour la gloire de Dieu, sa fin, et pour notre salut, mais pour les moyens choisis. On dirait qu'il va reculer : « Mon âme se trouble, Père, épargnez-moi cette heure ! Mais non, c'est précisément pour cette heure que je suis venu. Père, glorifiez votre nom ! » (1). Ce n'a été qu'un frisson, mais attendez...

Il disait naguère : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, que désiré-je sinon qu'il brûle ? » (2) Il brûlera, mais lui-même sera le premier consumé par l'holocauste. Or, voici que l'holocauste s'allume... C'est pour demain... Et Jésus a peur.

Il disait : « Il y a un bain où je dois me plonger. » Nous savons quel bain, celui de son propre sang, et il ajoutait : « *Quomodo coarctor usquedum perficiatur?* » Quelle angoisse en moi, tant que ce n'est pas chose faite ! » (3) Et voici

(1) Jo. 12, 27.
(2) Luc, 12, 49.
(3) Luc, 12, 50.

que, pour ce moyen héroïque de la Rédemption, il n'éprouve plus qu'un dégoût mortel; il a peur.

Il disait encore, il y a quelques instants : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette pâque avec vous » (1), cette pâque suprême, la dernière, mais aussi la pâque définitive qui, jusqu'à la consommation des siècles, le maintiendra en l'état de victime. Or elle n'est que le mémorial de la pâque sanglante de demain. Il faut commencer par être crucifié, — et il a peur.

Cela est pour nous encourager dans la défaillance de nos désirs. L'élan nous emporte et retombe : Jésus a connu cela. Mais la leçon est incomplète encore. Continuons à regarder. Dans son épreuve, Jésus fait précisément ce que nous avons à faire, nous, en pareil cas : il prie et il réagit. Ordonnés, constants, ses désirs sont pratiques.

* * *

Toute sa vie, ils s'étaient exhalés en prières de demande, instantes, humbles, presque douloureuses. *In diebus carnis suae, preces, supplicationes que... cum clamore valido et lacrymis offerens;* durant les jours de sa chair, il a offert à Dieu prières et supplications, avec cris puissants et larmes (2). Mais voici que vient (3) « l'heure des

(1) Luc, 22, 15.
(2) Hebr. 5, 7.
(3) Luc. 22, 53.

méchants et la puissance des ténèbres. » Il faut insister. « *Tristatur aliquis vestrum oret,* dit saint Jacques (1) : vous êtes tristes, priez. » Lorsque l'esprit mauvais s'emparait de Saül, David prenait la harpe, et le roi se calmait. Lui aussi, pour se soutenir, Jésus prend la harpe de David ; les psaumes lui viennent aux lèvres, et il murmure : « *Deus meus, ut quid dereliquisti me?* »

Il demande, il supplie ; il ne se raidit pas contre la faiblesse inhérente à sa nature humaine ; il la laisse crier un instant son *transeat calix;* mais tout de suite, cette faiblesse, il la corrige en adaptant de force à la volonté qui fléchit la volonté divine qui raffermit et rend inflexible.

Priez, c'est le grand remède contre la tristesse. Mais, prier avec insistance, mais prier en revenant à la charge, mais prier en prolongeant son attitude suppliante, c'est le grand remède contre le dégoût ; *et prolixius orabat.* Mais prier tout en agissant, mais faire précisément le contraire de ce que suggère la tentation, mais se lever, se tenir debout, marcher à l'ennemi..., *surgite eamus;* mais, quand il semble que tout l'intérieur est en révolte, se forcer à faire le geste de la soumission ; quand tout pousse à la lâcheté, faire le geste du courage ; quand l'être entier se raidit contre le sacrifice, le contraindre à dépasser, ne fût-ce que d'une ligne (2), le sacrifice indispensable, cela

(1) Jac. 5, 13.
(2) S. Ignace, *Exercices*, Annot. 13.

c'est plus que désirer, c'est vouloir, et vouloir jusqu'à l'exécution immédiate.



Et ne disons pas que cela est au-dessus des forces humaines. Ou plutôt disons-le; mais ajoutons : il y a quelqu'un qui nous fortifie et nous fait pouvoir l'impossible (1).

Jésus n'était pas seul dans ses obsécrations douloureuses. Il n'avait pas, pour le fortifier, que l'ange mystérieux envoyé par le Père. Ces angoissantes prières, il les a faites, comme il faisait toutes choses, sous l'impulsion puissante du Saint-Esprit. Car si le texte de saint Paul a été vrai dans toute la force des termes, *caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis* (2), c'est de lui. Il n'est même vrai de nous que parce qu'il est vrai de lui d'abord. En lui par conséquent aussi, l'Esprit-Saint le mouvant, les divins désirs s'élevaient, ils se traduisaient en prières, en gémissements ineffables. Ces clameurs, ces larmes dont parle l'épître aux Hébreux procédaient de l'intense amour allumé en lui par l'Esprit-Saint.

Et les nôtres aussi, quelque faibles qu'elles soient, nos prières, expression de nos désirs, ont

(1) Phil. 4. 13.
(2) Rom. 5, 51.

le même principe, l'Esprit d'adoption qui nous a été donné au baptême, et sans lequel il nous serait impossible de crier à Dieu : *Abba Pater!* C'est lui, nous dit encore saint Paul, qui vient en aide à notre impuissance, *adjuvat infirmitatem nostram* (1). Car comment prier comme il faut, si l'on veut être entendu, prier avec l'accent filial qui touchera certainement le cœur de notre Père? pousser le cri du désir brûlant auquel la miséricorde ne résiste pas? *Quid oremus sicut oportet, nescimus;* nous ne savons pas prier. Nous savons bien, en gros, ce qu'il faut demander : le programme nous a été donné par Jésus dans le *Pater*. Mais s'il faut en venir aux applications, nous ne savons plus ; nous nous trompons, nous demandons ce qui nous est mauvais. Il faut quelqu'un pour redresser nos prières mal conçues, en garder ce qui est bon, l'aveu de notre misère, l'explosion de notre foi, et en corriger les ignorances. Il faut quelqu'un surtout qui traduise notre désir dans le seul langage qui soit compris, là-haut, le langage de Dieu. Le traducteur est là : *ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Car l'Esprit-Saint, qui est en nous, pour nous interpelle le Père, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, nous aide à l'interpeller et donne à notre voix l'accent du gémissement (2).

« Gémissement inénarrable », nous dit saint Paul,

(1) Rom. 8, 26.
(2) *Ad Sixt.*, Epist. 194, n. 16.

parce que ce balbutiement humain que le Saint-Esprit transpose dans sa langue à lui, nous serions incapables, nous, de le retraduire en mots de la terre. Il s'opère dans l'âme priante, sans qu'elle s'en doute, en dépit de ses faiblesses, un mystère où tout est de Dieu. « Que personne d'entre nous, dit saint Bernard, ne méprise sa prière ; car je vous le dis, celui vers qui monte cette prière ne la méprise pas. Elle n'est pas encore sortie de notre bouche, qu'il l'a déjà inscrite dans son livre » (1).

Et en effet, elle n'est conçue dans notre âme que sous la pression divine. Sans l'Esprit-Saint, nous ne sommes même pas capables de dire comme il faut « *Dominus Jesus*, Jésus est le Seigneur » (2) ; avec lui, ce cri de la foi est un cri puissant qui pénètre les cieux et retentit au cœur du Père. La science a trouvé le moyen de renforcer les bruits imperceptibles et de nous faire saisir l'insaisissable. C'est aussi le rôle de l'Esprit-Saint dans la prière du juste. Pauvre petite chose en elle-même, parole négligeable, plus faible qu'un murmure d'insecte dans la mousse, et qui se transforme, qui s'agrandit, qui s'élargit jusqu'à remplir les cieux. Bégaiement d'enfant : « *A, a a, Domine Deus, nescio loqui,* A a a, Seigneur Dieu, je ne sais pas parler », et Dieu nous répond comme à Jérémie :

(1) *In Quadrag.* Sem. 6, n. 3.
(2) 1 Cor. 12, 3.

« Ne dis pas que tu es un enfant, parce que ce n'est plus toi qui parles, c'est moi qui parle en toi » (1).

Et saint Paul poursuit : « *Qui autem scrutatur corda, scit quid desideret Spiritus, quia secundum Deum postulat pro sanctis.* » Celui qui sonde les cœurs, qui devine ce que la lèvre ne parvient pas à articuler, qui interprète en Père très aimant les aspirations confuses de nos âmes, il sait quel est, dans nos désirs, la part de l'Esprit. Il sait le travail que l'Esprit, c'est-à-dire Lui-même en somme a opéré sur nos désirs pour les purifier, les rendre conformes à sa volonté, *secundum Deum*, — et sur nos prières, pour les adapter à la prière souveraine de celui qui a le droit strict d'être exaucé, simplement parce qu'Il est ce qu'il est, *exauditus est pro sua reverentia* (2).

Et il me semble voir une mère qui tient sur ses genoux son petit enfant, qui lui apprend à parler, qui lui enseigne les premières petites phrases par lesquelles il lui dira sa tendresse. L'enfant la dira, mais ce sera avec les paroles de sa mère.

(1) Jer. 1, 6-7.
(2) Hebr. 5, 7.

IV

LE DON DE DIEU

Une femme de Samarie vint puiser de l'eau.
Jésus lui dit : « Donnez-moi à boire ; »
Car les disciples étaient allés au village pour acheter des vivres.
La femme Samaritaine lui dit : « Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi, Samaritaine ? »
Les Juifs en effet n'ont pas de commerce avec les Samaritains.
Jésus lui répondit : « Si vous connaissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : « Donnez-moi à boire, » peut-être vous-même lui eussiez-vous fait cette demande, et il vous eût donné une eau vive (7-10).

Les voilà donc en présence, lui et cette femme.

Elle, l'âme qui ignore encore absolument le monde de la grâce, l'âme naturelle ; l'être humain qui a bien le souffle de vie, comme dit saint Paul, *animalis homo*, mais rien de plus ; le simple bon sens, qui ne perçoit rien aux choses de Dieu ; l'homme qui est fils d'Adam et n'est que cela, donc, comme son père, *de terra terrenus* (1), né de la terre, tout terrestre et intelligent aux seules choses de la terre.

(1) 1 Cor. 2, 14 ; 15, 47.

Ame pécheresse par surcroît, ce qui rend son impuissance plus profonde; — et schismatique, vivant dans le doute, conscience hésitante, mais sans grande anxiété d'arriver à la certitude. Elle a souvent entendu dire aux Juifs qu'à Jérusalem seulement était la vérité; elle ne peut pas ne pas se demander si les Juifs, par hasard, ne seraient pas dans le vrai... Et elle passe, elle va à ses affaires.

On croirait voir le protestant honnête, qui, lui aussi, a son mont Garizim, qui sait ce qu'on en dit du côté de Jérusalem, je veux dire de Rome, n'y attache aucune importance, et, lui aussi, retourne à ses affaires. *Animalis homo... de terra terrenus.*

Et voici que se présente le « *secundus homo, de caelo caelestis* (1), le second Adam, qui descend du ciel, qui est tout céleste, et qui vient faire les hommes célestes comme lui. « *Qualis terrenus, tales et terreni, et qualis caelestis tales et caelestes.*

Lui, qu'elle regarde indifférente, méprisante, distante au moins, et dont la beauté humaine, quand elle daignera y faire attention, est un mélange indéfinissable de douceur et de majesté, d'humilité souriante et de gravité mystérieuse, — une beauté irrésistible dans son attrait, et qui impose le respect, — si douce qu'on ne peut pas

(1) 1 Cor. 15, 47.

ne pas s'approcher, si haute que, là, même pressé sur la divine poitrine, l'amour le plus éperdu ne peut pas ne pas s'abîmer dans l'adoration. Parlez-en, si vous le pouvez, vous qui en avez l'expérience...

Son visage est beau, ineffablement, mais de cette beauté qui est le rayonnement de la vie divine, *decor ab intus*. Au-dedans, en ce mystère qui échappe aux yeux, il est la vie. Dieu, il est sa propre vie, et il ne demande qu'à être notre vie à nous. Et comme la vie se transmet par la génération, il nous a, dans un certain sens, engendrés au baptême. Et comme la vie s'entretient par la nourriture, il ne demande qu'à être notre pain. Si dans sa divinité il est la source de la vie, dans son humanité, il est le réservoir, mais un réservoir qui ne demande qu'à déborder sur nous, *de plenitudine ejus nos omnes accepimus* (1). Pour peu que nous le laissions faire, nous aussi nous serons remplis selon la capacité de notre âme, *ut impleamini in omnem plenitudinem Dei* (2).

Voilà ce qu'il est en son fond, cet homme. Maintenant, nous comprenons peut-être un peu mieux, et son regard, et son attidude et ses paroles, quand il dit à la femme : « *Da mihi bibere* ».

Parole profonde qui traduit et sa soif physique et sa soif d'amour.

Simple parole d'introduction aussi. Il s'agit d'engager un entretien. Réclamer un léger service,

(1) Jo. 1, 16.
(2) Eph. 3, 19.

si léger qu'il y faut seulement un instant de complaisance, cela suffit ordinairement, entre bons cœurs, pour disposer à en entendre davantage.

Il faut avouer que le début est peu encourageant.

— Donnez-moi à boire.

— Comment, vous, un Juif, vous me demandez à boire, à moi, Samaritaine?

Est-ce elle, est-ce l'Évangéliste qui ajoute la glose : « Il n'y a pas de rapports entre Juifs et Samaritains »? Peu importe : l'âme se ferme. Mais Jésus ne relève pas l'impertinence.

Que deviendrions-nous si toujours, quand sa grâce nous prévient, il exigeait la soumission instantanée et absolue? S'il ne nous passait rien, nous traitait à la rigueur, ne nous prévenait qu'une fois, une fois pour toutes? Mais non, il revient à la charge, il pardonne et il pardonne encore. Il nous connaît si bien! Tant de choses en nous sont le fait non de l'orgueil, mais de la légèreté, de l'inattention, du manque de logique, des préjugés!

Et il passe outre. Et il laisse tomber ces mots, les plus graves, les plus consolants, les plus conquérants, les plus inépuisables qui soient jamais sortis de son Cœur : « *Si scires donum Dei* ».

* * *

Si scires, si vous saviez!

Le mot de l'amour qui, lui, sait toute sa profondeur, toute sa force, et tout ce qu'il a fait déjà,

et tout ce qu'il est prêt à faire..., le mot de l'amour quand il s'empare d'une vie, donne les grands élans, pousse aux sacrifices. Que de fois la mère le redit à son enfant avec un accent qui n'est qu'à elle : « Si tu savais »! Le mot de l'amour aussi qui sent que jamais la réciprocité ne sera complète, qu'il y a des secrets incommunicables, et que c'est sa faute à lui : pourquoi va-t-il si loin? — Si vous saviez! — Mais vous ne saurez jamais.

Vous ne saurez jamais; parce que le cœur va beaucoup plus loin que l'intelligence, parce qu'il sent plus qu'il ne peut dire, et il est bien forcé de garder le meilleur de son secret; — et hélas! aussi parce qu'il n'y a pas d'âme humaine sans un fond d'égoïsme irréductible qui nous empêche d'entrer pleinement dans le cœur d'autrui. Il sera toujours vrai que nous ne saurons pas répondre pleinement à un amour que nous ne « réalisons » qu'à moitié.

Que dire quand, cet amour, nous ne le réalisons pas du tout, parce qu'il est infini? Ah! oui, si vous saviez!... mais c'est là surtout que vous ne saurez jamais, que vous ne pouvez absolument pas savoir. Là aussi l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur n'a point conçu ce que Dieu réserve à ses amis. Amour divin, océan sans fond ni rive, région qui, explorée sans relâche l'éternité durant, laissera toujours des découvertes à faire. Vous ne saurez jamais, et si cela vous

humilie, cela doit vous ravir aussi. Votre impuissance, douloureuse ici-bas, sera délicieuse là-haut.

« Si tu savais ! » C'est parce que ce mot nous a été dit un jour à nous, au temps de notre jeunesse, au temps de notre péché peut-être, mais alors que notre cœur ne se fermait à l'amour de Dieu que par faiblesse, que nous sommes venus à lui.

Et puis, c'est en nous disant : « Si tu savais », en même temps qu'il nous montrait sa croix, qu'il nous a orientés sur le chemin de la vie spirituelle. Sacerdoce, vie religieuse, apostolat, missions lointaines, sainteté, autant de sommets qu'il nous découvrait, et toujours en nous murmurant dans l'âme : « Si tu savais, mais tu ne sauras jamais, parce que, arrivé sur cette cime qui te semble barrer l'horizon et fermer le monde, tu verras une autre cime, et puis une autre, de nouveaux Calvaires, de nouveaux Thabors.

« Plus tu découvriras, plus tu sentiras que tu restes au-dessous de la réalité, qui n'est autre que Dieu, avec ses insondables richesses, *investigabiles divitias*. Et cette ignorance n'a rien pour te désoler. En même temps qu'elle approfondit ton humilité pratique, elle doit élargir, extasier ton espérance ».

« Si tu savais, disait Jésus à sainte Catherine de Gênes, combien j'aime une âme ! Mais ce serait la dernière chose que tu saurais en ce monde, car de l'apprendre, cela te tuerait ». « *Non poteris*

videre faciem meam, non enim videbit me homo et vivet; tu ne pourras pas voir ma face, disait Dieu à Moïse, car un homme qui voit ma face est un homme mort ». (1) Ce n'est pas du visage de Dieu qu'il s'agit pour nous ici-bas, c'est de son cœur : d'en voir quelque chose dans sa belle réalité, cela aussi nous donnerait la mort, non pas de crainte, mais d'amour.

*
* *

Nous ne savons pas. Mais dans cette ignorance n'y a-t-il pas un peu de notre faute? Jésus n'a-t-il pas le droit de nous dire : « Tu es maître en Israël, et tu ignores ces choses »?

Il est vrai, pour entrer un tant soit peu, mais pour entrer vraiment dans le secret du « don de Dieu, » il ne nous faudra un jour rien de moins que cette radicale transformation de notre être, cette divinisation définitive qui est la « vision béatifique ».

Cependant, cette vision, il faut la préparer. Si nous voyons si mal ici-bas, n'est-ce pas que nous ne regardons guère? ou n'est-ce pas que nous regardons avec des yeux qui ne sont pas purs? Ouvrons-nous assez l'œil de la foi sur les profondeurs de l'Évangile? Sommes-nous vraiment soucieux de descendre tous les jours d'un degré dans

(1) Ex. 33, 20.

les secrets de l'amour? Et prenons-nous les moyens pour cela? Or, le grand moyen c'est la pureté de conscience : « Bienheureux les cœurs purs car ils verront Dieu ». — C'est la prière, car, pour voir Dieu, il faut s'approcher, il faut se tenir devant lui, et là, savoir attendre, savoir regarder dans le brouillard ou dans la nuit. — C'est la mortification, car il n'y a de prière parfaite que celle des mortifiés. Il y a longtemps que l'*Imitation* l'a dit, les contemplatifs sont rares, parce que rares sont les mortifiés.

Et qui sait? Si je ne sais pas, cela pourrait venir aussi de ce que j'ai peur de savoir. Car savoir un peu plus en cette matière, cela pourrait avoir des conséquenees; et ces conséquences, je les redoute.

* * *

Un pas encore. Qu'est-ce que nous ne connaissons pas et que nous devrions connaître? Deux objets : quelque chose et quelqu'un; le don de Dieu et Dieu qui donne, ou plutôt, Dieu qui demande. *Donum Dei et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere.*

Le don de Dieu, disent les commentateurs, c'est l'occasion qui s'offre à la pécheresse de sauver son âme, — c'est la source d'eau vive dont il va être question dans un instant, — c'est Jésus lui-même, selon qu'il disait, il y a quelques jours : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné

son Fils unique », — c'est la vie éternelle et la grâce qui la prépare, — c'est l'Esprit-Saint, *altissimi donum Dei*, que Jésus rentré au ciel doit nous envoyer. — Saint Thomas dit, englobant tout cela et le reste, c'est *omne bonum desiderabile quod est a Spiritu Sancto* (1), c'est tout ce qu'on peut demander de bien à l'Esprit-Saint. Or, que lui demander si ce n'est lui-même, si ce n'est Dieu ?

Le don de Dieu, c'est Dieu en nous par la grâce, en attendant la gloire. C'est cette vie surnaturelle dont il a dit qu'il est venu la communiquer aux hommes aussi abondante que possible. De cela d'abord Jésus me dit : « Si tu savais! mais tu ne sauras jamais! Tu ne sauras jamais parce qu'il s'agit d'une participation mystérieuse à la vie de Dieu, et cette vie, la pourras-tu jamais concevoir? Peux-tu comprendre ce que c'est qu'être *divinae consortes naturae*, participant à la nature divine (2) ? alors que tu ignores si profondément ce qu'est cette divine nature, laquelle *lucem habitat inaccessibilem;* elle habite les inaccessibles solitudes de la lumière (3) ». *Si terrena dixi vobis, et non creditis;* je vous parle, disait Jésus à Nicodème, de choses qui se passent sur terre, et vous ne me croyez pas ; comment croiriez-vous si j'en venais à ce qui est du ciel? *Quomodo*

(1) *Expos. in Joan.* in h. loc.
(2) 2 Petr. 1, 4.
(3) 1 Tim. 6, 15.

si dixero vobis caelestia, credetis? (1) Ce *terrena* qui déconcerte, c'est la vie de la grâce, c'est l'homme renaissant à la vie, c'est Dieu vivant en nous dès cette terre; le *caelestia*, c'est la vie de la gloire dont la grâce est la participation anticipée.

Il y a là une source et il y a un ruisseau. Et la source, qui est au ciel, qui est au sein de Dieu, est plus mystérieuse que le ruisseau, lequel ne s'épanche qu'en nous. Mais, tout limité qu'il est, ce ruisseau, le comprendrons-nous jamais? Ce qu'il roule, c'est le flot d'une vie divine.

Voyons-en du moins ce qui ne nous est pas trop inacessible.

* * *

Vie surnaturelle de l'intelligence par la foi... Le privilège, l'ineffable privilège de la foi... Tant de notions nouvelles, et si hautes, et si bien faites pour assouvir notre intelligence... Tant de choses que nous savons sur Dieu, sa vie intime, la Trinité et que la raison ne peut atteindre... Et cette assurance de l'esprit quand les autres ignorent ou hésitent... Et cette précision dans les dogmes essentiels, quand les autres tâtonnent dans le vague... Et ces vues d'ensemble où d'autres n'ont que des lueurs éparses... Et le sentiment vif du lien divin qui unit toutes choses, là où les autres ne voient que détails sans cohésion...

(1) Joan. 3, 12.

Cela, nous le constatons en nous. Cependant, « *si scires*, si tu savais... » Ce qui nous manque peut-être, pour l'apprécier à sa juste valeur, cette part du don de Dieu, c'est d'en avoir été privés, c'est d'avoir passé par l'hérésie ou l'incroyance. Il nous paraît si simple d'avoir toujours cru. Comment peut-on ne pas croire? Demandons aux convertis ce qu'ils en pensent... Sans la foi cependant, devant les grandes vérités essentielles, nous sommes semblables aux Juifs dont parle saint Paul : « Aujourd'hui encore quand on lit les livres de Moïse devant eux, ils ne comprennent pas, il y a un voile devant leur intelligence, *usque ad hodiernam diem, cum legitur Moyses, velamen positum est super cor eorum*. C'est qu'ils ne regardent pas Dieu franchement, en face. Que leur cœur se tourne vers Dieu, le voile tombera : *cum autem conversus fuerit ad Dominum, auferetur velamen*. Mais nous, les croyants, le visage découvert, nous sommes comme le miroir où se réfléchit la gloire de Dieu; nous sommes transformés en son image, de plus en plus resplendissants, de par l'Esprit du Seigneur. *Nos vero omnes revelata facie gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur a claritate in claritatem, tamquam a Domini Spiritu* » (1). Voilà ce qu'en nous fait la foi : elle commence notre divinisation. Si nous savions! Mais nous ne

(1) 2 Cor. 3, 15-18.

saurons qu'au ciel. *Nondum apparuit quod erimus* (1); ce que nous serons un jour ne se manifeste pas encore. Il est du moins une chose que la foi révèle : quand les réalités divines qui sont en nous par la grâce se seront manifestées, le seul fait de voir Dieu tel qu'il est nous rendra semblables à lui.

Le plus clair de notre science en tout cela est que nous portons un mystère en nous et que nous ne pouvons le pénétrer sans le constater toujours plus impénétrable. Et c'est beaucoup trop ignorer, de ne pas comprendre au moins que cela nous dépasse. *Si scires!*

*
* *

Ce n'est encore là qu'un préliminaire, le prélude nécessaire à la transformation de toute l'âme dans la charité. Ici, posons seulement la question : Savons-nous bien ce qu'est cette chose élémentaire... et ineffable, la présence d'amour en nous de la Trinité ? Il y a là des mots qu'on ose à peine articuler et qui sont de l'Écriture pourtant, car c'est Jésus qui l'a dit : « Aimez-moi, gardez ma parole, alors mon Père vous aimera, et nous viendrons à vous, (Lui, Moi, et l'Esprit-Saint) et nous resterons en vous (2) ». Que de fois nous avons lu ce texte, lu, savouré, médité, pour en vivre, pour

(1) 1 Joan. 3, 2.
(2) Jo. 14, 23.

sentir, si possible, quelque chose des réalités divines qui se cachent sous les mots humains ; puis croisant les bras, fermant les yeux, rentrant au plus intime de nous-mêmes, nous nous sommes dit : « Ils sont là ! » Et après cet acte de foi, nous en étions réduits à répéter : « Je ne sais rien ».

Savoir, ce qui s'appelle savoir, ce qu'est la renaissance merveilleuse dont Jésus parlait à Nicodème, et par laquelle nous avons passé sous l'eau baptismale.

Savoir ce qu'est le « germe incorruptible » dont parle saint Pierre (1), par lequel s'est opéré cette seconde génération...; l'Esprit-Saint évidemment, selon ce qui est écrit : « Il en est qui ne sont point nés des désirs de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu... (2) ».

Et ce *consortium* de la nature divine en quoi consiste notre vie nouvelle, et qu'affirme le même saint Pierre... (3)

Et cette pénétration de nos cœurs, par une charité qui n'est pas de la terre, selon ce que dit saint Paul : *Caritas Dei diffusa est in cordibus vestris per Spiritum Sanctum qui datus est vobis* (4).

Et cette sorte de trop-plein de la Divinité qui, de Jésus, se répand en nous, *de cujus plenitudine nos omnes accepimus.*

(1) 1 Petr. 1, 23.
(2) Joan. 1, 13.
(3) 2 Petr. 1, 4.
(4) Rom. 5, 5.

Voilà ce dont Jésus disait : « *Si scires donum Dei* », si vous saviez! Mais comment pourriez-vous savoir?

* * *

« *Et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere.* Ce que vous ignorez encore, c'est ce que je suis, moi qui vous dis : Donnez-moi à boire ».

La Samaritaine ne pouvait que l'ignorer; et, quand Jésus lui aura dit qu'il est le Messie, elle ne saura encore que ce qu'elle sera capable de porter. Mais moi, si Jésus me demandait comme à Pierre « Que dis-tu de moi »? Certes je répondrais sans hésiter : « *Tu es Christus Filius Dei vivi* ». Et je sais assez mon Évangile pour ajouter : « Vous êtes le pain vivant, vous êtes la lumière, vous êtes la voie, la vérité, la vie; vous êtes le commencement et vous êtes la fin; vous êtes le Fils, vous êtes Dieu! » Je le dirais; et, malgré tout, Jésus pourrait reprendre : « Il y a si longtemps que tu es avec moi et tu ne sais pas encore qui je suis (1) ».

« C'est que tu as beau savoir, je suis celui dont il a été dit que ses richesses sont insondables, — et qu'en lui habite la plénitude de la Divinité, — et qu'il est le rayonnement de la gloire du Père, — que tout est par lui, que tout est en lui, que tout est pour lui.

(1) Jo. 14, 9.

— Mais tout cela, Seigneur, je le crois, je l'adore; c'est ma vie, c'est ma joie de m'y complaire, et je baise avec tendresse les pages où votre Apôtre me détaille ces admirables litanies de vos grandeurs.

— Non, tu ne sais pas. Tu ne sais pas assez que moi, qui m'abaisse à te demander à boire, à boire ton pauvre amour trouble de créature, je suis celui qui n'a besoin de rien.

— Oh! oui! *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (1).

— Ce que tu ne sais pas, c'est ce qui se passe dans mon cœur, quand moi, qui puis si bien ne tenir aucun compte de toi, je te fais cette humble requête, — c'est l'espèce de respect que j'ai, moi ton Dieu, pour ta chétive liberté. Moi, qui suis le maître, et qui te supplie de m'aimer!

— Oui Seigneur, « *tu autem dominator virtutis, cum tranquillitate judicas, et cum magna reverentia disponis nos!* (2) maître de votre force, vous jugez nos âmes en toute sérénité et c'est comme avec révérence que vous disposez de nous. »

— Et ma patience, la connais-tu? Sais-tu que continuellement, je me tiens au seuil de ta volonté et que je frappe? Entends ma voix, ouvre; alors j'entrerai, je m'assoirai à table près de toi, et toi près de moi (3). Mais je ne briserai pas la porte

(1) Ps. 15, 2.
(2) Sap. 12, 18.
(3) Apoc. 3, 20.

pour m'imposer. C'est toi qui dois ouvrir. Et quand tu me fais attendre, sais-tu les sentiments de mon cœur? Les sais-tu? Si tu savais, tu demanderais... *Tu forsitan petisses ab eo et dedisset tibi aquam vivam.* Si tu savais, tu prierais davantage, tu serais plus audacieux dans tes requêtes, et moi, en récompense d'un verre d'eau, je te donnerais une source.

— Cela encore, mon Dieu, je le sais, mais je ne le sais pas assez; *credo Domine, adjuva incredulitatem meam* (1). Hélas! au fond de la foi en apparence la plus vraie, il subsiste parfois je ne sais quel résidu de défiance. On croit à l'amour, on le dit, on le proclame, et l'on prie comme si l'on ne croyait qu'à moitié.

— Tu ne crois qu'à moitié en effet; tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir à quel point je suis libéral, combien je sais, à qui me donne de son indigence, faire une mesure pleine et débordante. Si tu savais, comme ta prière serait plus ardente, tes désirs plus pressants, ta soif plus consumante! Mais tu ne sais pas, et ce n'est pas tout à fait ta faute, car tout cela est ineffable.

Mc. 9, 23.



V

LA FONTAINE D'EAU VIVE.

... Si vous saviez qui est celui qui vous dit : « Donnez-moi à boire », peut-être vous-même lui eussiez-vous fait cette demande, et il vous eût donné une eau vive.

La femme lui dit : « Maître, vous n'avez pas de quoi puiser, et le puits est profond : où prendrez-vous cette eau vive? Etes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, où il a bu, lui, ses fils et ses troupeaux? »

Jésus répondit : « Celui qui boit de cette eau a soif encore. Qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. L'eau que je lui donnerai lui deviendra une source jaillissante pour la vie éternelle ».

La femme lui dit : « Maître, donnez-moi donc de cette eau, que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser ici ». (10-15.)

Non, en vérité, la Samaritaine ne pouvait pas comprendre. Aux déclarations énigmatiques de ce Juif inconnu, que pouvait-elle répondre? Et non seulement elle ne comprend pas, mais elle se scandalise : « De l'eau vive, de l'eau fraîche, avec quoi la puiserez-vous? Est-ce une autre fontaine que vous promettez? Vous croyez-vous donc supérieur à Jacob, le grand ancêtre à qui nous devons ce puits? »

De même naguère Nicodème. Jésus lui dit qu'il faut renaître pour voir le royaume de Dieu. — « Renaître, à mon âge! » Et le Docteur insiste tant la chose est étrange! « Alors il faudra rentrer dans le sein de sa mère? » Ce n'est plus une femme du peuple, c'est un Maître en Israël qui se scandalise.

Ne condamnons pas. Tous les jours, notre gros bon sens humain se heurte à la sagesse divine et à ses ineffables paradoxes. Nous avons la foi, et cependant, quand le surnaturel se présente avec ses exigences, l'obéissance imposant la soumission d'esprit, le sacrifice contrecarrant les pentes de la nature, ce qu'on voyait hier, on ne le voit plus; ce qui était clair dans la théorie devient ténébreux dans la pratique; ce que nous imposions comme devoir impérieux au prochain, ne s'impose plus, à nous. Et voici les résistances, les aveuglements, les révoltes. Trouvons tout simple que Nicodème et la Samaritaine n'aient pas compris.

Jésus n'a pas l'habitude d'accepter la controverse. Il ne perd son temps ni avec les aveugles, ni avec les ergoteurs. Quand les esprits regimbent, il se contente d'affirmer plus fort. Car il est l'autorité, et l'autorité se doit de ne point s'humilier dans la dispute. Quand simplement l'interlocuteur ne comprend pas, Jésus s'explique. Mais les explications alors consistent à reprendre ce qu'il a dit, à élever la pensée, à élargir l'horizon. Loin d'abandonner son enseignement, il y ajoute.

Mystère sur mystère; mais, pour qui une bonne fois a entrevu le fond des choses, lumière sur lumière.

Donc, aux étonnements de la Samaritaine, il se contente d'opposer cette déclaration : « L'eau dont je vous parle n'est point celle que vous pensez. Votre eau à vous désaltère un instant et la soif revient. La mienne désaltère et la soif ne revient pas ».

Il est clair que la femme comprend de moins en moins. Elle comprendra plus tard. Pour l'heure, elle se moque : « Ah! cette eau merveilleuse, donnez-la moi! Ce serait beaucoup de travail en moins. Je ne viendrais plus chercher ici l'eau de mon ménage! »

Inutile d'insister. Aussi bien, ce n'est pas pour elle que Jésus a parlé, c'est pour nous. A nous de réfléchir sur l'eau qui désaltère et celle qui ne désaltère pas, sur l'eau qui croupit dans la citerne et l'eau qui jaillit de la source. A la Samaritaine, Jésus réserve d'autres révélations plus intelligibles : « *Vade, voca virum tuum.* »

N'allons pas plus loin, il y a ici des symboles à comprendre.

*
* *

« Quiconque boira de l'eau du puits aura soif encore. »

« L'eau dans le puits, dit saint Augustin, c'est la volupté du siècle dans les ténèbres profondes.

Le vase avec lequel les hommes la puisent, ce sont les passions. Allons! Laisse-là ton vase, ta passion, et l'eau du puits, la volupté. La volupté du siècle, c'est le boire, c'est le manger, c'est le spectacle, c'est le bain, et le reste. Mais après? Est-on rassasié? *Numquid non iterum sitiet?* »

Il s'agit ici des voluptés coupables, de la vie toute abandonnée à la nature. Mais l'observation vaut du naturel moins brutal, qui, sans cesse, risque de se mêler au surnaturel de notre vie pour le compromettre. *Numquid non iterum sitiet?* Toute satisfaction accordée à la nature, alors que la grâce proteste, aura le même résultat : la soif reviendra.

Toute défaite de la grâce, même en matière non grave, quand elle est bien consciente, laisse d'abord dans l'âme un vide. Ce serait le remords, s'il s'agissait d'une grosse faute. Nous arrive-t-il de dépasser par générosité le strict devoir, nous éprouvons une plénitude d'âme, un regain de force, une joie de conscience. Inversement, quand nous donnons aux caprices, aux sens, à l'esprit d'indépendance, bref à la nature, nous restons mécontents de nous; c'est dans l'ordre. Nous sommes gênés devant Dieu, nous craignons de le rencontrer, nous courons aux distractions, nous le boudons. Ne trouvant plus rien de son côté, nous revenons à la nature. La soif augmente, *sitiet iterum*. Les vieux ascètes nous disent : Vous êtes l'hydropique qui, plus il boit, plus il veut boire.

Examen de conscience. Nos concessions en matière de prière : les lâchetés qui s'appellent les unes les autres,... les journées mal commencées, mal poursuivies, mal finies... Les concessions en matière de travail : le caprice au lieu du devoir, le vagabondage au lieu de la règle, les vaines lectures au lieu de l'étude, et tout le sérieux qui s'évapore. Les concessions en matière de dépendance : les petites libertés qui s'accumulent, mènent aux libertés grandes, et, en pratique, noient la règle.

Le champ est indéfini : esprit critique, fautes contre la charité, affections trop naturelles... Prières, obéissance, mortification, détachement du cœur, tout s'en va. C'est un collier brisé qui s'égrène. Un vide se creuse dans l'âme, et, comme Dieu n'est point appelé à le remplir, alors *sitiet iterum.* Aussi l'*Imitation* nous prévient : « Le religieux tiède et négligent a peine sur peine. De tous les côtés, l'angoisse. Il n'a plus de joie au dedans, et tout lui interdit d'en chercher au dehors » (1).

« Mon peuple a commis deux fautes, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie. Il m'a délaissé, moi la source d'eau vive, et il s'est creusé des citernes, des citernes lézardées, où rien ne reste » (2). Rien, ni consolation, ni liberté,

(1) Liv. I, ch. 27.
(2) Jer. 2, 13.

ni joie, ni paix. « Il est, dit Isaïe, comme celui qui dort et qui a soif. Il rêve qu'il boit; puis il se réveille, il est épuisé, et il a soif encore, et son âme reste vide » (1).

* * *

« Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif jamais. Mais cette eau que je lui donnerai, ce sera, en lui, une source d'eau vive pour la vie éternelle. »

En lui, en son sein, au plus profond de son être... Et que pouvons-nous trouver en ces profondeurs où la conscience elle-même ne peut atteindre, si ce n'est Dieu? Précisément, c'est ce qu'explique Jésus lui-même. « Un jour, nous dit saint Jean, le dernier grand jour de la fête, Jésus, debout dans le Temple, criait : « Qui a soif? Qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, comme dit l'Écriture, de son sein couleront des flots d'eau vive ». Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui et qu'ils n'avaient pas encore reçu parce que Jésus n'était pas encore glorifié » (2). Donc l'Esprit-Saint est en nous, et il est comme une fontaine d'eau vive. Creusons un peu la comparaison.

Une fontaine, *fons aquae;* cette fontaine dont il est dit dans le Prophète que, *in die illa, erit*

(1) Is. 29, 8.
(2) Joan. 7, 37-39.

fons patens domui David et habitantibus Jerusalem in ablutionem peccatorum (1) ; une fontaine ouverte à tous dans la sainte Église, jaillissant en chacun de nous si nous le voulons, et où nous pouvons, si nous le voulons, nous purifier de nos fautes.

Et nous rafraîchir aussi ; car cette eau — c'est le sang de Jésus-Christ, — si nous la buvons avec foi, calme les passions, apaise la concupiscence. N'est-ce pas un des fruits prévus de la communion?

Elle nous féconde encore. Si quelque vertu est en nous, si nous faisons quelque bien, à qui, à quoi le devons-nous? « Et le Seigneur te donnera le repos pour toujours, et il emplira ton âme de splendeurs, et ton âme sera comme un jardin bien arrosé, et comme une fontaine intarissable » (2).

Fons aquae salientis, une eau jaillissante. Et, comme les eaux jaillissantes de la terre, si elle monte, si elle bouillonne, si elle semble vivre, si elle vit en réalité et donne la vie à ce qu'elle touche, c'est qu'elle vient de haut, c'est qu'elle obéit à une pression puissante qui est, tout simplement, l'amour de Dieu.

Salientis in vitam aeternam. Et si elle part du cœur de Dieu, elle est un torrent qui mène à Dieu. Sa pente l'entraîne et nous avec elle, vers l'éternité dans la vie divine.

(1) Zach. 13, 1.
(2) Is. 58, 11.



De cette eau merveilleuse, Jésus nous dit encore qu'elle supprime à tout jamais la soif.

Est-ce possible? N'est-elle pas précisément cette ineffable Sagesse dont l'Écriture énumère tous les titres, pour qui elle épuise toutes les figures de joie, de paix, de fécondité, de grâce, qui est l'amour, qui est la vérité, qui est la sainte espérance, qui est douce comme le miel, si douce que « celui qui me mangera, dit-elle, aura encore faim, et ceux qui me boiront auront encore soif » (1).

La réponse est obvie. Une fois bien abreuvés aux sources divines, ce dont nous n'aurons plus soif, ce sont les eaux de la terre, les joies de la terre, la nature. Mais de Dieu, de la grâce, de l'amour, du surnaturel, nous aurons soif toujours davantage. Au ciel, soif éternelle et éternel rassasiement. Ici-bas, dégoût grandissant pour ce qui est humain, mais désir grandissant aussi et jamais assouvi de ce qui est céleste.

Et déjà, sans attendre le ciel, un certain rassasiement commence. Les promesses de Jésus ne sont pas vaines, et que de choses il a promises! Dès cette terre, le centuple à qui abandonne tout pour lui. Dès cette terre, une paix qui n'est pas la paix du monde, mais sa paix à lui. Dès cette

(1) Eccli, 24, 20.

terre, une joie qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'enlever. Dès cette terre, un amour transformant qu'aucune puissance du ciel, de la terre, des enfers, n'est capable d'éteindre (1).

Et chose étrange, tout cela, trouvé là précisément où la nature, la pauvre nature débile et basse, ne voit que misère et souffrance. N'est-il pas vrai ? ne le lisons-nous pas dans la vie de tous les saints ? les grands surnaturels ont été d'autant plus heureux qu'ils ont plus cordialement contrecarré leur nature ? Nous connaissons la « joie parfaite » de saint François d'Assise, ce paradoxe qui n'est tel que pour les mondains.

Lisez dans sainte Thérèse le récit de sa fondation de Tolède : « La pauvreté extrême... inondait notre âme de consolations, nous mettait dans une joie si vive, que je ne m'en souviens pas sans stupeur... Malheureusement cela ne dura pas... On nous vint en aide, j'en étais toute triste : on m'enlevait, ce semble, mes joyaux, et je restais indigente. Je ne saurais dire ma peine en voyant s'évanouir notre pauvreté ».

Le P. W. Faber, aussitôt converti, avait fondé une petite association, les Frères de la volonté de Dieu. Or, il sentit vite que la volonté de Dieu était qu'il s'unit à l'Oratoire. La décision fut douloureuse, « union de sang et de circoncision » ; mais, le soir du jour où lui, fondateur, redevint

(1) Rom. 8, 38.

novice, il écrivait : « J'ai envie de chanter et de danser ! »

Si ce n'est pas l'histoire de tous les sacrifices, c'est une aventure fréquente du moins, et une récompense commune pour les immolations généreuses. Non, le naturel ne rassasie pas, mais le surnaturel opère dans l'âme une plénitude qu'on ne trouve que là.

* * *

Et la raison en est simple.

D'abord le surnaturel, le vrai, le profond, met l'ordre dans l'âme. Chaque chose à sa place. La mésestime pour ce qui est de la terre, la passion pour ce qui est de Dieu, l'indifférence pour ce qui semble neutre. D'où la liberté. « *Ubi spiritus Domini, ibi libertas* (1) ». Saint Paul va plus loin dans un beau texte profond déjà cité : « Nous (qui avons la foi, dont le cœur n'est pas voilé, qui regardons Dieu comme) à visage découvert, (dont l'âme) est le miroir où se réfléchit la gloire du Seigneur, nous sommes (par là-même) transformés en images (de Dieu), et de plus en plus ressemblantes, (et cela est l'œuvre) de l'Esprit du Seigneur. Comment n'être pas libre d'esprit, de cœur, d'action, quand on est ainsi divinisé ?

L'ordre, la liberté, et aussi l'amour, l'élan,

(1) 2 Cor. 3, 17.

l'allégresse, la dilatation de tout l'être, au service de Dieu : « *Amor onus non sentit... amans volat, currit et laetatur.* »

* * *

Mais nos ennuis, nos tristesses, nos dégoûts au service de Dieu ! Et pourtant, ce semble, nous tâchons de vivre de surnaturel !...

Sans doute. Cependant, regardons-y de près.

Est-il bien vrai que nous vivons de surnaturel? Sommes-nous toujours aussi fidèles que nous devrions, je ne dis pas aux obligations capitales de notre vocation, mais à ce qui est de conseil, à ce qui engage beaucoup moins la conscience que la générosité, à nos règles, sous prétexte qu'elles n'obligent pas sous peine de péché? Fissures qui ne sont perceptibles qu'à un œil exercé peut-être, mais par où s'évapore une partie de notre surnaturel pratique. Et que dire s'il y a autre chose, des fautes, de la tiédeur, de la négligence, des prières faites vaille que vaille, de la dissipation, l'effusion de l'âme au dehors, et le reste que nous devinons?

Mais non, il n'y a rien de semblable, nous ne constatons rien. Et il nous semble qu'il y a une ironie cruelle dans le mot de la liturgie : « *Deus, qui neminem in te sperantem nimium affligi permittis...* » Il nous paraît, à nous qui pourtant espérons en Dieu, que l'épreuve se prolonge hors de toute proportion, et notre dernier recours est

de revenir à nos fautes et de murmurer : « *Ab occultis meis munda me*. Pour mes fautes cachées, mon Dieu, je reçois cette épreuve, cette purification douloureuse, car, après tout, de quoi suis-je digne? *Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum* (1). Il ne me suffit pas, disait saint Paul, du témoignage de ma conscience, qui ne me reproche rien, pour être assuré de l'état de mon âme. Donc, je continuerai à recevoir les croix intérieures, non pas seulement comme des épreuves, mais, ce qui est plus humble, comme des expiations de mes fautes ».

Et cependant, même là, même courbé sous la main de Dieu, Père aimant sans doute, mais juge et défenseur du juste, mais saint et terrible dans sa haine du péché, il y a une chose encore que je puis constater en moi aux heures de calme. Par dessus les désolations, par-dessus les tentations même qui, à de certains moments font en moi une telle tempête, il y a quelque chose qui domine, la ferme volonté de servir Dieu.

Le pauvre père Surin connut ces tempêtes épouvantables, y compris, durant sept ou huit ans, la tentation du suicide. Cependant il déclare : « Malgré ce furieux penchant, j'avais un désir continuel de servir Dieu, et quand je trouvais occasion de parler de lui, je le faisais de manière que ceux qui m'écoutaient en étaient fort touchés,

(1) 1 Cor. 4, 4.

et moi-même en étais pénétré ». Et encore des tentations contre la foi, contre la pureté, sans relâche, avec une violence à en devenir fou : « Nonobstant cela, continue-t-il, je fais cette protestation qu'il n'y a rien au monde que de servir Dieu ».

Le voilà, le rassasiement de l'âme qui a pleinement goûté au surnaturel, qui a bu l'eau vive jaillissant des fontaines du Sauveur. Elle repousse tout ce qui n'est pas cela. C'est trop dire qu'elle en est rassasiée, elle en est à jamais dégoûtée, et mieux vaut la sécheresse de l'âme que cette boue.

***

Pour terminer, méditons le chapitre 55 d'Isaïe : « *Omnes sitientes, venite ad aquas.* Vous tous qui avez soif, venez aux fontaines jaillissantes. Vous n'avez pas d'argent ; peu importe, achetez sans argent le vin et le lait. Pourquoi dépenser de l'argent pour ce qui n'est pas du pain (le naturel), donner votre travail pour ce qui ne rassasie pas?... Cherchez Dieu tandis qu'il est encore abordable, invoquez-le, tandis qu'il est tout près ».

Dites avec la Samaritaine, mais en esprit de foi : « Maître, donnez-moi cette eau dont vous parlez, pour que, dans ma soif, je ne vienne plus ici, à la citerne dormante et croupissante, puiser une eau de mort ».



VI

SOUS LE REGARD DE JÉSUS

Jésus lui dit : « Allez, appelez votre mari, et venez ici. »
La femme reprit : « Je n'ai pas de mari. »
Jésus lui dit : « C'est vrai, vous n'avez pas de mari, vous en avez eu cinq. Celui avec qui vous vivez, n'est pas votre mari, vous avez dit vrai. »
La femme dit : « Maître, je vois que vous êtes prophète ». (16-19)

Ici la conversation tourne court. Jésus était monté à des hauteurs de pensée où personne encore ne pouvait le suivre : l'Esprit-Saint n'était point encore venu dans sa plénitude. Jésus redescend donc, et il passe... Pour le moment, il ne s'agit que d'acheminer cette âme à des lumières très simples, à un acte de foi élémentaire.

Deux choses faisaient obstacle en elle à l'intelligence des vérités de foi : obstacle du cœur, obstacle de l'esprit. Elle était pécheresse, vivant notoirement hors de la loi de Dieu. Elle était schismatique et de conscience douteuse, entrevoyant qu'elle n'était pas dans le vrai, mais sans conclure qu'elle eût à chercher.

Il faut commencer par le cœur; le cœur une

fois purifié, l'esprit ne sera plus si aveugle. Et Jésus va droit au point sensible : « *Vade, voca virum tuum.* » Ce qu'il veut, ce n'est pas précisément que cet homme vienne. Il viendra tout à l'heure, avec la foule. Jésus demande une confession.

— « *Non habeo virum*, je ne suis pas mariée. »

C'est un aveu, mais incomplet. Est-ce même un aveu? Pourquoi parler à cet étranger de ses affaires intimes? Elle s'en tire par une échappatoire. Reste que c'est vrai, elle n'est pas mariée.

Un autre peut-être n'aurait vu que la réticence. Un pharisien aurait parlé de dissimulation; Jésus, non : « Il y a du vrai dans ce que vous dites. Vous avez raison : vous avez eu cinq maris, et l'homme avec lequel vous vivez n'est pas votre mari. Vous avez dit la vérité. » Cette vérité, à parler franc, c'est lui qui la dégage; et la pécheresse n'a plus qu'à dire « Oui », ce sera l'aveu complet.

Il y a, dès ce moment, une petite leçon pratique à tirer.

Que de polémiques stériles on aurait évitées entre serviteurs de Dieu, et de manques à la justice, à la charité, si dans les discussions, même nécessaires, on avait commencé par se demander par où « l'autre », que je suppose un honnête homme, pouvait bien avoir raison; — si, avant de se précipiter sur ce qui divise, on avait commencé par mettre en sûreté ce qui unit; — si l'on

avait eu présent à l'esprit l'avertissement de saint Ignace : « Entre bons chrétiens, il faut avoir le cœur plus prompt à sauver la pensée du prochain qu'à la condamner. »

Et où ne trouve-t-on pas le petit terrain solide et commun? Jésus l'a trouvé lui, un peu étroit, mais qui suffit comme point de départ. A cette âme qui hésite, il tend la main et il l'aide à franchir le pas.

— « Ah! Maître, je vois bien que vous êtes prophète. » Autrement dit : « Vous devinez ce que je ne voulais pas confesser ».

Mais un aveu en amène un autre. Après la confession du cœur celle de l'esprit. — Il n'était vraiment pas possible que les Samaritains fussent pleinement de bonne foi. Ils savaient ce qui se disait chez leurs voisins, avec quelle énergie dans l'affirmation ils défendaient leur monopole d'orthodoxie. Qu'en était-il au juste? Qui disait la vérité? Autre blessure à dévoiler, le doute. Et la Samaritaine continue : « Nos pères ont adoré sur cette montagne; vous, les Juifs, vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer. »

Ce n'est pas encore la recherche anxieuse d'une âme qui veut la lumière : cela viendra. Du moins le ton un peu moqueur du début disparaît. Évidemment la pécheresse a été touchée, et moins peut-être par les mots révélateurs que par l'accent. « Cet homme parlait comme ne parlait aucun homme ».

* * *

Il parlait, et il regardait surtout. Ce regard, nous l'avons contemplé déjà; nous pouvons y revenir, car il est d'une profondeur indicible. Qu'elle était grave, la voix qui dévoilait la plaie honteuse! grave, triste, autoritaire. Mais qu'il était ferme, et droit, et tendre, le regard qui entrait dans la conscience, et là, imposait la lumière! Regard doux et respectueux, regard d'amour, d'un amour irrésistible.

Une sainte femme qui le sentait en elle disait : « Je ne voyais pas distinctement la forme des yeux adorables de Notre-Seigneur, mais je voyais la toute-puissance d'expression et le charme qui rayonnait de ce regard divin. J'ai senti cette toute-puissance, ce charme divin, mais je ne puis les dire. En parlant de quelque chose d'humain, les termes peuvent s'éclairer par d'autres termes, et parvenir à exprimer l'idée. Ici, c'est le contraire; plus je dis de paroles, plus j'affaiblis ce que je veux dire... Notre-Seigneur m'a fait voir l'action que son divin regard exerce sur les âmes : la manière dont ce bon Maître regarde une âme suffit pour opérer un changement en elle, lors même qu'il ne lui est point donné d'avoir connaissance de ce regard, mais il ne faut pas qu'elle l'oblige à se détourner. Quel malheur pour une âme si Jésus ne la regardait plus! » (1)

(1) *Journal spirituel de Lucie Christine*, p. 27, 39, 48.

Pour elle, c'est devant des yeux de chair que la pécheresse baissait le front. Et ces yeux, dans leur sérieux divin, étaient d'une irrésistible douceur. Que voilà bien celui dont il est écrit : « Tel est mon serviteur, mon élu, l'homme en qui mon cœur se complaît, en qui mon esprit se repose. Ce n'est pas lui qui briserait un roseau froissé ou éteindrait une mèche qui fume encore » (1). Dans la lampe que vous croyez morte, il cherche le point en ignition, l'étincelle suprême : il souffle dessus et la flamme se ranime.

Ce qui s'est dit et fait entre Jésus et cette femme, se dit et se fait tous les jours entre lui et nous. Tous les jours, son regard descend au fond de nos consciences pour provoquer d'humiliants aveux.

Il nous connaît à l'avance ; il en sait sur notre compte, bien plus que nous n'oserions penser. Nous pouvons dire avec David, parlant, non seulement de notre être corporel, mais de notre âme, mais de notre moi tout entier : « Bien avant ma naissance, ma substance n'était pas cachée à vos yeux. Alors que je me formais dans le secret, tissé avec art dans les profondeurs du sein maternel, germe informe, vos yeux me voyaient ; et sur votre livre étaient inscrits les jours que vous me destiniez » (2). Qu'apprendrait-il de nouveau sur

(1) Is. 42, 3.
(2) Ps. 138, 16.

mon compte, lui dont saint Jean disait : « Il n'avait pas besoin qu'on le renseignât sur les hommes, car il savait ce qu'il y a dans l'homme » (1). Aussi, quoi que nous fassions, il n'y aura pas de surprise pour lui. Si, par malheur, nous échappait quelqu'un de ces actes qui, une fois commis, nous laissent interdits : « Comment ai-je pu faire? »... lui, ne s'étonnera pas.

Mais, autre conséquence de cette science qu'il a de nous : elle est encore indiquée par le psalmiste : « Un père qui a compassion de ses enfants, tel est Dieu dans sa compassion pour ceux qui le craignent. Car il sait de quoi nous sommes formés; il se souvient que nous sommes poussière » (2). Il ne s'étonne pas, et son premier monvement, si l'on peut dire, est d'avoir pitié.

Dans cette connaissance, il y a comme trois degrés : il me voit, il me regarde, il me sourit : simple science, intérêt cordial et amour.

*
* *

Il me voit.

Il sait tout ce qu'il m'a donné de facultés naturelles et de grâces. Il sait qu'abandonné à moi-même, je ne puis guère que tomber, et il voit jusqu'où, soutenu par sa main, je puis aller. Que de malheureux, dans leur misère humaine, n'ont

(1) Jo. 2, 25.
(2) Ps. 102, 13-14.

personne qui sache leur état et songe à eux ! Lui sait, et il est bon.

Il sait aussi, et là il faut trembler, quel usage j'ai fait de ses dons. Rien ne lui échappe. *Quinque viros habuisti :* il sait ma frivolité, mon inconstance, ma lamentable faiblesse ; et il a compté mes chutes.

Il le sait pour en avoir été le témoin. « *Oculi Domini multo plus lucidiores sunt super solem, circumspicientes omnes vias hominum, et profundum abyssi, et hominum corda intuentes in absconditas partes* (1). Les yeux du Seigneur sont plus lumineux que le soleil, ils embrassent toutes les voies de l'homme ; l'homme est un abîme qu'il pénètre à fond ; le cœur de l'homme n'a pas de repli qu'il ne discerne. » Donc, il sait mes intentions secrètes. Là où je crois l'intention pure, si quelque naturel s'y mêle, il le distingue. Dans ces tentations qui m'ébranlent, il met à part ce qui est suggestion du dehors, ce qui est impression au seuil de l'âme, mais rien qu'au seuil, ce qui est consentement intérieur. « Elle est vivante la parole de Dieu, elle est agissante, elle est plus acérée que l'épée à deux tranchants, elle va jusqu'à séparer l'âme et l'esprit (la vie inférieure et la vie d'en haut), les jointures et les moelles, les sentiments et les pensées ; aussi nulle créature n'est cachée devant Dieu. Tout est à nu,

(1) Eccli, 23, 28.

tout est découvert aux yeux de celui qui nous demandera compte de tout » (1). Il sait ; — et, si cela doit me faire craindre, cela doit me rassurer aussi. Probablement, il trouvera en moi, pécheur, des choses bonnes que j'ai oubliées, d'autres auxquelles il ne manque pour être excellentes, que d'être purifiées par le feu.

Cette histoire intime, il l'a vue, mais il la sait encore pour l'avoir mystérieusement « vécue », pour l'avoir soufferte, en avoir expié ce qui était mauvais, mérité ce qui était bon. « Quelle femme oubliera son nourrisson? n'aura-t-elle pas pitié du fruit de ses entrailles? et, quand même une mère oublierait, moi je n'oublierai pas. Je t'ai gravé sur la paume de mes mains. *Ecce in manibus descripsi te* » (2). Ce n'est qu'un hébraïsme, chez le prophète, une manière de dire que Dieu songe à nous toujours. Mais c'est à la lettre que notre histoire est inscrite, gravée, creusée sur les plaies de ses mains, de ses pieds, de son visage, de son cœur. Voilà le livre couvert d'écritures au recto et au verso, *scriptus intus et foris*, dont parle Ezéchiel, (3) et plein jusqu'aux marges, non de malédictions, mais des bénédictions de Dieu sur nous, plein de notre vie. Pour nous connaître à fond, il n'a qu'à se considérer lui-même.

(1) Heb. 4, 12-13.
(2) Is 49, 15-16.
(3) Ez. 2, 9.

*
* *

Il me voit, — et il me regarde.

Il fixe les yeux sur moi. Il y met de l'insistance. On dirait qu'il prend intérêt à me suivre ainsi. Oui, en vérité, je l'intéresse, comme l'intéressaient les fluctuations d'âme de la Samaritaine. Je l'intéresse par mes misères, et je l'intéresse par le bien qui est en moi.

Mes misères, mais c'est précisément sa mission que de les réparer. Misère et miséricorde s'appellent. Je ne dirai pas qu'il avait besoin de mes misères pour exercer cette forme particulière de la bonté. Mais sans doute il ne m'aurait point laissé pécher s'il n'avait vu clairement, comme il voit toutes choses, le profit à tirer de mes fautes pour sa gloire, de mon mal pour son bien. Comment ne pas s'intéresser à une indigence qui réclame ses richesses sans fond, à des blessures que seules ses blessures peuvent guérir, à des faiblesses que ses faiblesses peuvent convertir en énergie? *Livore ejus sanati sumus* (1).

Quant au bien qui est en moi... car il y en a, et beaucoup, pourquoi le nier? il est son œuvre. Pauvres fleurs de vertu, mais arrosées de son sang; pauvres fruits, pauvre verdure, pauvres mérites, mais qui n'existeraient pas sans la sève qui vient de lui. Peut-il ne pas s'intéresser à ma

(1) Is. 53, 2.

croissance spirituelle, quand ce qui croît en moi, sous la poussée de la grâce, c'est lui-même, le Jésus mystique et réel qui naît en tout baptisé, qui naît, grandit, meurt, hélas! dans le péché, renaît dans le pardon, celui dont parlait saint Paul, disant aux Galates : « Mes petits enfants, que j'enfante et enfante encore jusqu'à ce que le Christ soit pleinement formé en vous » (1), et aux Éphésiens : « Soyons des hommes faits, efforçons-nous d'atteindre à la stature parfaite du Christ; ne soyons plus des enfants » (2).

De tout cela, qui est mystérieux, nous nous désintéressons peut-être, faute de foi. D'autres, près de nous, pères de notre âme, nos frères en Jésus-Christ, suivent avec amour l'envahissement lent de notre être par la vie mystique du Sauveur, et tout progrès leur est une joie. Mais, que voient-ils? que savent-ils? jusqu'où va leur divination? Lui, Jésus, ne peut pas ne pas savoir. Il voit tout, mesure tout, s'intéresse à tout. Pas un détail de notre vie intime, pas une défaillance, pas un gain ne lui échappe. Car cela le touche, et de près, que je puisse dire avec plus ou moins de vérité : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ».

(1) Gal. 4, 19.
(2) Eph. 4, 13, 14.

*
* *

Il me suit avec intérêt... C'est trop peu dire, en vérité : il me suit avec amour, et son regard est un sourire. Le sourire, l'amour qui jaillit des lèvres et des yeux. *Intuitus eum, dilexit*; il nous a vus et il nous a aimés : en trois mots, c'est le plus clair de notre histoire.

Ce regard nous cherche, et en même temps il nous attire. Il veut rencontrer le nôtre, il le provoque. Car son amour est un amour agissant; il lui faut la réciprocité, et, cette réciprocité, il la crée en nous.

« *Cum esses sub ficu, vidi te* (1), disait-il à Nathanaël, je t'ai vu sous le figuier ». Il nous le dit aussi, car chacun de nous a son figuier sous lequel il se retire aux heures de réflexion. « Je t'ai vu quand tu te croyais seul, seul avec le secret de ton âme, seul avec tes désirs, avec tes regrets, tes rêves, seul peut-être avec le souvenir de tes hontes; et je puis te dire à claire et haute voix ce que tu te disais à toi-même dans l'ombre ».

Et nous pouvons répondre avec un converti : « N'y a-t-il pas eu dans ma vie, Seigneur, une heure, un lieu que je vois encore, une heure que je n'oublierai jamais, qui est l'heure principale de ma vie, l'heure critique qui, peut-être, a décidé de moi ?

(1) Is. 1, 48.

» J'étais dans ce lieu que je vois encore : j'avais toutes ces pensées que j'entends encore, dont je vois encore le détail, chaque fois que je veux me le rappeler.

» Il y eut une lutte, il y eut un cri de l'âme, il y eut une agonie, il y eut une prière perçante, et je crois voir encore aujourd'hui, après tant d'années, ces profondeurs inconnues et inexplorées de mon âme qu'ouvraient en moi cette agonie et cette prière... Il y a là un point lumineux dans ma vie, et transfiguré pour toujours. Mais je vous prie, Seigneur, pourquoi ce point se détache-t-il toujours lumineux, sur des années que l'oubli efface peu à peu? Cette lumière, c'était vous, Seigneur, c'était votre regard, vous m'avez vu lorsque j'étais sous le figuier...

» Il est bien certain que vous me regardiez dans ce moment. Oui, je le sais, vous m'avez vu; et tous ces événements n'ont eu lieu dans mon âme, en ce court intervalle, que parce que vous me regardiez. Cette heure a été la crise de ma vie. Votre regard tout d'un coup m'a tout montré » (1).

*
* *

Quand Jésus eut dit à Nathanaël : « Je t'ai vu... », Nathanaël répondit : « Maître, vous êtes le Fils de Dieu, le Roi d'Israël ». Quand la Sama-

(1) Gratry, *Méditations*, p. 275.

ritaine eut vu que ce Juif avait percé le secret de sa vie, elle s'écria : « Vous êtes prophète ». De l'un comme de l'autre, Jésus aurait pu dire : « *Vere Israelita in quo dolus non est* » (1), âmes droites, âmes sincères, sans replis ni fraude.

Sommes-nous *sine dolo*, sous le regard pénétrant de Jésus? Et nos yeux osent-ils rencontrer ses yeux? Rappelons-nous Pierre dans la cour du grand-prêtre, *respexit Petrum* (2), et son regard de pécheur sous le regard du Maître. Il a baissé les yeux, mais les deux regards, un instant, se sont rencontrés. Il a accepté le reproche muet qui lui venait, et, du cœur, par les yeux, allait au cœur. C'est pourquoi il a pleuré et il a été pardonné. Et nous, dans la conscience nette que nous avons de n'être pas ce que nous devrions être, sommes-nous sincères? Quand nous sentons des yeux invisibles qui nous percent jusqu'à l'âme, consentons-nous à nous regarder nous-mêmes, et à faire l'aveu intérieur qu'on nous demande?

Oh! il ne s'agit pas de fautes graves, ni de l'aveu qu'il en faut faire au représentant de Dieu; mais de l'aveu plus difficile qu'il faut se faire à soi-même et à Dieu, quand, par ailleurs, on vit dans sa grâce, de certaines faiblesses, de certains attachements, de certains liens...

Certaines façons de ne regarder la vie surnaturelle que dans ses principes lointains, ou de biais,

(1) Jo. 1, 46.
(2) Luc. 22 61.

jamais en face, jamais de près, je veux dire, dans les sacrifices immédiats qu'elle impose...

Certaines donations de nous-mêmes, totales, absolues, mais pour plus tard, mais pour demain...

Certain abandon à Dieu des dehors, quand on garde le fond; du superflu, quand on retient l'essentiel...

Certaines façons d'agir avec une conscience hésitante, bien sûr de ne pas offenser Dieu gravement, moins sûr de ne pas le froisser par des indélicatesses...

Certain parti-pris de conserver au fond de l'âme un coin où jamais ne pénètre le soleil. « Et l'on va son chemin, avec une demi-douzaine de points importants qui devraient être tirés au clair, et qu'on laisse dormir comme des dossiers dans les bureaux d'une cour suprême » (1).

On n'est point entièrement sincère avec soi-même parce qu'on ne se regarde pas. Comment le sera-t-on sous le regard de Jésus? *Nolite errare, Deus non irridetur* (2), « Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu ».

L'aveu complet, détaillé à fond, de nos misères devant celui qui les connaît déjà mieux que nous, la confession sans réticence de nos lâchetés à celui qui est à la fois le Père et le Juge, voilà la démarche essentielle; le reste ne vient qu'ensuite.

(1) W. Faber, *Confér. Spirit.* Trad. franc. p. 152.
(2) Gal 6, 7.

Que d'aveux au prêtre ne se font pas, sont retardés indéfiniment parce que l'aveu devant Dieu n'est pas ce qu'il devait être. Et l'aveu au prêtre, ici, c'est tout aussi bien l'ouverture de conscience faite à qui de droit, la sincérité absolue et pratique dans la recherche des voies directes vers le parfait, sans restriction, sans réserves, sans silences. Mais il faut que tout d'abord, loyalement, au fond du cœur, on ait dit à Dieu tout ce qu'on avait à lui dire.

Jésus veut ces confidences, et il les veut complètes. Elles ne lui apprennent rien : ce n'est pas par elles qu'il saura nos besoins. Mais, par elles, il constatera nos bonnes volontés. Il les forcera à se faire plus nettes, plus franches, plus profondes. S'il nous dit ensuite : « *Vade, ostende te sacerdoti* (1), parle de tout cela au père de ton âme », nous obéirons sans difficulté, car l'aveu fait à Dieu dans ces conditions comporte tout l'essentiel et la confusion, et le regret, et l'amour, et la volonté d'agir.

Parlons donc à Dieu. On peut se tromper soi-même, on peut se dissimuler aux yeux des hommes; mais il est un être dont il a été dit : « *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus ad quem nobis sermo* (2). Tout est nu et à découvert devant les yeux de celui à qui nous devons rendre nos comptes ». Et que perdons-nous à être francs puisque celui-là, qui sait tout, nous aime?

(1) Mat. 8, 4.
(2) Heb. 4, 13.

VII

NOUS SAVONS, NOUS...

La femme lui dit : « Maître, je vois que vous êtes prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous, que le lieu où il faut adorer, c'est Jérusalem ».

Jésus dit : « Femme, croyez-moi, l'heure approche où ni sur cette montagne, ni à Jérusalem on n'adorera le Père. Vous adorez ce que vous ne connaissez pas. Nous savons, nous, ce que nous adorons, car c'est des Juifs que vient le salut. Mais l'heure vient, la voici, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Voilà les adorateurs que veut le Père. Dieu est esprit : ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. »

La femme lui dit : « Je sais que le Messie vient (c'est-à-dire le Christ). Quand il sera là, il nous enseignera toutes choses.

Et Jésus : « Le Messie, c'est moi qui vous parle ». (19-26).

La question inévitable entre Juifs et Samaritains est posée : « Est-ce ici, est-ce à Jérusalem qu'il faut adorer? »

La Samaritaine désire-t-elle vraiment une solution? Et si la solution lui est donnée, qu'elle redoute, est-elle prête à y conformer sa vie? Jésus pourtant répondra. Il dira la vérité à laquelle cette femme a droit. Mais, une fois de plus, la

réponse dépassera les horizons bornés de la question. Par delà les illusions des schismatiques et l'orthodoxie des Juifs, il nous mettra dans l'absolu, dans l'éternel.

— « Garizim ou Jérusalem? peu importe. Croyez-moi, bientôt, toutes ces localisations disparaîtront devant une conception plus belle du Royaume de Dieu. Alors se vérifiera la prophétie : « De l'Orient à l'Occident, mon nom est grand dans les nations. On sacrifie en tout lieu. Partout on offre en mon nom une oblation pure » (1).

Partout... donc plus de Juifs ni de Samaritains, de prosélytes ni d'enfants d'Abraham, plus de Gentils, plus de Barbares, un seul peuple, un seul troupeau sous un seul pasteur.

Et maintenant voici la réponse au cas de conscience : « Vous ne savez pas, vous, qui vous adorez; nous savons, nous, à qui va notre culte. Des Juifs vient le salut. Donc vous êtes dans l'erreur. Pour le moment... Car bientôt tout va changer; le culte qu'on rendra au Père, le culte qu'il exige, le culte à la fois éternel et universel, est un culte vrai, où l'âme a plus de part que les sens ».

Ainsi parlait Jésus... Et il me semble voir la Samaritaine qui le regarde, qui tâche de comprendre, et, comme tout cela est bien haut, bien nouveau, *eorum quae dicta sunt altitudine defa-*

(1) Malach., 1, 11.

tigata, obstupuit, ea capere non valens (1) ; après un instant de réflexion, elle déclare : « Par bonheur, le Messie vient, il expliquera tout ».

Et Jésus… mais avec quelle solennité !… Une fois de plus, avec quel regard profond, et quelle autorité sans réplique ! « Le Messie ? C'est moi qui vous parle ! »

* * *

Avant de passer outre, arrêtons-nous d'abord sur ces mots : « *Vos adoratis quod nescitis, nos adoramus quod scimus* ».

Les Samaritains ressemblaient assez à nos protestants. Ils n'étaient pas sans vertus. Notre-Seigneur prend chez eux un exemple de charité vraie, le bon Samaritain. Un Samaritain encore, le lépreux reconnaissant. Mais ils étaient dans l'erreur ; ils manquaient de sécurité et dans leur foi et dans leur vie. De là cette inquiétude, ce besoin de mettre la conversation sur les points délicats, moins pour s'éclairer parfois, que pour découvrir un prétexte de rester là où l'on est, et garder la liberté de ne point changer. Qui dira, chez ces âmes inquiètes, jusqu'où la bonne foi se prolonge et le point précis où elle cesse ? Mais ils ont beau faire, ayant rejeté Rome ou Jérusalem, c'est vers le Temple invinciblement ou vers Saint-Pierre qu'ils regardent. Ils en sont hantés, et le

(1) S. Thomas, *in h. loc.*

Pape tient dans la pensée de nos frères séparés une place plus grande qu'ils ne veulent l'avouer.

Puis, bonnes ou mauvaises, il leur faut des raisons pour ne pas voir l'évidence, et, si les uns disaient : « *Patres nostri*... nos ancêtres », les autres s'abritent derrière l'Église primitive, derrière l'Écriture, derrière le sens intime. Ce ne sont jamais les prétextes qui manquent.

Puis, chez les uns et chez les autres, c'est une impuissance parfois déconcertante à comprendre des vérités qui, à nous, fils de l'Église, paraissent élémentaires. La Samaritaine n'entend rien au culte en esprit et en vérité, et que de choses sont lettre morte pour le protestant! Un anglican écrivait naguère : « Est-il possible d'éprouver un attachement personnel pour le Christ tel que celui qu'enseigne Thomas a Kempis? J'estime chimérique, contraire à la nature humaine, d'être capable de concentrer sa pensée sur une personne à peine connue et qui vivait il y a dix-huit cents ans ». Il n'avait donc rien lu, ni les sermons de saint Bernard, ni la vie de saint François, ni les œuvres de sainte Thérèse (1). Mais quoi? *animalis homo*...

Enfin, dernier trait. Ils ont beau se raidir, et proclamer les droits de leur conscience autonome, l'autorité qui s'affirme, sûre d'elle-même, s'impose à eux, quoi qu'ils en aient. « Le Messie? c'est Moi », dit Jésus à la Samaritaine. On ne peut être

(1) Abbot and Campbell. *Life and Letters of B. Jewett*, t. II, p. 151.

plus clair. Aussitôt c'est fait; elle croit, et la voilà changée. « L'autorité c'est Moi » dit le Pape, et il le dit avec une assurance qui étonne, qui fait réfléchir. Et ils comparent avec les indécisions de leurs chefs. Pour combien qui sont revenus, le point de départ a été là, pas ailleurs! Aussi Jésus peut dire, et nous avec lui, « Nous savons, nous! »

Méditons un peu sur ce grand bienfait de la sécurité dans la foi et dans l'obéissance.

*
* *

Nos adoramus quod scimus...

Il ne s'agit point de nous préférer à d'autres. Si nous avons la foi, nous n'y sommes pour rien : *Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis?* (1) Qu'y a-t-il en nous qui ne nous vienne d'un autre? Et si tout nous vient d'un autre, pourquoi nous enorgueillir comme si nous étions les fils de nos œuvres? Et où ce principe s'applique-t-il mieux qu'à l'origine de toute vie spirituelle, au don de la foi?

Mais, pour ne point tomber dans le péché d'ingratitude, il est bon de méditer sur les périls auxquels nous avons échappé, Dieu aidant. Qu'aurions-nous été si Dieu n'avait agi? Voyons-nous par exemple dans quelqu'un de ces milieux

(1) 1 Cor., 4, 7.

intellectuels, dont le travail, l'érudition, la puissance artistique ou littéraire nous intimident, mais d'où la foi est bannie. Comparons-nous à quelqu'un de ces honnêtes ouvriers de lettres ou de sciences, qui, sur leur domaine, furent des maîtres, au sens le plus haut du mot, et qui n'ont ni connu ni aimé Jésus-Christ.

Saint Paul, dans ses pastorales, dépeint certaines de ces vies intellectuelles où l'on ignore l'Évangile. Quelques traits sont de tous les temps.

Ils ne peuvent pas supporter qu'on leur parle de doctrine saine, *sanam doctrinam non sustinebunt,* de doctrine absolue, de doctrine nécessaire... Les élèves ne manquent pas aux docteurs, ni les docteurs aux disciples; il leur faut des « tas de maîtres », *coacervabunt sibi magistros;* car l'oreille leur démange, *prurientes auribus.* Seulement, ils n'ont aucune faim de la vérité divine, *a veritate quidem auditum avertent;* il leur faut des inventions humaines, *ad fabulas autem convertentur* (1). Pour les Athéniens, ces dilettantes, l'important n'était pas le vrai; était-ce même le beau? c'était le neuf : *ad nihil aliud vacabant nisi aut dicere aut audire aliquid novi* (2). Des questions futiles, des chicanes sur la loi, des radotages (3), en vérité, auprès de ce que la foi nous apprend, leur science est-elle autre chose? Et que

(1) 2 Tim. 4, 3-4.
(2) *Act.* 17, 24.
(3) Tit. 3, 9-11; 2 Tim.

savent-ils, les plus doctes, sans le *Credo,* je dis les plus honnêtes, et, ce semble, les plus dignes de croire? *Semper discentes et numquam ad scientiam veritatis pervenientes* (1). Ils apprennent, ils étudient, ils retiennent, ils entassent les livres, les bourrent de science, les chargent de notes. Ils intimident par tout ce qu'une simple page de leur texte suppose de patientes recherches. Et pourtant, lorsque, portés par eux, nous touchons au terme de leur science, il faut bien constater que là, quelque chose manque, et qu'ils ne savent pas conclure. Ne les pressez pas, ne leur demandez pas le mot, le mot divin, qui clorait tout; ils répondront avec Pilate : « *Quid est veritas?* » Très dogmatiques sur le secondaire, agnostiques sur l'essentiel.

Mais, là où ils se dérobent, nous continuons. Là où ils disent ne plus rien voir, une petite lampe s'allume pour nous, *lucerna lucens in caliginoso loco,* qui nous permet de passer outre et de les distancer. Quand ils nous ont tout dit sur les lois du monde, nous montons du monde à son auteur. Quand Montesquieu s'est tu sur Rome, ses grandeurs et sa décadence, Bossuet prend la parole, et, au-dessus des empires, montre le Maître des empires. Veuillot écrivait, après une conversation avec M. Thiers : « Il aime à causer, il cause vraiment bien. Après cela, si tu veux que je te

(1) 2 Tim. 3, 7.

dise le fond de ma pensée, nous ne nous en tirons pas notablement moins bien, et nous savons certaines choses qui dominent absolument la quantité de choses qu'il sait : par suite de quoi, nous savons en réalité mieux que lui cette quantité de choses que nous ne savons pas. Pendant qu'il les raconte, il nous les apprend, et nous voyons du même coup les causes qu'il ignore, et leurs bornes qu'il n'aperçoit pas. Ah ! ma sœur, quelle supériorité de savoir seulement un peu de Jésus-Christ (1) ! »

Dès lors, avec tous leurs maîtres, tous leurs livres, toute leur science, ils ont très peu de certitudes, de ces certitudes qui ne sont pas pour l'esprit seul, mais qui prennent l'âme entière. Disciples et docteurs, ils sont les brebis à l'abandon, *jacentes ut oves non habentes pastorem* (2), courant la montagne, se fatiguant sans but, et tombant découragées. Ils sont les épaves dont parle saint Paul, *fluctuantes omni vento doctrinae*, allant au gré du vent, en danger de sombrer dans l'erreur, *ad circumventionem erroris* (3).

Ils l'avouent quelquefois, et il n'y a pas de confession poignante à l'égal de celle-là. On sait la souffrance d'un Sully-Prudhomme. « Il revenait, raconte un ami, constamment à la mort et au

(1) Août 1869.
(2) Mat. 9, 36.
(3) Eph. 4, 14.

par-delà la mort. Il disait comme il s'était reposé dans la foi chrétienne, comme il y avait trouvé d'heureuses promesses, comme il s'en était détaché, et comme, depuis, il avait erré sur le chemin du doute sans parvenir, dans son amour pour le divin, à rencontrer nulle part une certitude qui satisfît également son imagination et sa raison : il interrogeait et il pressait, voulant savoir si, à nos cœurs, nous portions la même blessure. Et lorsque Coppée qui, jusque là, dans le petit cabinet de travail si étouffé, s'efforçait en gaîté pour remonter Sully et le distraire, devenu tout à coup très grave, répondit dans une affirmation convaincue : « Moi, je crois »; lui, tourné, le regardant de ses beaux yeux où passait une admiration jalouse, et levant ses pauvres mains, dit seulement : « Ah! Coppée, vous ne savez pas comme vous êtes heureux » (1).

Heureux, oui, car notre vérité à nous n'a rien d'abstrait, elle est vivante, elle est la vérité faite homme. Jésus n'est pas seulement un maître de vérité, il est *le* Maître de *la* vérité; il est la vérité. Et voilà pourquoi il est unique : *unus est enim magister vester* (2); donc le Maître qui affirme et qui s'affirme. C'est le propre de l'autorité d'être crue sur parole, et lui, parle *tamquam auctoritatem habens* (3).

(1) *Discours de F. Masson à la réception de H. Poincaré, 28 Janvier 1909.*

(2) Mat. 23, 8. — (3) Jo, 7, 46.

Ah ! je crois bien ; et les mots qu'il a dits il y a vingt siècles résonnent comme au premier jour au cœur de ceux qui veulent entendre. Quel est le maître sur un signe de qui nous aurions tout quitté ? Et des milliers d'hommes et de femmes, tous les jours depuis des siècles, abandonnent tout, parce que, en ce temps-là, quelqu'un, qu'ils n'ont point vu, a dit cette parole : « Va, donne aux pauvres ce que tu as, et suis-moi ». Quel maître jamais, du haut de sa science, a laissé tomber une de ces maximes qui, esprit et vie, ne prennent pas seulement l'intelligence, mais transforment la volonté ; font aimer ce que les hommes redoutent, poussent au sacrifice, à l'humiliation, à la pauvreté, et provoquent dans les âmes l'épanouissement du plus étrange des amours, l'amour de la croix ? Si vous en rencontrez, un de ces maîtres, regardez bien, il n'est pas seul ; un autre maître est en lui, celui qui s'est défini : *Ego sum veritas.* Oui, d'autres parlent aussi, et parlent de leur mieux, mais ils professent n'être que la voix de Jésus, et c'est justement au moment où ils se taisent, quand il n'y a plus que Jésus à parler, que leur parole est efficace. Oh ! comme alors on se redit : « *Nos adoramus quod scimus* ».

* * *

Ce n'est pas assez d'être sûr de ce que l'on croit, il faut être sûr de ce que l'on fait. Avec les

lacunes de la foi, les lacunes de la conscience. La Samaritaine était-elle bien sûre que son culte, celui de sa nation, fût agréé de Dieu? Elle ne savait trop. Le principe : « nos pères ont fait ainsi » suffisait-il à la faire sortir du doute pratique? Qui l'aurait su dire? Quelle autorité eût dirimé la controverse? Et elle attendait une révélation.

Bien des protestants, avec une indéniable bonne volonté, s'égarent dans leur vie morale, faute de guide. Le Père W. Faber, encore ministre anglican, avait groupé des disciples. La question du Pape écartée, ils étaient ultra-catholiques. Ils imitaient les Pères du désert, jeûnaient en rigueur, se flagellaient entre eux, et n'y allaient pas de main-morte. Résultat : les santés ruinées, le découragement, le retour en arrière. Mais qui les aurait guidés *tamquam auctoritatem habens?*

Qu'il est malaisé, sans l'obéissance, de savoir exactement si l'on fait trop ou trop peu, de fixer jusqu'où l'on peut, jusqu'où l'on doit aller en fait de pénitences, de prières, de travail, de charité! Mais l'obéissance opère ce prodige que nous sommes assurés, en la suivant, de suivre Dieu. *Qui vos audit me audit.* Voulez-vous m'entendre? écoutez ceux qui vous parlent de ma part. Cela est vrai à la lettre des Apôtres et de leurs successeurs, parlant en chefs de l'Église. Cela est vrai aussi de tous ceux qui détiennent la menue monnaie de l'autorité religieuse; vrai dans une

mesure qui varie selon les cas, mais vrai d'une vérité pratique qui suffit à la paix de l'âme.

Les autorités subordonnées, qui ont le droit de commander au nom de Dieu, peuvent assurément se tromper dans leurs directions, et elles se trompent; mais qui osera dire qu'en obéissant, l'âme humble ne progresse pas d'autant plus qu'elle a fait un sacrifice plus complet de ses lumières? En nous soumettant, *nos scimus quod adoramus,* nous savons ce que vaut ce sacrifice d'adoration.

* * *

Sacrifice. Et l'on a ingénieusement comparé le mystère de l'obéissance au mystère de l'autel.

Si la parole libre du prêtre amène Jésus sous les apparences du morceau de pain qu'il a choisi, la parole libre du religieux qui fait vœu d'obéissance entre les mains de son supérieur opère ce changement mystérieux : ce n'est plus un homme quelconque qu'il a devant lui, c'est Jésus.

Les apparences subsistent. Rien n'est changé pour le regard humain; tout est changé pour l'œil de la foi. Ce n'est plus du pain que je mange, ce n'est plus un homme que j'écoute; c'est Jésus.

Il est arrivé que l'hostie prenait un goût délicieux, et il est arrivé qu'on l'avait empoisonnée : le plus souvent elle est sans saveur appréciable. Il se peut que l'autorité soit délicieuse, et c'est un charme d'obéir; il se peut qu'elle soit indifférente,

il est des cas où elle est amère. Et si, usant de son droit, elle m'envoyait à la mort? N'importe, c'est encore Jésus.

Cela, je le sais; il se peut que, dans la pratique, je l'oublie; comme il n'est pas rare que je communie avec des distractions lamentables. Mais, je crois. Et ce n'est pas en vain que celui-là qui a dit : « Ceci est mon corps », a dit aussi : « Qui vous écoute, m'écoute ».

Et je crois encore, que la vie qui me vient par le pain consacré est exactement la même qui m'est conférée par la grâce de l'obéissance. De part et d'autre, c'est du divin qui vient en moi. Ainsi l'enseigne saint Ignace : « Obéir, dit-il, ce n'est pas seulement un repos; c'est une noblesse. Cela élève grandement l'âme au-dessus de la condition humaine... Cela nous force à nous dénuder, pour nous revêtir de Dieu, le bien suprême. Dieu remplit l'âme d'autant plus qu'elle se vide plus à fond de sa volonté propre. Ceux-là peuvent dire, qui sont obéissants de cœur : « *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus* » (1).

Pauvres gens qui, de l'obéissance, ne voient que les dehors, et ignorent ce qui en est l'âme, qui la calomnient, qui la défigurent. Comme si, pour nous qui sommes petits, le meilleur moyen de voir loin n'est pas de gravir la montagne, — pour nous

(1) Lettre du 29 Juillet 1547. Voir Gay, *Vie et Vertus chrétiennes*, *Traité de l'obéissance.*

qui sommes lents, le meilleur moyen d'aller vite n'est pas d'enfourcher le cheval, — pour nous qui sommes myopes, imprudents, distraits, ignorants, le meilleur moyen de voir, de décider, d'agir juste, n'est pas de recourir aux yeux de la foi et aux règles de l'obéissance, c'est-à-dire à Dieu !

*
* *

Sécurité de l'esprit par la foi, sécurité de l'action par l'obéissance... En vérité, *adoramus quod scimus.*

Donc, inconfusible confiance. Celui qui m'a fait ce double don saura bien le défendre. J'ai à me défier de ma faiblesse, et, s'il est une chose que je sais bien encore, et cette fois par expérience, c'est que je ne puis rien. *Haec patior*, dit saint Paul; cela, c'est la souffrance nécessaire, mais... il faut ajouter tout de suite le « mais » ; *sed non confundor*, je ne suis pas, je ne serai pas confondu par mes ennemis, car « je sais en qui je me suis confié; et, j'en suis certain, celui-là est assez puissant pour défendre mon dépôt jusqu'au jour où il faudra le remettre à qui de droit, *scio enim cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem* » (1). Il est puissant, il m'aime, et il veut que je croie à son amour.

(1) 2 Tim. 1, 12.

Et il veut encore que je le sache fidèle, *fidelis Deus per quem vocatis estis* (1). Fidèle, c'est-à-dire constant, c'est-à-dire logique, c'est-à-dire conséquent avec lui-même.

Il sera conséquent avec ses propres déclarations. « Celui-là qui est fidèle dans les petites choses, a-t-il affirmé, le sera dans les grandes ». On ne peut pas dire que la vocation à la foi ou à la vie parfaite soit une petite chose. Il y a plus grand cependant : il y a la persévérance finale. Lui qui nous appela par sa grâce, nous refuserait-il sa grâce pour nous maintenir là précisément où il nous veut? Si nous nous perdions... *perditio tua, Israël* (2).

Il sera conséquent aussi avec ses actes, qui sont les actes de son Père. Du Père il est écrit qu'il n'a pas épargné son Fils, *proprio Filio non pepercit;* et le texte ajoute : mais avec le Fils ne nous a-t-il pas tout donné? *quomodo non etiam cum illa omnia nobis donavit?* (3) *Omnia*, tout,... tout ce que comporte la Rédemption, tout ce que comporte la vie de l'âme, et par conséquent si nous y consentons, si nous tendons la main, la persévérance : *fidelis Deus*.

Et voyez l'hymne de la confiance en Jésus que saint Paul entonne tout de suite après. Entonnons-le, nous aussi, modestement, moins pour rien

(1) 1 Cor., 1, 9.
(2) Os. 13, 9.
(3) Rom. 8, 32.

affirmer que pour demander à Dieu qu'il en soit ainsi :

« Avec son Fils, ne nous a-t-il pas tout donné? Qui se fera l'accusateur des élus de Dieu? Ils ont Dieu pour les justifier. Qui les condamnera? Le Christ Jésus est là, qui est mort, bien plus, qui est ressuscité, qui siège à la droite de Dieu, et, là, intercède pour nous.

» Qui donc nous séparera de l'amour du Christ? La tribulation? l'angoisse? la faim? la nudité? le péril? la persécution? l'épée? Selon qu'il est écrit : « A cause de toi tout le jour, nous sommes livrés à la mort, nous sommes tenus pour brebis de boucherie ». Mais en tout cela, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car, j'en suis sûr, ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni les sommets, ni les abîmes, ni rien de ce qui est créé ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, aimé dans le Christ Jésus Notre-Seigneur ».

Amen, Amen, Amen.



VIII

ESPRIT ET VÉRITÉ

> *« L'heure vient, la voici, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Voilà les adorateurs que veut le Père. Dieu est esprit, ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. » (23-24).*

L'adoration du Père en esprit et en vérité : c'est une des grandes leçons du Fils. L'Évangile n'en est que l'exposé par préceptes et par exemples.

L'homme n'avait jamais cessé d'adorer. Bien ou mal, par la pensée, la prière, le sacrifice surtout, il reconnaissait sa dépendance à l'endroit de l'invisible. Mais que de lacunes et que de crimes souvent dans cette adoration ! Que d'adorations se trompaient de chemin ! Que d'encens, au lieu de monter vers Dieu *in odorem suavitatis*, s'égarait sur la terre, descendait plus bas encore ! Adoration d'esclaves apeurés.

Là-même où c'était bien Dieu, le vrai Dieu qu'on adorait, simple adoration de serviteurs, fidèles parfois, négligents et menteurs souvent. Chez ceux-là mêmes qui n'étaient ni idolâtres ni schismatiques, l'esprit manquait. La lettre de la

loi barrait les horizons. Ils l'exagéraient même cette lettre. Si la loi était lourde, ils la rendaient intolérable. En tout ce qu'ils faisaient, l'âme était absente. Ils n'entraient pas dans les intentions de Dieu. Des cérémonies, des gestes, des mots, et rien de plus. Des sacrifices d'expiation sans regret intérieur; des sacrifices d'actions de grâces sans amour pour l'auteur de tout bien; des sacrifices de demande sans désir des biens de l'âme; des sacrifices de louange sans humilité. Donc le mensonge, à tout le moins l'illusion.

Ce n'était pourtant pas faute d'avoir été avertis. Dieu leur avait dit, par la bouche de Malachie : « L'homme honore son père, le serviteur honore son maître. Si je suis père, où est mon honneur? si je suis le Seigneur, où est votre crainte, prêtres qui méprisez mon nom? » S'en tenir à la lettre, offrir des victimes, mais qui ne coûtent rien; sacrifier à Dieu ce à quoi l'on ne tient pas; faire à l'égard de Dieu ce qu'on n'oserait pas faire à l'égard du magistrat, c'est se moquer, c'est frauder Dieu (1).

Sans aller jusque-là, le danger restait toujours de ne voir que l'exécution matérielle des rites, ce qui aboutissait à n'avoir de Dieu que des vues humaines. Tel culte, tel Dieu. Et Dieu protestait : « Qu'ai-je besoin de vos boucs et de vos génisses? est-ce le sang des victimes qui me plaît? est-ce

(1) 1, 6-14.

dans les chairs immolées que je trouve ma joie? ce qu'il me faut, c'est le cœur. Un cœur contrit et humilié, voilà, Seigneur, ce que vous ne méprisez pas » (1). Cela, les Juifs pouvaient le donner à Dieu, puisque Dieu le leur demandait. Ni l'esprit ni la vérité n'étaient hors de leur portée. Et certainement, les vrais Israélites, les vrais enfants d'Abraham en trouvaient le secret dans leur foi. Certes, celui qui avait réglé avec tant de détails la liturgie des sacrifices officiels et privés, en exigeait l'exécution ponctuelle, mais il le dit clairement, il exigeait autre chose.

Or, cette autre chose ne pouvait lui être fournie pleine, complète, surabondante, digne de lui, par aucune créature. Et c'est pourquoi le Fils s'est fait homme. Il est le Sauveur; mais avant d'être le Sauveur, il est l'Adorateur. Il incarne en lui l'adoration adéquate, l'adoration vraie, l'adoration spirituelle. Il est l'adoration faite homme.

Et voilà pourquoi l'heure vient, poursuit le prophète; l'heure est venue, reprenait Jésus, où sera offert l'unique, l'universel, l'authentique, le divin sacrifice, et où Dieu trouvera, enfin! des cœurs qui l'adorent en esprit et en vérité.

* * *

Nous vivons, nous, sous ce régime nouveau. Reste à savoir si nous en vivons. Or, il faut en

(1) Ps. 50, 19.

vivre. Prêtres, religieux, simples chrétiens, si nous ne vivons pas d'esprit et de vérité, nous ne répondons pas aux intentions du Père qui est au ciel. Il ne trouve pas en nous les adorateurs vrais, sur lesquels il comptait quand il nous a appelés.

Relisons le début de l'épître aux Éphésiens ; ces intentions de Dieu y sont magistralement exposées. « Il nous a élus, dit saint Paul, dès avant la création du monde, mais en Jésus-Christ. » En Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il ne nous a jamais conçus qu'unis à Jésus, membres mystiques de Jésus, vivant de Jésus. Et la raison ? « Pour que nous fussions saints, irrépréhensibles », non pas aux yeux des hommes, « mais devant ses yeux à lui ». Voilà pourquoi « dans son amour, il nous a prédestinés à être ses fils adoptifs par Jésus-Christ ; et cela, librement » gratuitement (1).

In Christo... in ipso... in quo... in dilecto Filio suo..: une douzaine de fois en quinze versets, la formule revient, nous forçant à conclure que l'union est étrangement étroite que le Père veut réaliser entre son Fils par nature et ses enfants d'adoption.

In ipso, tout le secret de l'adoration vraie et spirituelle est là. C'est donc les yeux sur Jésus, *aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum* (2), que nous avons à le chercher. Lui, et lui seul, a mis en nous la foi nécessaire à ce culte

(1) Ephes. 1, 3, 5.
(2) Hebr. 12, 2.

filial ; lui seul le consommera comme il consomme toute chose.

C'estqu'il est, lui, l'Adorateur parfait. Redisons-le, il s'est fait homme pour fournir à Dieu l'adoration infinie que nul être fini ne saurait donner. Je dis une adoration qui fût autre chose que l'ineffable et substantielle complaisance des divines personnes entre elles dans le secret de la Trinité, — Dieu ne s'adore pas lui-même ; mais une adoration, qui vînt du dehors, qui fût le fait de la créature, et qui fût divine cependant ; une adoration *in veritate*, c'est-à-dire absolument digne de la Majesté souveraine ; *in spiritu*, c'est-à-dire qui jaillît d'un cœur abîmé dans le sentiment de son néant humain, et éperdu d'amour... Et la voilà sur les lèvres, dans les gestes, dans l'âme très sainte du Fils de l'homme, du Fils de Dieu. Lui, quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, quoi qu'il souffre, il adore. Il adore dans la joie, entre les bras de Marie ; il adore dans le martyre, sur la croix ; il adore dans la gloire. Dieu et homme, dans l'unité de son moi, il réalise comme pas un saint le « double abîme », celui de son néant créé, celui de son Être absolu, et l'incommensurable distance qui sépare l'un de l'autre. Comprendre cela, en vivre, s'y complaire, le traduire par ses discours, ses prières, ses actes, cela, c'est adorer.

Voilà le modèle. Et Jésus est bien autre chose encore qu'un modèle, il est le moyen. Il n'adore pas seulement pour son compte personnel, il adore

pour nous; nous adorons en lui, et il adore en nous. N'est-il pas le *primogenitus in multis fratribus?* Et c'est parce que nos adorations devront passer par lui qu'elles s'adresseront non pas seulement à notre Dieu, mais à notre Père.

Donc, à l'imitation du « Frère Aîné », *per Ipsum et cum Ipso, et in Ipso*, notre vie sera tout d'abord une vie d'adoration. Je dis « tout d'abord », et même, logiquement, avant d'être une vie d'amour, si tant est qu'on puisse, dans la réalité, séparer ces choses. Pas d'amour vrai sans justice à la base. Pas de charité vraie sans la vertu de religion au fondement. Or, l'acte primordial de la religion, l'âme de tout, c'est l'anéantissement de l'homme devant l'éminence transcendante de Dieu.

Certes ce devoir s'impose à tous. Tous sont tenus de rendre à Dieu son dû, rigoureusement, et les actes de religion demeurent des actes de justice. Mais Dieu a voulu qu'ils fussent aussi des actes de générosité et d'amour. Il a voulu qu'il y eût dans l'Église des hommes spécialement élus pour exécuter ce programme de révérence, de soumission, d'obéissance, avec une perfection et une continuité supérieures, adorateurs par excellence, adorateurs par vocation et par choix.

Tout prêtre est cela, de par l'appel de Dieu, de par sa consécration et la nature de son ministère. Ils sont *religieux*. Mais, d'autres sont *les religieux :* la religion est comme entrée dans leur

nom. Ils sont ce qu'ils sont avec une sorte d'exclusivisme qui n'existe pas ailleurs. Comme on l'a dit : « L'essentielle sainteté de la Hiérarchie s'écoule et en même temps s'achève dans la sainteté vouée par les états de religion » (1). L'holocauste des vœux a fait de ceux-là les hommes *de la religion*, comme d'autres sont les hommes de la science, les hommes de la légalité, les hommes du patriotisme. Prêtres ou non, apôtres ou contemplatifs, ils ont voulu que l'adoration pénétrât leur vie entière. La donation intérieure ne leur a pas suffi : il a fallu qu'elle prît au dehors toutes les allures du sacrifice : et c'est pourquoi, avec la chasteté, ils ont voué la pauvreté et l'obéissance. Et la sainte Église est venue mettant sur cette consécration le sceau de son autorité : *Tales quaerit qui adorent eum.*

Là, là surtout... *in spiritu et veritate.*

* * *

In veritate, c'est élémentaire ; il faut adorer le vrai Dieu, et l'adorer avec la certitude de faire exactement ce qu'il exige. C'est la leçon dont les Samaritains avaient besoin. Mais elle va plus loin pour nous, chrétiens. Adorer Dieu en vérité, c'est aimer à le considérer précisément comme il veut être considéré. Or Jésus nous le dit assez nette-

(1) Clerissac, O. P. *Mystère de l'Eglise*, p. 140.

ment : il est Père, et il veut être adoré comme tel. « L'adoration légale, dit saint Thomas, n'allait pas au Père, mais au Maître, adoration de serviteurs dans la crainte et non pas de fils dans l'amour » (1). Nous devons adorer Dieu en fils, en fils soumis, pénétrés de la crainte de l'offenser, car il est la grande autorité ; mais en fils tendres et ardents, car il est le grand amour. A ce double titre, *nemo tam Pater*.

Mais, ce Père, il faut l'adorer exactement comme il veut l'être : avec les formules qu'il préfère, celles que le Frère aîné nous a révélées, « Notre Père qui êtes aux cieux... » ; selon les directions très précises que fournit l'Évangile, que commente l'Église, que détaillent pour nous les règles, l'obéissance, les devoirs d'état.

L'adorer, mais en union avec le Fils, en union avec l'Église, jamais absolument seuls, jamais d'une adoration strictement individualiste, disant *nous* autant et plus que *je, moi*, nous abritant derrière les autres, derrière nos frères plus méritants, nous mettant sans hésiter dans la foule des pécheurs. Car que sommes-nous à ses yeux par nous-mêmes, abstraits de l'Église, je n'ose dire abstraits de Jésus ? Si nous valons quelque chose, si nous ne sommes pas tout à fait néant, si notre adoration a quelque chance d'être agréée, c'est uniquement parce que nous sommes de l'Église et parce que « *elegit nos in Ipso* ».

(1) In h. loc.

Voilà quelque chose de l'adoration *in veritate*, et cela déjà va loin, et cela déjà comporte beaucoup d'adoration *in spiritu*.

* * *

Car ce n'est pas assez de professer extérieurement ces principes. Il se pourrait qu'il y eût du mensonge, disons un déficit de sincérité, dans notre vie intérieure, je ne sais quelle dissimulation devant les hommes, devant nous-mêmes, devant Dieu.

Devant les hommes, c'est une grande chose de porter les livrées de la vie religieuse, ou sacerdotale, ou chrétienne. On nous juge sur notre état, sur ce dont nous faisons profession. Religieux, donc mortifiés, donc pauvres, donc obéissants. Prêtres, donc hommes d'oraisons, donc zélés, donc dévoués. Chrétiens, donc charitables, patients, humbles, réservés en paroles et en actes. A l'avance, voilà comme on nous juge. Et si la réalité ne répond pas à l'attente? Et s'il y a contradiction entre le dehors et le dedans? Étaient-ils adorateurs en vérité ceux que Jésus nous peint, s'arrêtant aux carrefours pour prier à la vue du public? « Sépulcres blanchis », disait le Sauveur; « Tartufes », dira le monde. La vérité dans l'adoration exige les intentions vraies, l'exacte correspondance de l'âme aux gestes.

Devant nous-mêmes. Le manque de franchise à

l'égard de la conscience, dont nous avons parlé plus haut, est une des marques les plus claires de la tiédeur. On n'ose pas, on ne veut pas se regarder en face. Pour ne pas se voir vieillir, dit-on, la reine Élisabeth ne voulait pas dans son palais de glaces ni de miroirs. On ne s'examine pas parce qu'il y aurait de désagréables constatations à faire, et on reste dans l'illusion que tout est passable. « *Dicis quod dives sum et nescis quia tu es miser*, je suis riche, dis-tu, et tu ne vois pas que tu es ruiné » (1). Au lieu qu'il faudrait s'avouer franchement à soi-même sa misère ; et ce premier aveu serait un commencement de relèvement. Jamais vous ne serez adorateurs en vérité si vous ne constatez l'abîme de votre indigence, et le constaterez-vous si vous n'osez y plonger le regard ?

Quand on n'est pleinement franc ni avec les hommes ni avec soi-même, le sera-t-on avec Dieu ? C'est alors qu'on récite des formules de prières sans vraiment désirer ce qu'elles demandent, qu'on chante les louanges de Dieu sans songer à lui, qu'on a l'amour sur les lèvres sans l'avoir dans les actes, qu'on se donne à Dieu sans presque rien abandonner de soi-même, qu'on se déclare prêt à faire sa volonté mais à la condition qu'il fasse la nôtre, qu'on se dit prêt à abandonner le péché mais le péché qui nous pèse, pas le péché qui nous sourit, prêt au sacrifice mais au sacrifice de ce

(1) Apoc. 3, 17.

que nous n'aimons plus, pas à celui de ce qui nous tient toujours au cœur. Est-ce là adorer en vérité?

Examen. Sommes-nous dans l'action, et par conséquent aussi dans l'adoration, pleinement loyaux avec Dieu, avec autrui, avec nous-mêmes? Ce que nous conseillons, professons, prêchons, le pratiquons-nous? Ce que nos lèvres disent, notre cœur le sent-il? Serions-nous de ceux dont Jésus disait, citant Isaïe : *Populus hic labiis me honorat, cor autem longe est a me* (1).

*
* *

Sans aller jusqu'au mensonge, il arrive qu'à l'adoration manque plus ou moins la ferveur de l'âme. Non, l'on ne ment pas; seulement on n'est pas de tout cœur à ce que l'on fait. On prie, on chante, on psalmodie, et l'on oublie le précepte de saint Paul : « *Orabo spiritu, orabo et mente ; psallam spiritu, psallam et mente* (2). On ne prie pas avec intelligence, on ne prie pas avec âme. Chantez, dit-il encore, mais chantez avec cœur, *cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino* » (3). Ce n'est pas chanter en esprit de ne chanter qu'en artiste. Et ce n'est pas prier en

(1) Mat. 15, 8 — Is. 29, 13.
(2) 1 Cor. 14, 15.
(3) Eph. 5, 19.

esprit de s'en tenir dans l'oraison aux pures idées, sans faire parler le cœur. Et ce n'est pas agir en esprit de se livrer aux bonnes œuvres par simple entraînement d'activité.

L'esprit trop souvent manquait au culte des Juifs. Ils ne soupçonnaient pas les mystères profonds dont leurs rites étaient la figure ; en quoi ils n'étaient pas coupables. Ils faisaient volontiers, ils soulignaient, ils appuyaient le geste de l'adoration, et, l'hypocrisie mise de côté, l'âme supposée sincère, ils avaient raison. Mais il y avait en eux quelque chose qui n'adorait pas assez, le cœur.

Il ne s'agit pas bien entendu de dédaigner le geste, les mots articulés, le dehors. Le geste n'est pas toujours aussi dépourvu d'âme qu'on croirait, à en juger par certaines froideurs. D'abord, quand on l'a posé, c'est qu'on l'a voulu. La foi l'a provoqué, la volonté l'exécute. C'est parce qu'on le veut librement, alors qu'on pourrait se laisser aller, parce que l'âme l'exige, que le corps, les yeux, les bras, la langue collaborent au sacrifice d'adoration. Est-il possible que l'attitude simplement respectueuse durant la prière sèche ne réponde pas à un principe intérieur? C'est déjà prier en esprit de foi qu'observer les rubriques du missel et du bréviaire.

Et puis ce geste volontaire, qui externe des dispositions sincères mais peu sensibles, en augmente la vérité, et il arrive que l'on finit par sentir

ce que jusque-là on ne faisait que vouloir. Reste que cela est insuffisant.

Où sera l'âme profonde de notre vie intérieure?

*
* *

Dans la prière? Assurément. Tant vaut la prière, tant vaut la vie. Saint Bonaventure disait : « *Religiosus orationem non frequentans assidue non solum est miser et inutilis, quinimo coram Deo fert animam mortuam in vivo corpore;* un religieux, donc aussi un prêtre, donc aussi un chrétien, qui ne prie pas, ou ne prie pas beaucoup, non seulement est misérable et stérile, mais devant Dieu, dans un corps vivant il porte une âme morte » (1). C'est la prière surtout qui nous met, qui nous maintient en contact avec Dieu, unique source de vie, qui nous plonge dans l'atmosphère où nous respirons Dieu, qui divinise nos actions, qui élève notre vie au-dessus de la terre, et la prépare pour le ciel. Mais elle-même, cette prière, que vaut-elle?

Exactement ce que vaut le désir. Si la prière est l'âme de la vie, le désir est l'âme de la prière. Désirons-nous sincèrement ce que demandent nos formules? Ne méritons-nous pas le reproche de Jésus aux Apôtres : « Jusqu'ici vous n'avez rien demandé », ou encore : « Vous ne

(1) *De perfectione vitae*, c. 5.

savez pas ce que vous demandez ». Et cela ne vient-il pas de ce que, en fait, nous ne désirons pas comme il faut? Tout désir vrai, profond, se transforme en insistance, en persévérance, en sainte importunité. Homme d'oraison ou *vir desideriorum*, c'est tout un. Et c'est ce qu'ils étaient, ceux dont l'Écriture nous dit : « Ils sont morts dans la foi, tous ceux-là qui, les promesses n'étant pas encore accomplies, les voyaient, les saluaient de loin, confessaient n'être sur terre que des voyageurs et des passants. Par où ils montraient qu'ils cherchaient la patrie, pas celle de la terre, mais celle du ciel » (1).

Mais si la prière est l'âme de la vie, et le désir l'âme de la prière, à son tour le désir a son âme et c'est l'action. Un désir qui ne travaille pas à réaliser au moins le possible n'est qu'une velléité; il faut qu'il s'efforce, il faut qu'il tende vers son objet, qu'il ne se contente pas de ce qu'il a, qu'il dise avec saint Paul : « Oh! je n'ai point encore atteint le but. Je ne fais qu'une chose : j'oublie ce que je laisse en arrière, je me porte tout entier en avant » (2).

Ce n'est guère désirer la gloire divine de reculer si souvent devant le corps à corps avec les ennemis de Dieu qui sont en nous. Ce n'est guère désirer la volonté de Dieu de se relâcher si fort sur l'obéissance. Ce n'est guère désirer le salut des

(1) Hebr. 11, 13-16.
(2) Phil. 3, 15.

âmes de ne rien souffrir pour elles, et ce n'est pas désirer le ciel de faire si peu pour éviter ce qui risque d'y retarder notre entrée.

Mais il faut aller plus loin; car l'action elle-même a une âme qui est l'amour. Pas d'action vraie sans intensité, sans constance, sans énergie devant l'obstacle; et faut-il prouver que rien de tout cela n'est possible dans un cœur qui n'aime pas?

C'est donc à l'amour qu'il en faut revenir; là et là seulement est l'*esprit*. Les adorateurs en vérité et en esprit que cherche le Père sont ceux qui aiment et qui obéissent. Ils obéissent et c'est par où ils sont dans la vérité. Ils obéissent par amour filial, et c'est par où ils sont dans l'esprit.



IX

LE MAITRE INTÉRIEUR

La femme dit : « Je sais que le Messie vient (c'est-à-dire le Christ); quand il sera là, il nous enseignera toutes choses.
Jésus lui dit : « C'est moi qui vous parle ». (25-26)

Jésus a fait entrevoir à la Samaritaine de bien belles choses : le don de Dieu, la fontaine d'eau vive, l'adoration en esprit et en vérité. Elle en est plus éblouie qu'éclairée. Pourtant une ascension lente s'est faite en son âme. Presque insolente au premier abord, puis ironique, elle en est venue à quelque chose qui peut passer pour une confession et un acte de foi : « Je vois que vous êtes prophète » ; puis à quelque chose qui ressemble au désir de s'éclairer : « Voilà ce que vous dites, vous les Juifs, et voilà ce que nous disons ». On lui résout son cas de conscience, on lui dit que la vérité est du côté des Juifs ; alors elle semble reculer ; l'autorité du prophète ne lui suffit plus, il lui faut l'autorité suprême. Du reste elle n'attendra pas longtemps, car tout le monde le dit, le Messie vient, il approche, et il dissipera tous les

doutes : « *Nobis annuntiabit omnia* ». Elle a bonne volonté, c'est clair. Aussi Jésus estime que le moment est venu de dire le mot définitif : « Le Messie, c'est moi, moi qui vous parle ».

Deux mots à méditer :

« *Nobis annuntiabit omnia.*
Ego sum qui loquor tecum ».

*
* *

« Il nous expliquera toutes choses. »

Cette femme avait raison. Juifs et Samaritains avaient beaucoup à apprendre. C'est d'une révélation au sens absolu du mot qu'ils avaient besoin. Une révélation qui dissipât les nuages épais de préjugés pharisaïques et autres, qui donnât aux oracles leur vrai sens, aux prescriptions de la loi leur vraie portée, à chaque prophétie son horizon authentique, à chaque figure son interprétation certaine; une révélation qui remît un peu de divin dans les âmes et révélât le secret de l'adoration en esprit et en vérité.

« Comprends-tu ce que tu lis? » demandait le diacre Philippe à l'Éthiopien. — « Et comment le comprendre sans interprète? » répondit le voyageur (1). L'Écriture, la Loi et les Prophètes, étaient pour eux comme un livre scellé. Ils entendaient la lettre et l'esprit leur échappait. Aux

(1) Act. 8, 31.

chrétiens, qui pourtant déjà avaient la clef de bien des mystères, saint Pierre disait : « *Omnis prophetia Scripturae propria interpretatione non fit*, les prophéties de l'Écriture échappent aux interprétations personnelles » (1). A combien plus forte raison les Juifs se trouvaient-ils continuellement arrêtés devant le texte obscur du livre! Et ils attendaient le Messie qui, lui, lèverait tous les doutes.

Nous n'avons point besoin de révélation, nous autres. L'Église nous interprète l'Écriture, elle la complète, et cela nous suffit. Et cependant cette lumière extérieure n'est pas tout. Il y faut ajouter cette illumination intime dans laquelle on « réalise » les enseignements divins, cette « révélation », si l'on veut, qui évapore les préjugés mondains, qui rend personnelles les leçons générales, qui fait comprendre *tu, toi*, là où le texte dit *vous,* qui féconde les germes de divin mis par la foi dans notre être, et d'une étincelle fait jaillir la flamme. Il y faut l'éveil en nous des dons de l'Esprit-Saint.

Cette femme comptait sur le Messie pour lui expliquer les traditions; elle n'avait pas tort. Comptons, nous, sur l'Esprit-Saint pour nous développer et nous rendre personnels les enseignements de Jésus et de l'Église. « *Paraclitus Spiritus Sanctus quem mittet Pater in nomine*

(1) 2 Petr. 1, 20.

meo, ille vos docebit omnia et suggeret vobis omnia quaecumque dixero vobis (1); le Consolateur, l'Esprit-Saint,... le Père vous l'enverra de ma part : il vous fera comprendre toutes choses; il ressuscitera vos souvenirs et les vivifiera ».

Tant qu'il ne sera pas intervenu, ce maître mystérieux, les données de la foi resteront comme superficielles. L'intelligence pure, dans l'ordre de la grâce, c'est encore en nous comme le dehors. Il y a un dedans profond, celui où non seulement l'on saisit, mais où l'on goûte; celui où s'opère ce que dit saint Jean : « *Vos unctionem habetis a Spiritu Sancto et nostis omnia* (2); vous savez tout, ayant reçu l'onction de l'Esprit-Saint; il s'est répandu en vous jusqu'à vous pénétrer et voilà pourquoi vous comprenez... »

« ... J'écouterai, dit l'Imitation, ce que le Seigneur Dieu dit en moi. Heureuse l'âme qui entend le Seigneur parlant en elle et qui reçoit de sa bouche la parole de consolation. Bienheureuses les oreilles qui reçoivent les souffles divins et ne perçoivent rien des souffles du monde.

» ... Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute.

» Les fils d'Israël disaient jadis à Moïse : « Parlez-nous, vous, et nous vous écouterons. Mais que le Seigneur se taise, car sa voix nous ferait mourir ».

» Non. Que Moïse se taise, et les prophètes. A

(1) Joan. 14, 26.
(2) 1 Joan. 2, 20.

vous seul de parler, Seigneur. Vous, l'inspirateur des prophètes, vous pouvez vous passer d'eux : ils ne peuvent rien sans vous. Ils ont des mots, ils n'ont pas l'esprit. Ils parlent bien, mais si vous vous taisez le cœur reste froid. Ils montrent le chemin, mais c'est vous qui donnez la force de marcher » (1).

* * *

Voilà l'enseignement intérieur qu'il faut tâcher d'obtenir.

C'est pour l'assurer que, dans ses *Exercices*, saint Ignace recommande instamment au directeur la discrétion. Discrétion dans l'exposé des matières à méditer; car ce n'est pas en bourrant l'esprit qu'on le rassasie, mais en l'aidant à savourer la manne qui vient de Dieu. Discrétion dans les conseils; et il faut que, le plus possible, la créature reste seule à seule avec le Créateur. Discrétion chez le retraitant lui-même qui doit faire le silence autour de lui et en lui, qui doit savoir attendre en paix la visite de Dieu, et la provoquer, cette visite, par les réflexions, les prières, les demandes, puis patienter. Car qui sait à quelle heure Dieu parlera? Qui sait comment il parlera? Viendra-t-il comme une clarté soudaine, ou comme l'aube qui monte doucement à l'horizon? Sera-ce l'éclair tombant tout à coup sur une vérité ou une parole

(1) L. 3, début.

cent fois déjà méditée, prêchée par nous-mêmes peut-être, et point encore « réalisée »?... Et la voilà qui resplendit, qui s'impose, qui projette sa splendeur crue sur tout le reste, qui fait centre, qui supplée à tout autre enseignement, qui devient le mot de la vie, le résumé pratique de l'Évangile. Ne sera-ce pas plutôt une lumière diffuse qui se dégage de tout, des prières et des lectures, de ce qu'on voit et de ce qu'on entend? Rien d'éclatant, rien de triomphant, mais quelque chose de doux, de lent, d'insinuant, qui pénètre et finit par s'imposer? Quoi qu'il en soit, d'une manière ou d'une autre, c'est lui, lui seul qui enseigne efficacement, lui, Jésus, ou lui, l'Esprit-Saint. Et alors se vérifie la parole : « *Caritas Dei diffusa est in cordibus vestris per Spiritum Sanctum qui datus est vobis* (1), l'Esprit-Saint vous a été donné, et le résultat c'est que la charité de Dieu s'est répandue en vos cœurs, » cette charité qui est lumière aussi bien que chaleur et force.

* * *

Mais on n'entend pas toujours le Maître intérieur. S'il parle c'est à celui qui se tait pour mieux prêter l'oreille. Et cela pas seulement à l'heure précise où il faut prier, mais toujours et partout. Il parle à qui fait son affaire de ne pas laisser

(1) Rom. 5, 5.

échapper le petit souffle qui passe, *vocem quasi aurae lenis* (1), qui par conséquent se défie de toute action jetant l'âme au dehors, des travaux qui dispersent, des pensées qui ne se réduisent pas en prière. S'il parle, c'est aux mortifiés, qui continuellement s'écartent des créatures pour se jeter en Dieu. S'il parle surtout, c'est à l'âme humble, simple, docile, disons à l'âme enfantine, puisque lui-même nous a prévenus qu'il faut se faire petit pour entrer dans le royaume des cieux.

Cette prérogative de l'humilité est telle qu'elle ravit le Cœur de Jésus. Un jour, tout à coup, on le voit qui tressaille : *in ipsa hora exultavit Spiritu Sancto*. L'Esprit-Saint semble le soulever et il s'écrie : « *Confiteor tibi, Pater, Domine caeli et terrae*... O Père, ô Maître du ciel et de la terre, libre de donner vos grâces à qui il vous plaît, vous aviez le choix, quand vous livriez par ma bouche vos secrets aux hommes. Or il vous a plu de laisser de côté les sages, les prudents selon le monde, et vous avez parlé aux petits. De cela, mon Père, je vous glorifie ».

« Dieu ne s'abaisse point à des âmes si hautes »,

disait Corneille. Et si cela est vrai de la foi, c'est vrai aussi de la prière. Nul n'est homme d'oraison s'il ne se fait, devant Dieu et devant le prochain, une âme d'enfant. Voulons-nous avoir notre part

(1) Job, 4, 16.

personnelle à cette révélation, savoir, non peut-être en théologiens, en prédicateurs, en intellectuels, mais en amis de Dieu... souvenons-nous : *abscondisti haec a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis* (1).

Par conséquent, ô Jésus, pour que nous méritions d'entendre vos leçons, mais surtout pour que ces choses entrent plus avant en nous, pour qu'elles deviennent pleinement *verba vitae*, des paroles de vie, aidez-nous à être vraiment de ces *parvuli*, de ces humbles, de ces simples, pour qui vous n'avez pas de secrets. Pour cela, aidez-nous à nous renouveler. *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis* (2). Créez en nous un cœur pur et faites-y passer un souffle nouveau. Un cœur pur, de cette pureté que vous avez béatifiée et qui dispose à voir Dieu. Un cœur droit, de cette rectitude qui méritait à Nathanaël, l'Israélite authentique, cette belle promesse : « *Majus his videbis*, tu verras de plus grandes choses encore ».

Faisons-nous donc délibérément petits, car il n'y a que les petits à être en toute vérité purs et droits. Abjurons toute fausse excellence; disons sincèrement : « *A a a, Domine Deus, ecce nescio loqui, quia puer ego sum;* j'en suis encore à balbutier, je ne sais pas parler, je ne suis qu'un

(1) Luc 19, 21, 23.
(2) Ps 50, 12.

enfant » (1). Lui-même pour se faire entendre de nous, Jésus ne s'est-il pas réduit au langage et à la sagesse d'un enfant? La raison qu'il met en avant pour se faire accepter comme Maître, n'est-elle pas qu'il est, en son cœur, doux et humble? Humble maître, humbles disciples, voilà la justice.

* * *

Et maintenant, que nous révélera-t-il? Que comporte cet *omnia* dont parlait la Samaritaine, *nobis annuntiabit omnia*, dont elle ne soupçonnait guère la portée, mais que Jésus devait reprendre à son compte : *Vos autem dixi amicos, quia omnia quae audivi a Patre, nota feci vobis* (2). Tout : oui, tout ce qu'un ami dit à son ami. Tout ce qu'il nous est bon de savoir, tout ce que nous sommes capables de porter, tout ce qui nous est indispensable pour être adorateurs en vérité et en esprit. Et ce tout revient à une notion exacte de ce qu'est Dieu en lui-même et de ce qu'il est pour nous. *Manifestavi nomen tuum hominibus quos dedisti mihi* (3). Je leur ai enseigné, aux hommes que vous m'avez donnés pour frères, sous quel nom ils doivent vous adorer : « *Sic ergo orabitis, Pater noster*... » On a dit que la foi en Dieu Père est la quintessence du christianisme, et

(1) Jer. 1, 6.
(2) Jo. 15, 15.
(3) Jo. 17, 16.

cela était faux entendu comme on le voulait, c'est-à-dire en excluant tout dogme et toute église; et cela est absolument vrai, si, à ce mot « Père », on donne toute son extension, si l'on cherche dans la paternité divine le dernier mot de tous les mystères. Le père n'est-il pas celui qui communique la vie? Et l'écoulement de la vie divine au dedans et au dehors de la divinité, n'est-ce pas le tout du christianisme?

Voilà ce que le Christ avait à révéler, ce que ni Juifs ni Samaritains ne savaient clairement. Ils confessaient que Dieu est miséricordieux, qu'il faut l'aimer parce qu'il est bon. Moïse, David, Isaïe, avaient même à ce propos prononcé le mot de père : « *Numquid non ipse est pater tuus qui possedit te?* (1) *Ipse invocabit me : pater meus es tu* (2). *Tu Domine, pater noster, redemptor noster* » (3). Mais l'idée vivante de paternité divine n'était point entrée dans les têtes juives. Et c'est ce qu'il fallait leur apprendre.

Il nous l'a appris et il peut dire : « Je leur ai manifesté votre nom. Maintenant ils savent que les paroles que vous m'avez données, je les leur ai communiquées, et ils les ont reçues, et ils ont vraiment reconnu que je suis sorti de vous, (autrement dit, que vous êtes mon Père véritable)

(1) Deut. 32, 6.
(2) Ps. 88, 27.
(3) Is. 63, 16.

et ils ont cru que c'est vous qui m'avez envoyé» (1).

Avec le Père, il s'est révélé lui-même, lui le Fils, Fils éternel du Père éternel, et Fils dans le temps de la Vierge Marie. Et c'est ce dont il disait encore : « *Vobis datum est nosse mysteria regni caelorum*, il vous a été donné, à vous, de connaître les mystères du royaume des cieux et il vous sera donné de les révéler au monde » (2). *Mysterium quod absconditum fuit a saeculis et generationibus :* les siècles et les générations se sont succédés, qui n'en soupçonnaient rien ; *nunc autem*, mais maintenant, à cette heure — c'est saint Paul qui parle — le mystère est révélé aux saints que Dieu s'est choisis, *manifestatum est sanctis ejus*. Ce qu'il a voulu leur faire connaître, et par eux, non seulement aux fils d'Israël, mais aux Gentils, mais au genre humain, ce sont les glorieuses, les mystérieuses richesses divines, le Christ en nous, espérance de notre gloire, *quibus voluit Deus notas facere divitias gloriae sacramenti hujus in Gentibus, quod est Christus in vobis, spes gloriae* (3).

Car le Christ, et c'est une chose encore qu'il nous a révélée, et qu'aucune audace de pensée n'eût pu concevoir, le Christ n'a pas seulement une vie divine, pas seulement une vie humaine, humiliée hier, glorieuse aujourd'hui : il a par

(1) Jo. 17, 6, 8.
(2) Mat. 13, 11.
(3) Col. 1, 26 27.

surcroît sa vie mystique en nous, gage ici-bas de cette vie éternelle des élus qui sera le complé-plément de sa gloire. Redisons ici, mais la savourant à loisir, la belle antienne où l'Église, le jour de la Trinité, utilisant une phrase de saint Paul (1), nous fait chanter : « *Caritas Pater est, gratia Filius, communicatio Spiritus Sanctus, o beata Trinitas !* » c'est-à-dire : Nous vivons de la grâce qui nous a été méritée par le Fils ; mais la source en est l'amour du Père, et le canal en est l'Esprit-Saint.

Que de merveilles en quatre mots ! et pouvons-nous faire autre chose ici que de passer en revue, pour en bénir le Père qui nous les fait transmettre, et le Fils qui nous les a dévoilées, et l'Esprit qui nous aide à les croire, quelques-uns de ces insondables secrets ?

* * *

Pour nous avoir révélé la parole que le Père se dit à Lui-même dans le mystère de sa vie sans fond, et qui est le Fils... ; pour nous avoir dit l'aspiration d'amour qui attire le Père vers le Fils et le Fils vers le Père, et qui est l'Esprit, — soyez béni, Seigneur Jésus !

Pour nous avoir transmis les échos extérieurs, terrestres, mais ineffables encore, de ces entretiens

(1) 2 Cor. 13, 13.

inénarrables, — qui sont la création, la Providence, le « concours », ces choses que les hommes devraient savoir et qu'ils ne savent pas, ou qu'ils savent mal, et dont nous savons l'essentiel, — soyez béni, Seigneur Jésus.

Pour nous avoir dit le pourquoi de ces épanchements de vie au dehors, qui est l'amour, — un pourquoi plus mystérieux cent fois que cela même qu'il doit expliquer, — car, si l'on sait bien que Dieu nous a créés et qu'il nous gouverne, comment concevoir qu'il nous aime?... soyez béni, Seigneur.

Pour nous avoir bien fait entendre que le dernier mot de tout, c'est l'amour, et que c'est à cela surtout que nous devons croire (1), et que cet amour, essentiellement, en ce qui nous concerne, c'est la communication à nous, pauvres êtres de néant, de ce que nous pouvons porter en fait de vie divine, soyez béni, Seigneur Jésus.

Et soyez béni encore, pour nous avoir révélé cette chose insoupçonnable, invraisemblable, permettez-nous de le dire, scandaleuse, presque troublante, à savoir que, pour nous sauver, le Père vous a livré à la mort, ô Fils unique, préalablement revêtu d'une vraie chair humaine, passible et mortelle comme la nôtre.

Béni encore, pour nous avoir dit ce secret de notre vie intime, que l'âme de notre âme, c'est la

(1) 1 Joan. 4, 16.

charité de Dieu répandue en nous par l'Esprit, amour substantiel du Père et du Fils.

Béni, ô Verbe de Dieu, pour nous avoir dit et redit que vous nous avez aimés, nous, de toute éternité, aimés d'un amour de prévenance, certes; et, comme vous saviez à l'avance nos misères, d'un amour de miséricorde : *in caritate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans tui* (1).

Béni pour nous avoir déclaré que cet amour n'avait de limites ni dans la durée, ni dans le mode, ni dans l'efficacité, *in finem dilexit;* borné uniquement par notre capacité de créatures, et nos impossibilités de pécheurs.

Amour ineffable, modelé qu'il est sur l'amour même de votre Père pour vous : *sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos* (2); amour excessif, folie d'amour, *propter nimiam caritatem qua dilexit vos* (3); amour qui, ayant atteint les limites extrêmes du cœur humain, ayant été jusqu'à la mort les a divinement dépassées, couronnant le Calvaire par l'autel, la croix par l'eucharistie.

Que dire encore? Soyez béni, ô Verbe de Dieu, pour nous avoir révélé également ceci : c'est que cet amour n'est pas seulement collectif, il est personnel. *Dilexit me* (4). *Me*, moi, il m'a aimé, me discernant dans la foule, et me disant

(1) Jer. 3, 13.
(2) Jo. 15, 9.
(3) Eph. 2, 4.
(4) Gal. 2, 20.

à moi des choses qu'il ne disait pas à d'autres.

Pour tout cela, ô Jésus, ô Fils de Dieu, ô Fils de l'Homme, ô Verbe et Verbe Incarné! pour l'avoir réalisé, pour nous avoir dit ce qui en était, soyez éternellement béni. Et béni surtout, pour nous avoir, par votre Esprit-Saint, aidés à croire l'incroyable, aidés à balbutier l'indicible, aidés à aimer l'inaccessible. Car, en vérité, comment le croire? Comment ne pas s'expliquer que le crucifix, où tout cela se lit en caractères de sang, ait scandalisé les Juifs et fait rire les infidèles? Pourtant nous le croyons : ce n'est pas assez de le croire, nous l'adorons, nous nous y complaisons, nous en nourrissons notre âme, nous y contemplons la sagesse et la puissance de Dieu (1).

Oui, pour tout cela, ô Jésus, et pour le reste encore que je ne dis pas, et qui nous écrase dans l'amour, et qui nous éblouit dans la lumière, que vous dire, si ce n'est ce que vous-même disiez à votre Père : *Confiteor tibi, Pater, Domine caeli et terrae, quia abscondisti haec a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis?*

(1) 1 Cor. 1, 23.



X.

« EGO SUM QUI LOQUOR TECUM ... »

Jésus lui dit : « Le Messie, c'est moi qui vous parle ».

Nous sommes au point culminant de tout l'entretien. C'est pour en venir à ce mot : « Le Messie, c'est moi », que tout le reste a été dit. Par d'habiles détours, Jésus a mené la Samaritaine au but que lui seul savait.

Arrêtons-nous et contemplons... Quand elle dit : « Le Messie nous enseignera toutes choses », Jésus se recueille. Une fois de plus, il la regarde ; ses yeux cherchent l'âme dans les yeux, et, quand il sent que l'âme touche à l'âme et qu'il est le maître, alors, gravement, souverainement, irrésistiblement : « Le Messie, c'est moi qui vous parle ».

Et, tout de suite, le saisissement de cette femme, la soudaine illumination du cœur, la transformation de son âme, la foi !... « Lui ! celui qu'on attend depuis tant de siècles ! »

*
* *

A nous aussi, combien de fois ! Jésus a dit : « C'est moi ! et j'ai à te parler ». Réponse mysté-

rieuse à une attente qui dure toujours, à un besoin que rien n'apaise Car sur cette terre notre « Avent » à nous dure toujours. Nous ne possédons jamais assez Jésus ; et lui, de son côté a toujours quelque chose à nous dire.

Oh ! rien d'absolument nouveau, mais quelque une de ces éternelles vérités qui se rajeunissent pour chacun de nous à mesure que nous en vivons, que nous les vivons. Quoi de plus vieux que l'amour de Jésus ? et quoi de plus neuf à certaines minutes ? Ces vérités souvent se sont présentées à la porte de notre âme ! Par l'oraison, par la pénitence, nous avons essayé de les faire entrer. Elles entraient... Il en entrait quelque chose... Pourtant nous avions l'impression qu'elles restaient encore extérieures ; et puis soudain, nous ne savons comment, nous avons constaté qu'elles vivaient en nous. Elles étaient pour nous maintenant autre chose qu'une théorie, une réalité toute proche. Vraiment Jésus se tenait là, en nous, qui murmurait : *Ego sum qui loquor*. Pourquoi à cette heure plutôt qu'à telle autre ? Qui le dira ? L'esprit souffle où il veut, et quand il le veut.

Jésus se tenait là... Mais il y est toujours, et il a toujours quelque chose à nous dire : il n'est que de l'écouter. Aux gens d'Antioche, saint Jean Chrysostome disait : « Combien soupirent : Ah ! si j'avais vu son visage, son attitude, touché son vêtement, sa chaussure ! Eh bien ! vous le voyez, vous le touchez, vous le mangez. Voir son vête-

ment ! mais il vous donne bien plus que de le voir, vous pouvez le prendre, l'absorber, vous en nourrir ». C'est de la communion qu'il s'agissait ; nous pouvons élargir l'observation du saint : « Vous voudriez avoir dans l'âme l'écho de sa voix : hélas ! d'autres l'ont perçue qui ne l'ont point discernée. Vous pouvez la discerner, vous, à chaque instant, et l'entendre qui distinctement dit à votre foi : Me voici, c'est moi qui vous parle ».

Seulement, *qui habet aures audiendi audiat;* que celui-là écoute, qui a des oreilles pour entendre (1). Car les choses de Dieu ne sont pas telles que tous les pénètrent également. Il y faut des initiations. Il y a le lait des petits, et la nourriture solide des hommes faits. Il y a ce que peuvent porter ceux que saint Paul appelle les charnels et ce que Dieu réserve à qui vit de l'esprit (2).

* * *

Il en est comme du temple de Jérusalem. On ne passe pas à son gré d'une enceinte dans l'autre, de l'enceinte profane abordable à tous, dans celle des fidèles, dans celle des prêtres, dans celle de Dieu ; — de la raison dans la foi, de la foi dans l'esprit de foi, de l'esprit de foi dans les régions réservées aux contemplatifs. Tous sont appelés à monter

(1) Mat. 11, 15.
(2) 1 Cor. 3, 1.

sans doute, mais tous ne montent pas ; tous ne se mettent pas dans les dispositions voulues pour aller de l'avant et passer outre.

L'enceinte profane, c'est ce parvis des Gentils, vraie place publique où païens et Juifs entrent, purs et impurs, où l'on adore, mais de loin, dans le tumulte des allants et venants, des vendeurs et des acheteurs. Le Christ y doit venir de temps à autre, le fouet à la main, et c'est toujours à recommencer. Domaine de l'expérience vulgaire, de la raison, de la science, mais sans la foi. Là, dans le brouhaha des passions, parmi les bruits humains, dans l'emportement des attraits vils, ou dans l'éblouissement de l'orgueil intellectuel, l'entendra-t-on le divin *Ego sum qui loquor tecum ?* Éloignons-nous ; le Seigneur n'est pas dans le tumulte, montons.

Le parvis d'Israël, c'est l'enceinte de la foi, de la foi commune encore, celle des simples fidèles, élémentaire si l'on peut dire, indispensable au salut. Et c'est déjà beaucoup que cet indispensable. Avec lui, si l'on n'y songe pas assez, du moins on y songe quelquefois, du moins on le comprend quand il se trouve quelqu'un pour le rappeler : il y a du divin dans le monde, il y a une Providence qui nous conduit, un Père qui est aux cieux. On le sait, on le croit ; on croit tout ce qui est au Symbole. Mais il se fait trop de bruit encore. La voix de Jésus serait entendue, *Ego sum qui loquor tecum*, si l'on prêtait l'oreille. On est partagé entre soi-

même et Dieu, occupé de pensées humaines, de préjugés humains, d'intérêts humains. On est comme Madeleine au jardin, qui, faute de silence intérieur, ce silence qu'elle aurait connu avec une foi plus complète, *non sciebat quia Jesus est* (1). On est comme les disciples d'Emmaüs avant la fraction du pain, *oculi eorum tenebantur* (2); comme les Apôtres à Tibériade, distraits à l'excès par le travail, *non cognoverunt quia Jesus est* (3).

Il faut monter encore : il faut s'isoler davantage, pénétrer au parvis des prêtres, au lieu de la prière recueillie;... plus loin toujours, jusqu'au lieu où le sang coule, l'autel, la croix. Là, devant la victime éternelle, en union avec sa prière toute puissante, on s'isole, on s'agenouille, on se signe du sang divin. Alors on peut entrer en contact avec Dieu. Tout cela sous l'action de l'Esprit-Saint qui prie en nous dans le silence. Certes nous n'attendons pas de révélation. Mais, ce que du parvis des Gentils on ne faisait que deviner, ce qu'on entrevoyait par échappées du parvis d'Israël, dirons-nous que maintenant on le voit? On le voit des yeux de la foi; malgré les voiles qui subsistent, non seulement on voit, mais on regarde, et Dieu aidant, on contemple. Là où d'autres ne perçoivent que des syllabes, nous saisissons un sens; non seulement nous entendons, mais nous comprenons,

(1) Jo. 20, 14.
(2) Luc. 24, 16.
(3) Jo. 21, 4.

nous réfléchissons; nous savourons cette pensée qu'il y a là quelqu'un qui nous parle et recueille nos paroles intérieures. *Ego sum qui loquor tecum.*

* * *

Irons-nous plus loin? Entrerons-nous jamais dans le sanctuaire, *le Saint?* Il faudrait, pour cela, opérer en nous, avec la grâce de Dieu, une solitude qui ne fût pas seulement extérieure, dénuder notre âme à fond, entrer dans ces « nuits obscures » dont parlent les mystiques. Il faudrait avancer dans la voie de prière et d'immolation, sans regards en arrière, aller aussi loin que la grâce invite à marcher. Il arrive alors que Dieu, un moment, un temps très court, écarte le coin du voile devant lequel nous restons prosternés; et l'âme, dans un éclair, a la vision anticipée des choses divines; dans une touche rapide, une expérience lointaine des divins embrassements.

Après une de ces secondes célestes, sainte Catherine de Sienne disait que, pour se résigner à vivre encore sur terre, il lui fallait l'espérance de gagner à son Dieu quelque nouvelle âme de pécheur. Alors Angèle de Foligno, relisant le récit de ses merveilleuses extases dictées à son confesseur, criait : « Mensonge que tout cela »! tant les mots humains restaient au-dessous des réalités. C'est après ces rapides éclaircies dans le ciel de leur âme, que les saints fermaient à jamais les

yeux aux choses de la terre, passaient parmi les hommes, distraits, absorbés par leurs visions intérieures, s'endormant aux récits qui intéressaient les autres, se réveillant au premier mot de Dieu, rayonnaient autour d'eux comme une auréole de surnaturel, avaient dans leur regard, leur maintien, leur silence même, je ne sais quoi de particulier; et l'on se taisait, dès qu'ils paraissaient. Pourtant ils n'avaient pas vu Dieu; à peine, lorsque Dieu passait, avaient-ils entrevu la frange de son manteau. S'ils n'avaient pas entendu distinctement la grande voix de Dieu, du moins très distinctement ils avaient entendu celle qui leur disait au fond de l'âme : « *Ego sum qui loquor tecum;* moi, Jésus, je suis là et je te parle. »

Plus tard, il y aura mieux. Ils entreront, nous entrerons aussi dans le *Saint des Saints*, par la porte de la mort, couverts du sang divin pris à l'autel. Et ce ne sera pas comme le grand-prêtre à Jérusalem une fois l'an, pour ressortir aussitôt. Ce sera pour nous y fixer, pour y voir Dieu face à face, sans aucun intermédiaire créé. Oh! comme alors les divines paroles de Jésus : « C'est moi qui te parle », prendront un sens nouveau! Comme cette présence sera intime, pénétrante, transformante! Comme cette parole sera pleine, profonde, puissante, béatifique! Et ce sera pour toujours.



En attendant, pauvres pécheurs pardonnés d'hier, nous restons dans cette enceinte de la foi et de l'esprit de foi, domaine de la prière commune, accessible à toutes les âmes de bonne volonté, prière quelquefois consolée, souvent douloureuse. Là, que voyons-nous? La muraille du sanctuaire, la porte du tabernacle, le voile du Saint des Saints. Il y a quelque chose derrière, et ce quelque chose est tout, nous le croyons. Un jour, il nous sera donné de monter. Nous l'espérons de la miséricorde divine, mais, en attendant, les yeux sur le mystère, les yeux dans la nuit, nous prions, nous adorons, nous sommes en suspens. Aucun rayon distinct ne passe... Pourtant, de ces murailles, de ces portes, de ces voiles épais soigneusement tirés, si nous savons regarder, je ne sais quelle lumière se dégage, comme une lueur diffuse qui vient de l''intérieur et permet de s'orienter. De ce silence aussi, qui nous pénètre, qui nous afflige, qui nous inquiète, — silence mystérieux que nous distinguons si nettement au plus profond de notre âme parfois, sous les bruits humains qui étourdissent — écoutons! une parole se dégage très claire, toujours la même : « Je suis là, en toi, et je te parle. » Mais, ce rayonnement, à nous de l'accentuer; cette voix, à nous de la rendre distincte. Ou plutôt, à nous

de purifier nos yeux : ils deviendront capables de discerner le moindre reflet de Dieu ici-bas. A nous d'écouter si amoureusement, que rien ne nous échappe de la voix divine et de ses résonnances. C'est l'esprit de foi qui opérera cette réforme.

* * *

L'esprit de foi, à le bien prendre, est une sorte d'extase. L'extase jette l'homme hors de lui, dans un monde supérieur, l'affranchit de quelques-unes des conditions pesantes de la vie humaine, élargit l'horizon de l'intelligence, étend la puissance d'aimer, enlève le goût des choses d'ici-bas pour le remplacer par le goût des choses du ciel. L'esprit de foi, développé dans la prière et le sacrifice, donne une certaine faculté de percevoir le divin. Il le distingue au milieu des fatras de la terre ; il atténue ce qui reste de goût pour le naturel et le terrestre ; il purifie le regard de la foi ; il donne à l'âme un instinct qu'ignorent les tièdes. Grâce à lui, pas une voix sur terre où l'on n'entende directement ou par contraste le « *Ego sum qui loquor tecum* ».

Nous qui croyons et dont la foi s'épanche en prière, prêtons l'oreille. Jésus nous parlera dans le monde extérieur. Ou, ce qui reviendra au même, la création nous parlera de lui, — à moins qu'elle ne se taise, et ce silence est une invitation à écouter une voix plus profonde. Des saints, par

esprit de pénitence, ont délibérément fermé les yeux devant la nature; d'autres les ont ouverts très grands pour y lire quelque chose de nouveau sur l'amour de Dieu. « O Dieu de bonté, s'écriait sainte Marie-Madeleine de Pazzi respirant une rose, qui, de toute éternité, avez destiné cette fleur à réjouir une pécheresse comme moi ! ». *Ego sum qui loquor tecum.*

Écoutons Jésus dans les Écritures. Pas une phrase de lui dans l'Evangile que je ne doive accepter comme dite à moi, ou pour moi. Ce ne sont pas de simples mots historiques dont l'écho présent est tout fictif. C'est à moi que Jésus, aujourd'hui que j'hésite, murmure : « *Veni, sequere me* ». A moi, aujourd'hui que je songe à mon passé, qu'il dit : « *Ego elegi vos* ». A moi aujourd'hui que je suis tenté, troublé, inquiet, qu'il fait entendre son « *Pax vobis !* » Je puis les prendre, ces divines pages de l'Évangile, et les lire comme je lis la lettre délicieuse que j'ai reçue ce matin d'un ami. « Dans mon Évangile, enfant, *Ego sum qui loquor tecum* ».

Dans l'Eucharistie... *Ego sum*... Faut-il ajouter *qui loquor?* Si souvent, dans la communion, notre silence à nous deux est absolu; je ne sais que lui dire, et, ce me semble, il ne me dit rien. Triste tête-à-tête ! Il y a des cœur-à-cœur où l'on ne dit rien non plus, mais où l'on se comprend. Saint Ignace d'Antioche n'a-t-il pas écrit : « Qui comprend véritablement la parole de Jésus, entendra

jusqu'à son silence » ? Ici, rien. Entre lui et moi, il y a une muraille. Pourtant, il est là, « *post parietem* », je le sais; et, sans rien entendre de distinct, si je veux, je recueillerai une leçon pénétrante d'anéantissement. Je m'en irai, convaincu plus que jamais de cette grande vérité que je ne suis rien. Oh ! les enseignements des silences douloureux ! Là encore, *Ego sum qui loquor tecum.*

Dans l'obéissance, dans cet ordre qui m'est donné, qui me contrarie, qui me choque... Puis-je hésiter? « Qui vous écoute m'écoute » a-t-il dit : donc il parle par les lèvres de l'autorité. Cette cloche qui me convoque à un exercice commun, c'est une voix connue : « *Magister adest et vocat te*, le maître est là qui t'appelle » (1). Ces réunions de prière et de travail, je dois m'y rendre en me disant : « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (2).

Il parle dans l'épreuve. La belle expression chrétienne, qui appelle « visites du Seigneur » les maladies, les insuccès, les croix de toute sorte ! Dans la Bible, Dieu nous « visite » de bien des façons, quand il envoie son secours, et quand il révèle sa volonté, quand il juge les consciences, et délivre des épreuves, quand il châtie aussi, bref, toutes les fois que sa Providence se mani-

(1) Jo. 11, 28.
(2) Mat. 18, 29.

feste. Et la grande visite, la visite suprême, c'est l'Incarnation. Le langage chrétien, lui, a réuni dans un seul mot la miséricorde et la justice. La croix, à la fois expiatrice et méritoire, est devenue par excellence, la « visite » du Seigneur. Quand nous souffrons, prêtons l'oreille : quelqu'un est entré, il est là tout près de nous, et il nous dit : « *Ego sum qui loquor tecum* ».

* * *

Seulement, c'est une voix délicate : ne l'entend pas qui se laisse distraire. Jésus aime à se faire deviner. Il a été un jardinier pour Madeleine, un voyageur pour Cléophas, un passant pour les pêcheurs de Tibériade. A quoi l'ont-ils reconnu? A quelque chose qu'ils connaissaient déjà : à un miracle dans telle ou telle circonstance ; — moins que celà, à une certaine façon de prononcer un nom : *Maria!* — à une certaine façon de rompre le pain.

Et nous, à quoi reconnaîtrons-nous que c'est lui, et pas un autre?

Il y aura le ton, autorité, tendresse, doux reproche. Certains mots, qui ont été prononcés pour d'autres, ne résonnent-ils pas en nous avec une intensité singulière? « *Non potuistis vigilare mecum?... Diligis me plus his?... Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me!... Ecce mater tua* ». Et nous n'hésitons pas : c'est à nous qu'on parle.

Dans le doute si c'est bien lui qu'on entend, ou la nature, ou l'illusion, il y a le contrôle de l'obéissance.

Il y a aussi le fond des choses. Il y a ce qu'il dit toujours, ce qu'il ne peut pas ne pas dire, ce qui est l'essentiel de sa doctrine, ce à quoi revient tout le reste. Il y a le principe central dont les applications peuvent bien être douteuses, mais qui lui, ne trompe jamais. C'est Jésus, c'est bien Jésus qui parle, quand la voix intérieure demande de renoncer au moi orgueilleux, à la volonté indépendante, et pousse à la simplicité d'enfant. Alors, bien certainement, *Ego sum qui loquor tecum.*

Oh! que cette voix, cette douce voix, se fasse entendre; *sonet vox tua in auribus meis, vox enim tua dulcis* (1). Si nous ne la percevons pas, la surdité ne peut venir que de nous, des passions cachées, du moi envahissant, du retentissement continuel des bruits du monde dans une âme ouverte à tous les vents. Jetons-nous à ses pieds, demandons-lui, à l'ineffable Maître, de dire sur nous l'*Ephphéta* qui guérit le sourd-muet de l'Évangile, et puis, cela fait : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute ».

(1) Cant. 2, 14.

XI

« LE PAIN QUE VOUS NE CONNAISSEZ PAS »

Et là-dessus revinrent les disciples, et ils s'étonnaient qu'il parlât avec une femme. Mais personne ne lui dit : « Que demandez-vous ? » ou « Pourquoi lui parlez-vous » ?

La femme laissa donc sa cruche et elle retourna vers la ville, et elle disait aux gens : « Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Est-ce que ce n'est pas le Christ ? »

Ils sortirent de la ville et vinrent à Lui.

Cependant les disciples le pressaient disant : « Maître, mangez ».

Mais il leur dit : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas ».

Et les disciples se disaient entre eux : « Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger » ?

Jésus leur dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, et de parfaire son œuvre ».

Les apôtres reviennent donc, apportant les provisions. Alors la Samaritaine laisse là sa cruche et s'en va...

Désormais pour elle une vie nouvelle commence. Elle ne garde pas secrète la vérité qu'on vient de lui révéler. Elle s'en va la disant à tout venant, dût cette communication être accompagnée d'une véritable confession publique : « Venez voir ! il y

a là un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-ce pas le Messie? » Elle n'affirme pas, elle pose une question; aux autres de voir par eux-mêmes ce qui en est.

Les apôtres sont restés seuls avec le Maître, et ils s'étonnent de l'avoir trouvé en conversation avec cette femme.

Les commentateurs rappellent ici de quel mépris, dans la Judée de ce temps-là, sous l'influence des Pharisiens, on entourait la femme. Pas de marques de politesse pour elle. On ne lui parlait pas en public, fût-ce son mari. « Mieux vaut brûler la loi, disaient les rabbins, que la lui communiquer : autant lui enseigner l'impiété ». Et l'on priait ainsi dans la synagogue : « Béni le Seigneur qui n'a pas fait de moi une femme ».

Lui, Jésus cause, en toute simplicité, avec une inconnue. Cette condescendance surprend les disciples. Ils devaient en voir bien d'autres : le pardon accordé à Madeleine, pécheresse notoire, et dans quelles circonstances! l'absolution donnée à la femme adultère, l'accueil fait à la Chananéenne, si dur d'abord, puis si condescendant.

Ils s'étonnent; et, comme déjà ils respectent infiniment leur maître, ils n'osent l'interroger; ils restent là sans comprendre. Ils comprendront un jour. Ils relieront dans leur pensée tous ces épisodes, et d'autres encore dont eux-mêmes auront été l'objet, l'appel du publicain Mathieu, le regard de miséricorde jeté sur Pierre, et la parabole du

bon pasteur, et celle de l'enfant prodigue, et les péchés remis d'autorité aux pécheurs humbles.

Alors, ayant compris, ils fonderont dans l'Église une tradition qui sera l'âme même du christianisme. Ils iront plus loin; ils feront à la face du monde les plus étranges déclarations, de celles qui devaient suffire à bouleverser les mœurs sociales, et à renverser les préjugés les plus solides : « Vous êtes tous fils de Dieu par la foi, dans le Christ Jésus... Plus de Juifs ni de Grecs, plus d'esclaves ni d'hommes libres, plus d'hommes ni de femmes, vous êtes tous un en Jésus-Christ, tous fils d'Abraham, et héritiers de la promesse » (1).

En attendant, ils ne comprennent pas et n'osent pas le dire.

Eux aussi, comme cette femme, mais à un degré moindre, ces braves cœurs sont hantés de préjugés nationaux. Et ce n'est pas une petite affaire pour Jésus de faire leur éducation. Il aurait pu, certes, aller vite, brusquer, si l'on peut dire, la Pentecôte, d'un coup les inonder de lumière, en faire d'autres hommes. Il ne l'a pas voulu. Il fallait nous donner cette leçon : l'éducation surnaturelle, comme toute éducation, est œuvre de patience et de longueur de temps. Dieu intervient sans doute, et, à dire vrai, c'est lui qui fait tout, mais il veut le faire avec nous. Au jour, à l'heure qu'il a fixés, il interviendra, miraculeu-

(1) Gal. 3, 25, 29.

sement peut-être, surnaturellement toujours. L'âme entendra ce qu'elle n'entendait pas, elle saura faire ce qu'elle était incapable de réaliser, elle franchira les obstacles réputés insurmontables. Mais il aura fallu préalablement se tromper beaucoup, tomber souvent, apprendre à se connaître dans ses faiblesses avant d'éprouver la force de Dieu.

Rien d'étonnant que, à cette date, les apôtres aient encore été loin de l'idéal.

* * *

« Maître, mangez », — et ils lui présentent ce qu'ils avaient apporté.

Quand la Samaritaine avait parlé de l'eau du puits, il avait répondu par la fontaine d'eau vive. Aux apôtres qui lui tendent sa part des provisions, il parle d'un pain mystérieux : « *Ego cibum habeo manducare quem vos nescitis*. J'ai un pain à moi, que vous ne connaissez pas ».

Il aimait ces paroles énigmatiques qui, tout à coup, arrachaient l'âme aux préoccupations vulgaires, et l'invitaient à monter. Les gestes, les rites, les objets de la vie quotidienne étaient sans cesse transformés en symboles. Procédé oriental que nous rencontrons à toutes les pages de la littérature prophétique, mais qu'il manie avec une aisance, une maîtrise incomparable. Si l'intuitif s'élève sans peine et d'instinct du signe à la chose, de la lettre à l'esprit, du symbole à l'invisible,

Jésus est, lui, l'intuitif par excellence, il va toujours droit aux réalités divines, à son Père, à l'avenir, aux âmes, à l'universel. On lui offre du pain... Ah! il a un bien autre pain à prendre!...

Les apôtres, eux, s'en tiennent au sens obvie. — « Quelqu'un lui a-t-il apporté à manger? » se demandent-ils. Jésus ne les laisse pas s'égarer longtemps. On peut l'imaginer qui se lève, quitte la margelle du puits, contemple un instant de loin la petite Sichar, où, à cette heure, on parle de lui, puis vient s'asseoir au milieu des apôtres pour prendre son repas, et alors il s'explique : « Ma nourriture à moi est de faire et de parfaire la volonté de Celui qui m'a envoyé. » La leçon est claire cette fois, et l'on doit supposer que les apôtres ont compris. Essayons de comprendre nous aussi.

*
* *

Dans quel sens entendre ce mot « nourriture » ? L'âme de l'Homme-Dieu avait-elle besoin de se nourrir? A coup sûr, ce n'était pas comme la nôtre, pour compenser les déperditions quotidiennes. Ce n'était pas non plus pour accroître une grâce qui, finie dans un sens, sans limites dans l'autre, était sans accroissement possible; *plenum gratiae et veritatis*. Rempli de Dieu, si l'on peut dire jusqu'à en déborder (1).

(1) S. Thomas, P. 3, q. 7, a. 12.

Les métaphores humaines sont ici par trop inadéquates aux réalités. L'âme de Jésus vivait. Elle vivait ineffablement, elle vivait divinement. Elle vivait en Dieu, elle vivait de Dieu, parce que Dieu vivait en elle avec une inconcevable intensité. Et cela suffit pour que Dieu soit appelé sa nourriture. On pourrait dire tout aussi bien qu'il était son atmosphère. Il était pour elle ce qu'est pour notre organisme le sang des veines, et ce que nous appelons, faute d'un terme plus clair, le fluide nerveux... Mais pourquoi tant chercher? Il était l'âme de son âme, il était sa vie.

Comment décrire ce phénomène mystérieux, « vivre de Dieu »? Nous ne le comprenons pas quand il s'agit de nous et de notre vie restreinte. Comprendrons-nous quand il s'agit de Jésus et de sa plénitude de vie? Il y a des choses que nous pouvons dire vaille que vaille, quitte à employer des mots exacts assurément, mais où se décèle toute notre impuissance. Nous disons que la nature humaine a été « assumée » par le Verbe, et qu'avec le Verbe, sont venus et le Père et l'Esprit; que la Trinité Sainte, habitant dans cette âme incomparable, la féconde, y fait abonder et surabonder la grâce, fleurir les vertus, mûrir les mérites, et cela avec une intensité qui défie les conceptions humaines. Qu'ajouter à ces bégaiements? Des métaphores? Dire que l'âme de Jésus jouit de Dieu, savoure Dieu comme on savoure une nourriture de choix? que Dieu a pour elle la dou-

ceur d'un rayon de miel, l'enivrement du vin, la force nutritive de la fleur de froment? c'est accumuler les mots et les figures. « Je dis beaucoup de paroles, constatait Bossuet, parce que je ne suis pas au fond de ce que je cherche » (1). Quand serons-nous jamais au fond de cette chose ineffable, l'assimilation continue de Dieu par la sainte humanité de Jésus, l'incessante circulation de Dieu en ses facultés, et, comme résultat, en tout son être humain, une exaltation de vie que rien n'épuise? Et je sais bien que c'est là ne rien dire, c'est parler de ce qu'on ignore. Il faut s'y essayer quelquefois pourtant, quand ce ne serait que pour constater qu'on ne peut pas.

Vivant de Dieu, il en a faim, il en a soif, mais d'une faim, d'une soif transcendante, irrésistible appel vers le Créateur d'une créature qui réalise, elle et elle seule, l'abîme qui les sépare. Ce n'est pas la faim et la soif du besoin, c'est la faim et la soif de l'amour éternellement satisfait et éternellement allumé.

Mais pourquoi cette faim se porte-t-elle plus spécialement vers la volonté de Dieu? En quoi cette volonté de Dieu peut-elle être considérée plus qu'autre chose, comme une nourriture de l'âme?

(1) Lettre du 8 février 1674.



Lorsque je mange mon pain de chaque jour, une substance étrangère est assimilée par moi et passe dans ma substance. Lorsque je lis un livre, des notions que je ne possédais pas entrent dans mon esprit, s'y fixent et j'en vis : elles me nourrissent. Lorsque j'aime, il me semble aussi que le meilleur de mon âme s'applique à une autre âme comme pour l'absorber. Il me semble... Et je dois avouer qu'il y a là le plus souvent une grande illusion au service d'une grande impuissance. Illusion douce pourtant de s'imaginer vivre d'une autre vie, ne plus vouloir à deux que d'un même vouloir, ne plus marcher que d'un même élan, ne plus aimer que d'un seul cœur. Et si, de fait, celui qui est entré dans ma vie est plus fort, plus noble, plus grand que moi, ne retirerai-je pas de cette communauté cordiale plus de force, de noblesse, de grandeur? Il y aura là quelque chose qui ressemble à une nourriture de l'âme.

Et si celui que j'aime était la noblesse infinie, la grandeur infinie, la toute puissance, la vérité absolue, la beauté unique? Il y a, dit saint Augustin, une beauté qui a cela de supérieur à toutes les beautés, qu'elle embellit celui qui l'aime (1). Ici point d'illusion pour endormir l'impuissance, pas

(1) In. Joan. Tr. 9.

de rêve que les réalités ne dépassent. Si vraiment, sincèrement, énergiquement, j'applique ma volonté à la volonté divine, ma volonté débile à sa volonté sainte, si je veux ce qu'elle veut, nos deux volontés passent l'une dans l'autre. Il s'opère quelque chose d'analogue au mystère de la communion eucharistique. Mon corps absorbe ce qui, il y a un instant, n'était que du pain; mais mon âme, elle, est attirée, et j'oserai dire absorbée par l'âme, par le cœur, par la divinité de Jésus. Ainsi, quand j'accomplis le bon vouloir de Dieu, je le fais entrer dans ma volonté; mais bien plus encore sa volonté, par la grâce, absorbe la mienne et la transforme. Je ne puis dire à Dieu mon *fiat voluntas tua*, sans en devenir, — comment oser écrire cela? et c'est la vérité pourtant, — un peu plus divin; tout comme il m'est impossible de ne pas quitter la table eucharistique, sans être au moins un peu divinisé. C'est un mystère, mais c'est une réalité que cette alimentation de notre âme; tous nous pouvons dire comme Jésus : « Ma nourriture est de faire la volonté de Dieu ».

*
* *

Comme Jésus... Mais lui, dans quel sens devons-nous entendre qu'il nourrissait son âme de ce pain « supersubstantiel »? Qu'est-ce que cette volonté du Père dont il vivait?

C'est Dieu lui-même. La théologie m'apprend

qu'en Dieu être c'est comprendre, être c'est vouloir. Son être, c'est son vouloir. Et il ne peut vouloir que lui-même, se porter que vers lui-même, se complaire qu'en lui-même. Et s'il veut autre chose que lui-même, hors de lui-même, c'est encore lui-même qu'il veut là, car il y veut un écoulement de son essentielle bonté. Et il aura beau multiplier les êtres, sa volonté ne se dispersera pas sur eux, car il n'y aime que sa bonté, et sa bonté est une (1).

Et maintenant si, le Verbe s'étant incarné, il s'est donné une volonté humaine, cette volonté n'aura-t-elle pas pour caractère premier de se perdre dans celle du Père? Ce nouveau cœur d'homme, le plus pur, le plus haut, le plus large des cœurs d'hommes, un vrai cœur humain pourtant, dès sa première pulsation, éperdu d'amour, s'élancera vers le Père, s'absorbera dans le Père, voudra ce que le Père veut : « Et pourquoi suis-je, ô Dieu, si ce n'est pour faire votre volonté? » Aussitôt créé, illuminé des splendeurs divines, ce qu'il a vu c'est l'infinie grandeur du Père, la souveraineté de ses droits, son autorité sans limites. Dès lors le premier acte, dans l'ordre logique, posé par lui, a été l'adoration. La subordination par amour de sa volonté d'homme à la volonté divine, a suivi immédiatement. C'est par où il a mérité d'être qualifié par le prophète « Ser-

(1) Sum. theol. I, q. 19, a. 1, 2.

viteur de Dieu », serviteur par excellence, serviteur dans toute l'éminence du terme.

Il a aimé tout d'abord, il a voulu ce que le Père veut essentiellement, son essentielle bonté. En cela, il se complaît. De cela il est hanté. Cela, cela seul lui suffit. Supprimez tout, et que cela subsiste, vous n'avez rien enlevé au fond de sa béatitude. — Et c'est encore l'essentielle bonté du Père dont il aime le pâle reflet en moi, en mes frères, en tous ceux dont le Père veut le salut, et dont il a été dit : « *Haec est voluntas Dei, sanctificatio vestra* », ce que Dieu veut, c'est que vous soyez saints, semblables au Père (1).

Que s'il est ce qu'il est, *Verbum caro*, c'est pour que cette volonté se réalise, pour que Dieu trouve enfin l'adorateur parfait qu'il attend, l'obéissant impeccable, le prototype sur lequel les autres auront à se modeler. Il s'est fait serviteur, de serviteur esclave, d'esclave victime. Son histoire humaine écrite pour nous, par lui, s'ouvre sur cette première aspiration : « O Dieu, faire votre volonté ! » Elle se clôt sur cette expiration : « *Consummatum est* ». Et tout l'intervalle revient à ceci : «*Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus* » ; avec cette variante aux jours d'épreuve : « *Non mea voluntas, sed tua fiat.* » Quand saint Paul voudra tout résumer d'une formule, il dira : « Obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix ».

(1) 1 Thess. 4, 3.



Oh ! comme il en était avide de cette volonté, et comme il savait la discerner sous les volontés même perverses qui s'imposait à sa vie humaine !

Volonté lointaine et indifférente de César Auguste, contraignant sa mère à l'aller mettre au monde loin de sa demeure. — Et Jésus adorait la volonté du Père qui lui voulait une naissance pauvre et souffrante.

Volonté méchante d'Hérode le cherchant pour le faire mourir et le contraignant à fuir. — Et Jésus adorait la volonté du Père qui, à la pauvreté, ajoutait l'exil.

Volonté humble et tendre de ses saints parents réglant sa vie de petit enfant. — Et Jésus adorait en Joseph l'ombre du Père céleste, en Marie son incommunicable souveraineté.

Volonté haineuse de Caïphe. — Et Jésus y voit l'instrument dont usera le Père pour accomplir sa volonté d'amour.

Volonté traîtresse de Judas... — Mais elle ne fait qu'exécuter la volonté sainte du Père qui, « a tant aimé le monde qu'il a livré son Fils » ; et le Fils se donne, il se livre plus qu'il n'est livré : *tradidit semetipsum... tradebat autem judicanti se injuste* (1).

(1) Eph. 5, 2 ; 1 Petr. 2, 23.

Volonté inique des juges qui le condamnent; — mais au-dessus de laquelle il voit la volonté très juste du Père qui cherche une expiation adéquate à la malice du péché.

Volonté lâche de Pilate, — mais qui disparaît dans l'énergique volonté du Père exigeant son droit, tout son droit, et absorbant la volonté du Fils incarné... *Verumtamen, non mea voluntas, sed tua fiat.*

Oh! si nous savions voir comme lui, deviner au moins, sous les dehors déplaisants, mortifiants, banals, d'un ordre, d'une loi, d'un avis, ou sous un événement qui déconcerte, un accident qui blesse, un insuccès, une maladie, le bon plaisir de Dieu! Le voir, l'adorer, l'accepter, l'aimer! Mais où est notre foi?



Si la volonté divine était pour nous, comme pour Jésus, une nourriture, nous serions inconsolables d'en rien laisser perdre, et non seulement de la volonté qui commande, mais de celle qui conseille, de celle qui insinue.

Sans doute il est des cas extrêmes où ce serait trop de demander aux chrétiens ordinaires plus que la *résignation*. Telle est l'épreuve, et telle est la faiblesse, que c'est presque de l'héroïsme de ne pas se révolter. Cela ne peut pas nous suffire. On se résigne au remède, on a faim de la

nourriture, et c'est la nourriture de l'âme que faire la volonté de Dieu.

Il faut s'accommoder à cette volonté; non seulement ne pas s'en écarter mais l'accueillir, et avec une certaine joie de raison. L'âme la comprend, elle en voit les beaux côtés, elle en devine, elle en adore au moins les côtés mystérieux. Elle en fait sa règle, s'y ajuste, s'y coordonne, s'y modèle. Notre vouloir fait tout ce qu'il peut pour se conformer à celui de Dieu. Si la simple résignation ne s'élève guère au-dessus de l'exécution matérielle des ordres divins, de l' « obéissance d'exécution », la *conformité* nous met dans l' « obéissance de volonté ». Bien sincèrement on accepte, et, par un acte positif de volonté, on s'efforce à vouloir ce que Dieu veut.

On ne s'en tiendra pas là. Ne manger que par raison, c'est assez pour vivre, c'est trop peu pour que l'assimilation soit facile et profitable. Jésus ne s'est pas contenté de la simple conformité, il a eu faim. Il n'a pas simplement voulu exactement ce que son Père voulait, tel objet et pas tel autre. Il l'a voulu précisément parce que le Père le voulait. « *Ita Pater, quoniam sic fuit placitum ante te*. Mon Père, je ne vous demande pas vos raisons : parce qu'il y a quelque chose pour moi au-dessus de ces raisons, que du reste je n'ignore pas; c'est qu'il vous plaît d'agir ainsi et pas autrement. Et par conséquent, *Amen* ». Après la conformité des vouloirs, l'*uniformité*, l'unité.

Allons jusqu'au bout. Qui en est venu là n'est arrivé à ce degré que soutenu, poussé, entraîné par Dieu lui-même. Notre vouloir n'a rien fait que porté par la grâce, la grâce qui nous divinise. Et après l'uniformité, voici la cime, — qu'on pardonne le barbarisme, — la *déiformité*. Les théologiens ne disent-ils pas couramment que nous sommes *deiformes?*

Maintenant la volonté de Dieu, nourriture puissante, a fait son œuvre; elle a absorbé la nôtre. Jésus pouvait dire : « Mon Père vit en moi, et sa volonté dans la mienne » ; puissions-nous dire : « C'est le Christ qui vit en moi, et par lui, la volonté divine dans ma volonté ! »

O Père, *fiat voluntas tua sicut in caelo et in terra;* que la fusion de nos volontés dans la vôtre soit ici-bas ce qu'elle sera un jour dans le paradis! Qui dira ce qui se passera alors, notre âme béatifiée voyant Dieu tel qu'il est, l'aimant comme il mérite d'être aimé, comprenant enfin, après tant d'illusions, qu'il est notre bien, qu'il est le bien absolu, suprême, unique?... Comme alors il lui sera délicieusement impossible de vouloir autre chose que lui ! Qu'il en soit ainsi dès ici-bas ; et ce que nous ne pouvons pas encore faire d'un élan irrésistible, puissions-nous le faire au moins dans un effort de foi !

XII

LA MOISSON QUI BLANCHIT

Jésus leur dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et de parfaire ma tâche.

« Ne dites-vous pas : il y a encore quatre mois et ce sera la moisson? Voici que je vous dis : Levez les yeux, regardez les campagnes. Elles blanchissent déjà pour la moisson.

« Le moissonneur reçoit son salaire ; il recueille le fruit pour la vie éternelle, afin que le semeur et le moissonneur se réjouissent ensemble. Car ici s'applique le proverbe : l'un sème et l'autre moissonne. Je vous ai envoyés moissonner là où vous n'aviez pas travaillé. D'autres ont travaillé, et vous, vous êtes entrés dans leur travail. »

Le pain dont se nourrit l'âme de Jésus, c'est la volonté divine. Et la volonté divine dans l'occurrence, c'est la tâche qui lui a été assignée : semer dans les cœurs et moissonner pour la vie éternelle. Son âme, son âme individuelle, n'avait pas besoin comme la nôtre de cette nourriture pour alimenter en elle la grâce. Celui qui avait soif, celui qui avait faim ce jour-là, au puits de Jacob, c'était le chef du corps mystique de l'Église. Ce corps, lui, peut, et veut, et doit grandir. Il croît par l'accession ininterrompue des âmes. « Si Jésus

a soif, dit saint Augustin, c'est de la foi des hommes : la foi, il voulait la provoquer en cette schismatique pour s'en abreuver, pour l'absorber en son corps, l'Église » (1). Et, avec cette femme, il avait soif de ses concitoyens, prémices des moissons à venir. Son âme se portait alors vers cette bourgade de Sichar où, à cette heure même, les esprits s'agitaient, s'interrogeaient, s'éclairaient, où s'éveillaient les bonnes volontés, et d'où les gens venaient déjà par troupes voir ce prophète, qui sait? le Messie peut-être.

Que se passa t-il alors dans le petit groupe de voyageurs qui prenaient leur repas près du puits? L'un d'eux fit-il quelque réflexion sur l'état des campagnes, les semailles, le blé qui mûrissait? Avaient-ils simplement émis quelque adage courant? Jésus, qui aimait à prendre pour point de départ de ses leçons ce qu'il avait sous les yeux, releva leur réflexion.

« Vous dites : encore quatre mois et ce sera la moisson. Moi, je vous dis de lever les yeux et de regarder plus loin que cette plaine. Il y a autre chose au monde que la Judée, il y a la Samarie, il y a le pays des Gentils... Voyez jusqu'au bout du monde; les campagnes sont blanches; la voilà la vraie moisson qu'il faudra bientôt faire ».

Si les apôtres avaient eu le sens des Écritures, ils se seraient rappelé peut-être les passages des

(1) Loc. cit. n. 31.

prophètes que plus tard l'Église devait chanter au jour de l'Épiphanie : « *Surge, illuminare, Jerusalem*... Debout, Jérusalem, resplendis ! car ta lumière se lève. De la gloire du Seigneur, c'est pour toi l'aurore. Lève les yeux, regarde autour de toi : tous ils s'assemblent et ils viennent à toi. Tes fils arrivent de loin ; on amène tes filles en les portant. Tu verras, tu seras radieuse, ton cœur palpitera et se dilatera. Qui sont ceux-là qui volent comme une nuée, comme des colombes vers leur gîtes ?... Oui, les navires s'assemblent pour moi et les vaisseaux de Tarsis ouvrent la marche pour amener de loin tes enfants » (1).

L'ébranlement avait commencé à la venue des Mages. Il se poursuit, car voici que les Samaritains approchent. Encore quelques années, l'apostolat des Gentils sera inauguré. La moisson, la moisson des âmes est presque mûre. Et Jésus poursuit :

« Elle est mûre, et elle est immense. Il n'y manque que les ouvriers. Ces ouvriers, ce sera vous. Vous ne tarderez pas à moissonner. La tâche finie, vous recevrez votre salaire. Vous porterez vos gerbes d'âmes sauvées ; vous les offrirez au maître de la moisson, car c'est pour Dieu que vous aurez travaillé, et les gerbes s'entasseront pour la vie éternelle. Alors vous retrouverez là-haut, vous, les moissonneurs, celui qui a semé jadis, et, tous ensemble, vous serez dans la joie.

(1) Is. 60.

» Car ne croyez pas que le travail auquel vous aurez mis la main, soit proprement votre travail à vous. Le proverbe a raison : l'un sème et un autre moissonne. Vous moissonnerez, mais un froment que vous n'aurez pas semé ; vous entrerez dans le travail d'autrui ».

Maintenant Jésus sème en Judée, en Samarie. Il faut laisser au grain le temps de germer, de pousser en herbe, de monter en épis, de mûrir. Quand le temps sera venu, et il n'est pas très éloigné, eux reparaîtront. La petite semence sera devenue grande moisson. Les foules samaritaines se presseront autour des apôtres et des thaumaturges (1).

*
* *

Une autre fois Jésus voyant les foules, pris de pitié, car elles étaient « harassées, abattues comme brebis sans pasteur », dit aux disciples : « La moisson est vaste, les ouvriers rares. Priez le maître de la moisson qu'il envoie des travailleurs » (2).

Que la moisson soit vaste, nous ne le savons que trop, et aussi que le travail est loin d'être fini. Des millions et des millions n'ont point entendu encore la parole du salut, ou ne l'ont pas écoutée, ou l'ont abandonnée, ou l'oublient et n'en tiennent

(1) Act. 8, 4-17.
(2) Mat. 9, 36.

pas compte. Il faut du monde pour réveiller tous ces morts. « Quiconque invoquera le nom du Seigneur Jésus sera sauvé. Mais comment invoquer celui en qui l'on ne croit pas? Comment croire en celui dont on n'a point entendu parler? Comment entendre si personne ne prêche? et comment prêchera-t-on si nul ne nous envoie? selon qu'il est écrit : Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent le bonheur! » (1).

... Qui annoncent la vie!... En se représentant le monde tel qu'il est, en dépit de quelques belles apparences, on songe, pour peu qu'on ait la foi, à cette plaine qu'Ezéchiel vit, couverte d'ossements. — « Fils de l'homme, ces ossements reviendront-ils à la vie? – Seigneur, vous le savez. — Eh bien! prophétise. Dis-leur : os desséchés, voici que je vais faire passer en vous l'esprit de vie et vous vivrez, et vous saurez que je suis le Seigneur » (2).

Prêtres, nous sommes, nous, les « envoyés », les apôtres; nous n'avons point été appelés à l'honneur redoutable et consolant du sacerdoce pour nous-mêmes. Nous sommes sacrificateurs, juges des âmes, dispensateurs de la doctrine... pour les autres. Notre rôle essentiel, à l'autel, au confessionnal, en chaire, est de faire passer l'esprit de vie sur les âmes mortes. Missionnaires, vous le

(1) Rom. 10, 14-16.
(2) Ez. 37.

faites souffler sur les infidèles, les hérétiques, les séparés de toute sorte. Mais vous ne devez point être seuls à travailler. Tous les fidèles, quels qu'ils soient, ont leur rôle marqué dans la grande tâche de l'Église. Si l'Église est un corps dont ils sont les membres, qu'ils se souviennent du principe de solidarité posé par saint Paul : « Un seul corps, mais des membres multiples, et qui n'ont pas le droit de se désintéresser les uns des autres. Si l'un souffre, les autres souffrent avec lui ; si l'un est glorifié, la gloire est pour tous » (1).

Par conséquent, qui que vous soyez, laïques, religieux, clercs, prêtres, aidez par vos prières ceux qui travaillent à rendre la vie aux trépassés. Demandez à Dieu qu'il suscite des prêtres : *rogate Dominum messis ut mittat operarios in messem suam*. Il en enverrait sans vous ; mais vous pouvez faire qu'il en envoie davantage...

... Et qu'ils soient bons, et qu'ils soient saints, et qu'ils réalisent l'idéal esquissé par saint Paul : « *Cura teipsum probabilem exhibere Deo ; operarium inconfusibilem, recte tractantem verbum veritatis* (2), des ouvriers que Dieu puisse approuver, énergiques, inconfusibles, et dispensant avec droiture la parole de vérité ». Disons avec l'Église : « *Ut Domnum apostolicum et omnes ecclesiasticos ordines in sancta religione conser-*

(1) 1 Cor. 12, 14-26.
(2) 2 Tim. 2, 15.

vare digneris, te rogamus audi nos, que tous les ordres de la hiérarchie, depuis le chef suprême, le « Seigneur apostolique », jusqu'au plus humble clerc, soient dignes de leur vocation ».

Prenons à notre compte les observations de sainte Thérèse : « Je désire avec plus d'ardeur que jamais voir au service de Dieu des personnes détachées de tout, ne s'arrêtant point à la misérable comédie des choses d'ici-bas, et ce désir regarde surtout les hommes de doctrine. Quant aux calamités de l'Église, elles me causent une telle douleur que s'affliger d'autre chose c'est se moquer. Aussi je ne cesse de recommander à Dieu ces hommes de grand savoir, car je vois très bien qu'un seul d'entre eux, entièrement parfait et véritablement embrasé de l'amour divin, fera plus de bien qu'un grand nombre de tièdes » (1).

Prions spécialement pour ceux qui ont charge d'âmes, et, comme tels, sont exposés à de très spéciales tentations. « *Simon, Simon, ecce Satanas expetivit vos ut cribraret sicut triticum;* Simon, Simon, Satan a demandé de vous passer au crible, vous et vos frères de l'apostolat, comme on vanne le froment. *Ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua*, mais j'ai prié pour que ta foi ne défaille pas » (2). Pourquoi ne pas nous associer à cette prière que Jésus, glorieux au ciel, continue

(1) *Relations Spirituelles*, III. *Œuvres complètes*, trad. des Carmélites de Paris, t. II, p. 218.

(2) Luc. 22, 31.

pour les siens? Donc *rogate quae ad pacem sunt Jerusalem;* demandez tout ce qui peut contribuer à la paix, à la prospérité, à l'accroissement de la sainte Église. « Ce sont là vos affaires, dit encore sainte Thérèse : voilà sur quoi doivent couler vos larmes... Lorsque vous ne rapportez pas à cette fin vos oraisons, vos disciplines, vos jeûnes, croyez que vous ne faites point ce que Notre-Seigneur demande » (1).

Et souvenons-nous que cette prière est souverainement efficace, venant d'un cœur qui aime : » *Orate pro invicem, ut salvemini*; *multum enim valet deprecatio justi assidua*, demandez les uns pour les autres le salut, car elle est puissante, la prière persévérante du juste » (2).

* * *

Prière d'autant plus indispensable que, si les travailleurs sont peu nombreux dans la moisson, la moisson semble prête pour la faucille, *albae sunt ad messem.*

Il le sait, lui qui lit dans les cœurs.

Il y a pour les âmes un point de maturité que lui seul connaît. Avant que le cœur soit prêt à s'ouvrir, il passe par une préparation plus ou moins longue. Travail mystérieux des grâces préve-

(1) *Chemin de la Perfection*, Chap. I, III, t. v, p. 35, 52.
(2) Jac. 5, 17.

nantes, luttes de la grâce et de la volonté... La volonté résiste, puis résiste moins, puis résiste à peine. Et ce qui est vrai d'une âme l'est d'une société, d'une génération, d'un peuple. A certaines heures on constate je ne sais quelle fermentation des consciences, une inquiétude des esprits, une attente anxieuse qui se propage et passe d'une âme à l'autre. Que de fois les missionnaires l'ont constaté!... Et c'est un phénomène de ce genre que Jésus de son regard divin observait dans le secret des âmes. Mais qui en fera la psychologie?

On était à ce que saint Paul appelle la « plénitude des temps » (1). L'expérience lamentable de la faiblesse humaine, de notre impuissance hors de Dieu, de nos ténèbres, de nos lâchetés, était complète. L'humiliation, suite fatale du péché, était à son comble. Enfin, l'homme souffrait de sa maladie. Sans trop en avoir conscience, de tout ce qui lui restait d'énergie il soupirait après le remède, après le médecin. Lequel? Il ne savait, mais il sentait qu'il lui fallait cela.

Celui-là n'est point apte à profiter des grâces qui dit avec l'évêque de Laodicée : « Je suis riche, opulent, je n'ai besoin de rien ». — « Et tu ne vois pas, réplique Jésus, que tu es un malheureux, un misérable, pauvre, aveugle et nu. Ce dont tu as besoin, c'est d'un collyre sur tes yeux » pour

(1) Eph. 1, 10.

voir clair dans ton état réel (1). L'âme est mûre pour le salut, qui commence à sentir son mal et qui en gémit.

Bénies humiliations, bénies souffrances, bénies déceptions, bénis déchirements du cœur, qui remuent le sol de notre âme, le défoncent, y font pénétrer l'air, la lumière, la chaleur, la pluie, à l'heure où la semence divine va tomber. Que de conversions ont commencé là ! Que de fruits abondants pour la vie éternelle sont venus de là ! Quand Dieu creuse une âme, c'est qu'il y veut entrer. Quand il la vide, c'est qu'il la veut emplir. Quand il semble la tuer, c'est qu'il la veut ranimer. Encore un coup, bénies souffrances, qui font mûrir l'âme et présagent une ample moisson.



Et maintenant, aux moissonneurs. Eux aussi ont une leçon austère à recevoir.

Jésus les met en face de ce fait d'expérience : dans la culture des âmes comme dans la culture des terres, ce n'est pas toujours celui qui a semé qui récolte. « Je vous ai donné, disait Josué aux Israélites victorieux, — et il le disait à Sichem, là précisément où devait venir Jésus, — je vous ai donné une terre où vous n'avez pas travaillé et des villes que d'autres ont bâti, et des vignes et des

(1) Apoc. 3, 17, 18.

oliviers qui n'ont pas été plantés par vous »(1).

Jésus est le maître de ses dons : tout don de lui est gratuit. Tout est « grâce » qui vient de sa main. S'il lui plaît de donner salaire égal à l'ouvrier de la dernière heure et à celui qui a travaillé les douzes heures du jour, qu'avons-nous à dire? Et qu'avons-nous à dire s'il lui plaît de donner la joie de récolter à qui n'a pas eu la peine de semer? Les prophètes ont semé, disent les commentateurs, et les apôtres vont moissonner. A leur tour, Pierre, Jacques, Jean sèmeront, et le grain ne germera que sur leur tombe. A dire vrai, en tout ceci, le vrai semeur c'est Jésus; le seul qui arrose efficacement, c'est Jésus; le moissonneur véritable, c'est encore Jésus. Lui, et pas un autre, creuse dans les âmes le douloureux sillon; lui, et pas un autre, y met la grâce; lui, et pas un autre, est tour à tour la rosée qui rafraîchit et le soleil qui mûrit et la sève qui monte. Et qu'importent les manœuvres? Quand viendra le moment de récolter, les hommes se hâteront vers les greniers, les bras chargés de belles gerbes; mais ce sera pour tout remettre à lui, le maître de la moisson. Et la conclusion? — « *Cum feceritis omnia quae praecepta sunt vobis, dicite : servi inutiles sumus* (2). Faites votre tâche, faites-la bien, faites-la jusqu'au

(1) Jos. 24, 13.
(2) Luc. 17, 10.

bout, dépensez toutes vos énergies, tuez-vous de travail... et après cela, dites-vous : « Le maître aurait si bien pu se passer de nos services! »

Et c'est ce qu'ils se disent pour peu qu'ils aient compris le secret des grâces. Ce n'est pas saint Paul qui se fera illusion : « Pourquoi vous réclamer les uns de Paul, les autres d'Apollos? demande-t-il aux Corinthiens. Apollos, Paul, qu'est-ce que cela? Les ouvriers dont Dieu s'est servi pour vous mener à la foi, mais selon la part que Dieu donnait à chacun. Moi, j'ai planté; Apollos a arrosé : c'est Dieu qui a fait croître » (1). François-Xavier attribuait tout ce qu'il faisait aux prières et aux mérites de ses frères d'Europe.

Trouvons donc tout simple de travailler sans cueillir le fruit de nos peines. Incertains de leur fécondité, mais certains de la justice de Dieu qui paie chacun selon ses efforts : *unusquisque propriam mercedem accipiat secundum suum laborem* (2). Le maître de la moisson ne laissera aucune bonne volonté sans juste récompense.

Peut-être voyons-nous ce que nous récoltons. Nous sentons que nous faisons du bien. On nous le dit. Nous constatons par les faits que notre labeur n'est pas stérile... Tel saint François-Xavier encore qui, à force de baptiser, sentait ses bras tomber de fatigue. Alors aussi, *servi inutiles sumus*. Qui

(1) 1 Cor. 3, 3-9.
(2) Ibid. 8.

nous dit que nous ne sommes pas entrés dans le travail d'autrui? que nous ne récoltons pas là où des semeurs invisibles ont passé, plus méritants que nous? Qui nous dit que ces joies ne sont pas dues à des immolations cachées dont Dieu a le secret? « Une voix me disait sans cesse, écrivait une Carmélite : plus je serai hostie, plus ils seront prêtres; et chaque fois je me donnai sans partage, pour mes prêtres... Je sens que tous ont droit sur moi, comme ils ont droit sur leur hostie, en quelque lieu qu'ils se trouvent » (1).

* * *

Servi inutiles... Sans doute il entre dans les vues mystérieuses de Dieu d'avoir des collaborateurs. L'Église visible est le moyen normal de son action. Je parle de ce qui se voit; car, de ce qui ne se voit pas, qui osera rien dire? Il fait aux hommes l'honneur absolument gratuit d'avoir besoin d'eux, d'en avoir l'air au moins. Il a voulu se prolonger à travers les siècles et comme se multiplier à travers l'espace, par ses disciples et ses apôtres.

Mais apôtres et disciples doivent se dire ceci : d'une part, Jésus veut mon labeur; d'autre part, mon labeur n'est rien. Je suis le petit enfant qui

(1) *Vie de la Révérende M. Thérèse de Jésus, Xavérine de Maistre*, par l'abbé Houssaye, 1882, p. 381-382.

voudrait ajouter la tension de ses frêles muscles à la poussée d'une formidable machine; mais, cette tension, Jésus la veut. Je ne fais rien, et il fait tout : mais il ne fera rien sans moi. Mes mérites sont néant : j'aurais beau verser mon sang, donner ma vie, livrer mon être, je n'attirerais pas sur mon prochain la plus petite grâce. Et pourtant Jésus veut associer mes mérites de néant à ses mérites infinis.

Saint Paul disait qu'il complétait dans sa chair souffrante ce qui manquait à la passion du Christ (1). Certes, rien ne manquait à un sacrifice où les limites extrêmes de l'amour avaient été atteintes. Mais si la tête avait souffert, le corps mystique aussi devait pâtir. Si du chef aux membres devait passer la vie divine chèrement achetée dans la mort, il était décent que les membres aussi connussent quelque chose de cette mort. Et si cela est vrai de tous, combien plus de ceux qui sont associés activement à l'œuvre du Christ, qui sont membres actifs dans cette communication de vie! Persécutés comme nous le sommes, dit saint Paul, « nous reproduisons dans notre corps la mort de Jésus, mais afin que la vie de Jésus se manifeste dans notre corps. Continuellement, tout vivants que nous sommes, on nous livre à la mort à cause de Jésus : c'est pour que la vie de Jésus se manifeste en notre chair mortelle. Ainsi la mort tra-

(1) Col. 1, 24.

vaille en nous, et en vous la vie » (1). La vie est dans les âmes, parce que chez l'apôtre est la mort de Jésus.

Et plus cette mort sera intense, plus intensément nous serons apôtres.

Mais alors qui dira celui qui a le plus collaboré à l'œuvre intérieure du Saint-Esprit? L'homme qu'on a entendu, applaudi peut-être, à qui vont les reconnaissances, ou l'âme cachée qui a souffert dans le secret?

Prenons garde à ne pas trop croire ce que déclarent les hommes. Ils ont raison de nous dire leur gratitude, mais sachons rester dans le vrai. Nous avons fort bien pu entrer dans le travail d'autrui, et tout simplement récolter ce que d'autres ont semé.

Et par ailleurs ne nous affligeons pas à l'excès de nos échecs apparents. Ce ne sont peut-être pas des échecs autant que nous croyons. Il est parfois dans les vues de Dieu qu'on s'épuise longtemps sans résultat : *et illa nocte nihil prendiderunt* (2). Et la nuit stérile dure des années, dure une vie. Mais au service de Dieu il n'y a pas de travail maudit. Rien ne se perd, tout se retrouve au jour des comptes. On sera payé moins sur le nombre des gerbes que sur l'intensité de l'amour. *Ego scrutans renes et corda* (3).

(1) 2 Cor. 4, 9 10.
(2) Jo. 21, 3.
(3) Apoc. 2, 23.

Les efforts qui sont perdus pour aujourd'hui se retrouveront demain, plus efficaces parce qu'ils auront été plus humiliés. Le travail qui paraît stérile sur place, contribue peut-être à la fécondité qui ailleurs console et les hommes et les anges. Le semeur d'aujourd'hui ne voit rien germer. Mais le moissonneur de demain remplira les greniers.

* * *

Alors, nous dit encore le Maître, semeurs et moissonneurs s'uniront dans la joie : Jésus avec ses apôtres, ses apôtres avec leurs successeurs, et les ouvriers d'aujourd'hui avec les ouvriers de l'ancienne loi, et les chefs avec les subalternes, et ceux dont tous ont vu le travail, et ceux dont le travail n'a été vu que de Dieu, et ceux qui ont réussi et ceux qui ont échoué, et les hommes et les anges, et les sauveurs et les sauvés. Car ils verront qu'ils n'ont point travaillé en vain : *congregat fructum in vitam aeternam*.



XIII

LE DERNIER MOT.

La femme laissa là sa cruche et s'en fut à la ville. Et elle dit aux gens : « Venez voir cet homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. N'est-il pas le Messie? »
Ils sortirent donc de la ville et vinrent vers lui...
... Dans cette ville, beaucoup de Samaritains crurent en lui sur la parole de cette femme qui lui rendait témoignage : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait ».
Et étant venus à lui, ils le prièrent de rester.
Et il resta là deux jours.
Et beaucoup d'autres encore crurent sur sa parole. Et ils disaient à la femme : « Ce n'est plus sur ce que vous avez dit que nous croyons ; nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que celui-là est le Sauveur du monde » (28-30, 39-42).

Tandis que Jésus prenait son repas tout en instruisant ses apôtres, quelque chose d'étrange se passait à Sichar.

La Samaritaine allait de l'un à l'autre disant : « Cet homme qui m'a tout dit, n'est-ce pas le Messie? » Et voilà que tout est en émoi. De toutes les rues, par tous les sentiers, des groupes descendent vers le puits. On entoure le maître, on l'interroge, on l'écoute...

Des ignorants sans doute, et des schismatiques,

mais maintenus à l'écart de l'influence désséchante des pharisiens. Ils sont simples, droits, sans hypocrisie. Ils sont mûrs pour la foi. Ils ne réclament point de miracles. Du moins on ne voit pas que Jésus en ait fait chez eux. Ils acceptent ce que Jésus leur dit. Et le grand miracle c'est qu'ils croient. Maintenant, quand la pécheresse de ce matin, la convertie de ce soir, reparaît parmi eux, ils lui disent : « Désormais, nous n'avons plus besoin de votre témoignage, nous avons vu, entendu; nous savons que celui-là est le sauveur du monde. »

Le sauveur du monde! comme ils voyaient plus loin que les Israélites, que les purs, que les doctes, que les infaillibles, ces pauvres égarés! Ils ont compris que Jésus ne venait pas seulement pour les Juifs, pas seulement pour les Juifs et les Samaritains, adorateurs de Iahvé, mais pour le monde entier.

Les gens de Samarie ne seront pas toujours aussi accueillants. Un jour, dans nous ne savons quel village où Jésus demandait l'hospitalité, il sera repoussé, et il devra calmer ses disciples, qui voudraient appeler le feu du ciel, ni plus ni moins, sur la bourgade inhospitalière (1). Ici les cœurs sont conquis, et ils prient Jésus de ne point passer trop vite.

Il resta deux jours. Ce qu'il fit, l'Évangile ne le

(1) Luc. 9, 51.

dit pas. On peut l'imaginer obsédé par la foule, les travaux suspendus, les entretiens longtemps prolongés, un peu, beaucoup même d'indiscrétion parfois, l'impatience des apôtres qui trouvent Jésus trop condescendant, trop oublieux de la vie matérielle. Il ne mange pas... Il ne dort pas... Il ne se résigne pas à congédier la foule. A tout ce qu'on lui dit, il répond par des paroles mystérieuses... « L'eau vive qui coule pour la vie éternelle, le pain qui est la volonté de Dieu ». Et ils ne comprennent guère; et, s'ils comprennent les mots, ils ne soupçonnent pas la portée infinie des choses.

Puis, les deux jours passés, Jésus s'en va. Quoi? Si peu de temps chez ces braves gens! Prenons patience. Il reviendra en la personne de Pierre, de Jacques et de Jean, transformés cette fois, éclairés par l'Esprit-Saint, et sachant très bien désormais ce qu'ils apportent à la Samarie, le don de Dieu, l'eau vive, le vrai pain, et le secret de l'adoration en esprit et en vérité. C'est alors qu'ils recueilleront l'ample moisson dont leur avait parlé le Maître.

*
* *

Dans le commentaire qu'il a donné de ce passage, saint Thomas nous la montre, cette moisson, grandissant et arrivant à maturité. Résumons de notre mieux cette forte exégèse théologique.

La Samaritaine avait cru, parce que Jésus avait

lu distinctement dans sa conscience ; et elle le dit ouvertement, bien qu'il s'agisse de ses fautes. C'est le point de départ : *fides ex auditu*. Eux aussi, les Samaritains commencent à croire. Ce germe de foi fait naître le désir, et les voilà qui s'en vont chercher celui qui est la lumière, selon qu'il est écrit : *Accedite ad eum, et illuminamini*. Ils désirent : par suite ils veulent posséder, et les voilà qui prient Jésus de ne pas les quitter. Il reste et il reste par la charité, car lui-même devait dire : « *Si quis diligit me, mansionem apud eum faciemus* ». Ainsi sur la foi naissante germent et fleurissent l'espérance et l'amour qui la feront grandir encore et mûrir.

Elle grandit. La moisson s'étend. Une seule femme ce matin ; toute une population maintenant. Symbole de ce qui se passera dans le monde. Beaucoup déjà croyaient aux prophètes : un bien plus grand nombre va croire au Christ.

Elle mûrit : la foi se fait plus profonde, et c'est ce qui est exprimé par les mots : « Ce n'est plus sur votre parole que nous croyons ». Saint Thomas explique que ce progrès s'opère en droiture, en promptitude et en solidité : *ut sit recta, ut sit prompta, ut sit certa*.

En droiture. — La foi est droite qui adhère à la vérité non plus sur la parole d'autrui, mais parce que c'est la vérité, *propter ipsam veritatem tantum*. Les Samaritains avaient été ébranlés par ce que disait leur compatriote : maintenant, ils

ont vu, entendu, ils savent. Cette parole du dehors, c'est la raison naturelle, c'est la loi et les prophètes, c'est la prédication des apôtres et de leurs successeurs. A cette triple lumière, l'homme marche vers la foi véritable. Quand il y est arrivé, à la raison, aux prophètes, aux prédicateurs il peut dire : « Ce n'est plus en vous que je crois, c'est en Dieu ». Aux théologiens ici d'intervenir et de nous dire le mystère de ce passage du naturel au surnaturel, des préliminaires de la foi à la foi elle-même. Ce qui est certain c'est que la foi élimine l'autorité humaine pour ne plus voir que l'autorité divine. Et cela est la foi droite, car elle va droit à la source, à Dieu.

Elle grandit en promptitude aussi. Les Samaritains ont écouté et ils ont cru : cela sans exiger de miracle. S'il y a légèreté à croire vite la parole humaine, c'est prudence de croire vite à la parole de Dieu. Ils ont dû prendre leur temps pour peser le témoignage de cette femme. Cela fait, le contact établi avec le Christ, la foi est vite parvenue à la maturité.

Enfin l'assurance, la certitude, l'élimination du doute. Ils disent : *Audivimus et scimus*. Savoir et croire sont choses différentes : mais elles s'accordent en ceci qu'elles mènent à la certitude. Dans un sens le croyant peut dire : « Je sais ». Si la science a pour appui la raison humaine qui est fragile, la foi s'appuie sur la raison divine qui est inébranlable. Elle est un don de Dieu et c'est ce

qui en fait la solidité : *gratia salvati estis per fidem et hoc non ex vobis, Dei enim donum est* (1).

Ainsi la foi des Samaritains est devenue plus droite, plus prompte, plus forte. Ajoutons : l'objet de cette foi est perçu dans une vérité plus précise et plus compréhensive : *augmentatus est fructus ex veritate credendi*. Cet, homme en qui ils ont reconnu le Messie attendu n'est plus seulement celui qu'appelait le peuple choisi ; il est le sauveur du monde, l'unique, l'universel sauveur : *Hic est vere salvator mundi*. C'est, à l'avance, l'affirmation péremptoire des apôtres devant le Sanhédrin : « Il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes qui nous puisse sauver ». Tout n'est pas dit, l'heure n'est pas encore venue pour eux, — mais elle n'est pas encore venue pour les disciples, — de faire un pas de plus, de voir dans l'envoyé de Dieu, le Fils unique, et dans le Fils de Dieu, Dieu lui-même. Cela ne tardera pas, mais chaque chose a son temps. Pour le moment leur foi est adéquate à la part de révélation qui leur est faite.

* * *

Nous avons la foi certes, et une foi qui couvre bien d'autres dogmes que le dogme élémentaire présenté aux gens de Sichar. Rendons-nous à nous-mêmes ce témoignage que, Dieu aidant,

(1) Eph. 2, 8.

notre foi est droite, prompte, solide, éclairée, ajoutons-le, pratique, agissante. Que de choses nous faisons que nous ne ferions pas si nous n'étions des croyants! Newman demandait un jour à ses paroissiens protestants : « A quoi bon être chrétiens? en sommes-nous meilleurs? Quelle raison avons-nous de croire que nos vies sont bien différentes de ce qu'elles seraient si nous étions païens? S'il était manifeste que le Christianisme est une fable, qu'y aurait-il de changé dans notre manière de faire? » Exagération oratoire, mais dont le but est clair : amener cette conclusion, que notre foi n'est pas assez puissante sur nos actes. Tout de même, nous qui faisons profession de vie chrétienne priante et mortifiée, que de sacrifices nous nous sommes librement imposés, qui nous eussent paru monstrueux sans l'ombre de Jésus projetée sur notre chemin. Oui, en vérité, tout misérables que nous sommes, sans lui, sans la certitude qu'il est en nous, sans la possibilité où nous vivons de nous dire « *audivimus et scimus* », notre existence serait tout autre.

Notre foi naïve d'enfant qui s'appuyait sur la parole d'autrui s'est transformée. Elle nous a inspiré le désir de chercher... Et nous avons trouvé le Maître. Nous l'avons invité à rester. Il s'est fixé près de nous, en nous, pas pour deux jours seulement, mais, espérons le de sa bonté, pour toute notre vie. Si nous croyons, c'est parce que nous « savons » que la vérité est là; *audivimus et*

scimus. Peut-être que notre foi n'est pas sans tentations, sans nuages, sans angoisses : elle est sans défaillance voulue, car elle s'alimente d'amour et elle fleurit en œuvres que nous éviterions sans elle.

Oui, c'est vrai, nous croyons. Et nous allons jusque là que, l'objet complexe de notre foi, pratiquement nous savons le réduire à ce point essentiel : Dieu nous aime, *et nos credidimus caritati*. Aussi, à ceux qui jadis nous ont aidés à connaître le Sauveur, à nos « bons père et mère », à nos maîtres, aux prêtres qui nous ont aidés dans nos retours d'enfants prodigues, qui nous ont guidés sur le chemin de la piété, du sacerdoce, de la vie religieuse, nous pouvons dire maintenant, expérience faite : « *Jam non propter tuam loquelam*... nous avons mieux que votre parole. »

***

Notre expérience, elle n'est pas sans doute ce qu'elle devrait être, et c'est notre faute. Nous n'avons pas été assez assidus auprès de Jésus dans la prière, nous ne l'avons pas assez pressé de rester, pas assez écouté, ou écouté sans une volonté assez ferme d'agir selon ses inspirations. Nous avons instinctivement redouté ses exigences. Quand il les insinuait, nous avons détourné le regard, distrait notre esprit. Nous ne l'avons laissé qu'à moitié s'emparer de nous. Pourtant

nous le connaissons assez pour dire, nous aussi : « Nous avons entendu, et nous savons ».

Nous ne savons pas seulement, comme les Samaritains, qu'il est le sauveur du monde, nous savons qu'il est notre sauveur à nous, notre sauveur personnel. Ne pouvons-nous pas, quelque misérables que nous soyons, mettre nos petites expériences en marge de l'Évangile ? Ce qui est dit là pour le genre humain tout entier, ne s'est-il pas vérifié point pour point dans notre vie ?

Nous savons, par notre histoire individuelle, les goûts du Sauveur, et comment ses délices à lui, la Sagesse divine, sont « d'être avec les enfants des hommes (1) ». Autrement, pourquoi nous aurait-il appelés ? Et nous savons aussi qu'entre les hommes, il a ses privilégiés.

Les âmes pures, cela va de soi, puisqu'il est la sainteté même. Oserions-nous prendre rang parmi elles ? Hélas ! notre expérience ici nous apprend que c'est précisément faute de pureté que nous ne sommes pas venus à lui plus tôt, et que nous ne sommes pas encore, après tant d'années peut-être, entrés plus avant dans son intimité. Du moins nous sommes pauvres, et nous savons que Jésus avait, faut-il hasarder le mot ? un faible pour les pauvres, les souffrants, les pécheurs. A eux tous a été dite l'ineffable parole : « Venez à moi, vous qui souffrez ». Oh ! là nous pouvons nous ranger

(1) Prov. 8, 31.

sans crainte, et dire en toute assurance « *scimus,* nous savons ». Nous savons ces deux choses, et autrement que par les livres, autrement même que par l'Évangile, que nous étions pauvres de tout, et qu'il est venu se donner à nous.

Et nous savons encore à quelles conditions il se donne. Ces misérables, ces miséreux d'âme, ces malades, ces morts, il les veut simples, humbles, défiants d'eux-mêmes, renonçant à trouver dans leur sagesse le remède à leurs maux. Nous l'avons expérimenté encore. C'est du jour où nous avons enfin touché du doigt notre néant que nous avons pu dater nos vrais progrès. « *O parvule, parvulis desiderate!* s'écrie saint Bernard, ô tout petit qui ne vous faites désirer que des tout petits! » *Et nos scimus.*

Nous savons que Jésus ne demande qu'à se donner. Ce besoin qu'à certaines heures de vide nous avons senti de lui, de sa présence, de son intimité, nous savons qu'il ne venait pas de nous, mais de lui. Saint Augustin l'avait dit longtemps avant Pascal, et le livre de la *Sagesse* longtemps avant saint Augustin : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé ».

Il se fait visible à travers les voiles de la foi, à celui qui sent vraiment le besoin de lui. Et comme ce besoin n'est pas de ceux qui passent, il fait, lui, la Sagesse éternelle, qu'on ne se rassasie jamais de le posséder. *Clara est*, elle est étincelante comme le jour, et jamais ne se fane, *quae*

numquam marcescit Sapientia. Il suffit de l'aimer et de se mettre en quête : *facile videtur ab his qui diligunt eam, et invenitur ab his qui quaerunt illam.* C'est trop peu dire : elle va au devant; *praeoccupat qui se concupiscunt, et illis se prior ostendit.* Et il n'est pas nécessaire d'éprouver un désir bien explicite : cette souffrance qui est au fond de l'âme privée encore de lui, et qui aspire à quelque chose de beau, de pur, de tranquille, sans trop savoir ce que c'est, suffit bien souvent. Donc, levez-vous de grand matin pour la trouver, déjà elle est assise à votre porte; *qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit : assidentem enim illam foribus suis inveniet* (1).

Ce fut l'histoire de la Samaritaine et de ses compatriotes, celle des apôtres dans leur vocation, de Madeleine et de Zachée dans leur changement de vie, notre histoire à nous. Qui a fait les premiers pas? Dans ce voyage vers Dieu, depuis notre vocation jusqu'à la vocation à une vie plus parfaite, jusqu'aux appels incessants de la grâce, n'avons-nous pas vingt fois vérifié le mot de l'Imitation : « *Si quaeris in omnibus Jesum, invenies utique Jesum* (2) ».

Et que de fois nous l'avons trouvé sans le chercher, alors même que nous cherchions tout autre chose, et c'est lui qui était parti en quête,

(1) Sap. 6, 12-15.
(2) *Imit.* II, ch. 7, n. 3.

et il nous attendait à notre porte, non pas assis, mais debout, et il frappait : « *sto ad ostium et pulso* (1) ».

Voilà de ces choses encore que nous savons d'expérience. Aussi nous pouvons dire à ceux-là qui jadis nous avaient prévenus de ce qui devait nous arriver : « *Jam non propter tuam loquelam credimus, ipsi autem audivimus et scimus* ».

*
* *

L'avoir trouvé,... nous savons qu'il n'y a pas de bien au-dessus de ce bien ; qu'il est la perle qu'il faut acheter de tout ce qu'on a ; que, des richesses contenues en lui, il n'y a qu'une chose à dire, c'est qu'elles sont *investigabiles*, insondables. Le peu que nous avons mérité d'en recevoir, si on nous mettait le marché à la main, nous ne l'échangerions pas pour quoi que ce soit au monde. *Tenui eum nec dimittam.* Non, car *omne aurum in comparatione illius arena est exigua, et tamquam lutum;* une pincée de sable, de la boue, voilà tout l'or du monde comparé à la sagesse. Et saint Paul reprend et accentue la comparaison : « Tous les avantages humains, au prix du Christ, pour moi seraient un désastre. Oui, un désastre au prix de cet avantage au-dessus de tous les avantages, connaître le Christ Jésus mon maître. Pour son

(1) *Apoc.* 3, 20,

amour j'ai voulu tout perdre, j'ai tout rejeté comme une balayure, pour acquérir le Christ (1) ». *Audivimus et scimus...*

L'avoir trouvé... Nous savons qu'il n'y a pas de noblesse au-dessus de celle-là. *Si ergo delectamini sedibus et sceptris...* Que nous faut-il ? des trônes, des sceptres ? *O reges populi, diligite Sapientiam*, ô rois du peuple, aimez la sagesse (2). Elle donne à l'homme quelque chose de royal, c'est trop peu dire, quelque chose de divin. Possédant la Sagesse éternelle du Père, nous devenons *divinae consortes naturae.* Cela dépasse toute expérience : qui a, sur cette terre, la conscience profonde de ce qu'il y a en lui de divin ? Cependant, *audivimus et scimus.* Nous le savons par la foi, et nous nous rendons bien compte à certains moments que, sans un quelque chose de mystérieux qui est en nous, qui nous aurait empêchés de tomber ?

L'avoir trouvée, la Sagesse incarnée, nous savons encore que c'est la joie souveraine. *Et laetatus sum in omnibus quoniam antecedebat me ista Sapientia* (3). Partout où j'irai, j'en suis sûr, je la retrouverai : le Verbe m'aura précédé, il m'aura porté. Et vais-je m'imaginer que cette présence ineffable sera pour l'ami de Jésus une sorte de rabat-joie ? Jésus ne rabat que les joies malsaines. Les autres, s'il les élimine, c'est pour

(1) Phil. 3, 7-8.
(2) Sap. 6, 21-22.
(3) Sap. 7, 12.

préparer peut-être à l'âme vraiment fidèle des enivrements qui dégoûtent de la terre. Sans aller jusque là, mon expérience est claire : toute joie humaine m'a été souverainement douce dès que je pouvais dire ce que saint Jean dit des noces de Cana : *Erat mater Jesu ibi : vocatus est autem et Jesus et discipuli ejus,* ni Jésus, ni Marie, ni la charité fraternelle n'en étaient absents. Jésus en avait-il été banni, réellement banni, la joie ne s'en est pas allée sans laisser derrière elle le regret, le remords peut-être.

* * *

Une dernière chose enfin que nous savons, c'est qu'il n'y a pas d'amour au-dessus de celui-là, et, toujours avec l'auteur inspiré, nous sommes prêts à dire de la Sagesse : Je l'ai aimée, je l'ai cherchée dès ma jeunesse, je me suis épris de sa beauté ; *hanc amavi et exquisivi a juventute mea, et amator factus sum formae illius.* Aussi ai-je résolu de la prendre pour compagne de ma vie, *proposui ergo hanc adducere mihi ad convivendum ;* sachant qu'elle ne pouvait que m'être bonne, *sciens quoniam mecum communicat de bonis.* Revenant à la maison après mes journées de travail, je me reposerai près d'elle, *intrans in domum meam, conquiescam cum illa ;* car il n'y a point d'amertume avec elle, pas d'ennui dans sa société, rien que contentement et joie, *non enim*

habet amaritudinem conversatio illius, nec taedium convictus illius, sed laetitiam et gaudium (1).

Ici encore mon expérience va-t-elle contre l'expérience des saints? S'il m'est arrivé de sortir de ma tiédeur, d'aller jusqu'à la générosité vraie dans le sacrifice, de m'y maintenir un peu, soutenu par la grâce, n'ai-je pas senti qu'il n'y avait pas d'amour au-dessus de cet amour?

* * *

C'est fini : *post duos autem dies exiit inde et abiit in Galilaeam*... Après deux jours, Jésus s'éloigna et s'en alla en Galilée. On aimerait à savoir ce que devint dans la suite et le bourg de Sichar, et la femme à laquelle Jésus avait fait l'honneur de demander un peu d'eau. On voudrait la distinguer de la foule de ces Samaritains que baptisera le diacre Philippe, que Pierre et Jean viendront confirmer, qui à leur tour recevront l'Esprit-Saint avec cette abondance miraculeuse qui caractérisait les origines. Mais nous ne savons. La légende a voulu suppléer à l'histoire. Elle a découvert que la femme s'appelait Photine, *illuminata*, qu'elle fut martyrisée sous Néron avec ses deux fils; eux décapités, elle, écartelée entre deux arbres. Et les Grecs font sa fête le 20 Mars.

(1) Sap. 8, 2; 9, 16.

Pour nous, elle reste essentiellement la « Samaritaine », la pécheresse, type immortel des multitudes qui lui ressemblent, plus ignorantes que coupables, à qui le Sauveur est venu apporter la vie... Elle est celle qui a entendu la première l'ineffable parole : « Si tu savais le don de Dieu! »

TABLE DES MATIÈRES.

I. La Fatigue de Jésus.

II. La soif de Jésus.

III. Les désirs de Jésus.

IV. Le Don de Dieu.

V. La Fontaine d'eau vive.

VI. Sous le regard de Jésus.

VII. Nous savons... nous.

VIII. Esprit et Vérité.

XI. Le Maître intérieur.

X. « Ego sum qui loquor tecum ».

XI. « Le pain que vous ne connaissez pas ».

XII. La « Moisson qui blanchit ».

XIII. Le dernier mot.